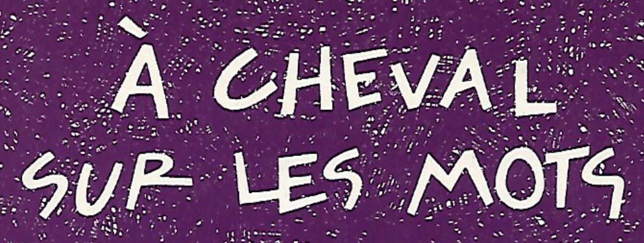


Vingt-et-une
petites histoires
écrites en français

.

.

Twenty one
short stories
written in French

La fédération des écrivains de la Colombie Britannique
présente
The Federation of BC Writers
presents

À CHEVAL SUR LES MOTS

UNE ANTHOLOGIE . AN ANTHOLOGY

textes revus et corrigés par
texts revised and edited by
Hélène Daigneault

en collaboration avec
in collaboration with
Yves Larocque
Maurice Jenkinson

Des copies de cet ouvrage sont disponibles à cette adresse
Copies of this anthology are available from
Federation of BC Writers
MPO Box 2206
Vancouver, BC
V6B 3W2

ISBN: 0-929126-02-5

dactylographie . typesetting
Yves Larocque
design et couverture du livre
book design and cover
Hélène Daigneault

La Fédération tient particulièrement à remercier le Ministère de l'éducation de la Colombie Britannique pour avoir rendu possible la réalisation de l'anthologie. Nous voudrions aussi remercier la radio francophone de Radio Canada en Colombie Britannique pour avoir généreusement collaboré à la diffusion de ce projet par la voie des ondes.

The Federation gratefully acknowledges the support of the Modern Languages Services of the Ministry of Education in BC for making this anthology possible. In addition, we would like to thank the French Radio Services of the Canadian Broadcasting Corporation in BC for the generous media coverage that they have given this project.

mille mercis . many thanks
Au comité de lecture . to the reading committee.
aussi . also
Arthur, Bob, Diane, Edward, Jeannie, Lorne, Marjorie, Maurice, Marielle, Roger, Shano and Yves.

À Gisèle, qui a cultivé en moi l'amour que j'ai pour les mots.
À Lise, qui m'a donné le désir d'apprendre à construire des ponts plutôt que des barricades.
Aux enfants qui grandissent en Colombie Britannique.

TABLE DES MATIÈRES . TABLE OF CONTENTS

GRAND PUBLIC . AT LARGE

La Fédération des écrivains de la Colombie Britannique est très fière de parrainer **À CHEVAL SUR LES MOTS - UNE AVENTURE D'ÉCRITURE - UNE ANTHOLOGIE** avec des fonds provenant du Ministère de l'éducation de la province. Un concours d'écriture en français augmente la visibilité de la communauté francophone en Colombie Britannique, et la Fédération est heureuse de reconnaître le rôle dynamique que cette dernière joue dans l'héritage culturel de la province.

La Fédération est la plus grande association d'écrivains de la province. Nous desservons plus de 900 écrivains professionnels et potentiels de tout genre, organisant ateliers de travail, lectures publiques et concours littéraires; fonctionnant en collaboration avec divers réseaux et groupes de pression; produisant annuaires et anthologies et publiant un bimensuel: WordWorks. Nous avons des bureaux à Vancouver et à Victoria et travaillons avec des représentants en région (Heriot Bay, Prince Rupert, Vernon, Nelson, Mill Bay, Williams Lake et Rosedale).

1989 fut une année des plus mouvementées pour la Fédération. Nous avons publié le **Literary Arts Directory II**, un guide pour les écrivains de la Colombie Britannique et **Have We Got a Writer For You!**, un annuaire des membres; nous avons participé au **National Book Festival** et à la **Freedom to Read Week**; nous avons organisé notre deuxième conférence provinciale: **Entering the Arena, The Politics of Writing**; nous avons organisé **Writers Bridging Cultures Road Tour 1989**, une tournée littéraire de la Colombie Britannique avec des écrivains provenant de cultures différentes; et - grand merci à la Ville de Vancouver pour son programme de gratification - nous avons commencé les préparatifs d'aménagement de nos nouveaux locaux permanents à Vancouver.

GRAND PUBLIC . AT LARGE

La Fédération des écrivains de la Colombie Britannique est très fière de parrainer **À CHEVAL SUR LES MOTS - UNE AVENTURE D'ÉCRITURE - UNE ANTHOLOGIE** avec des fonds provenant du Ministère de l'éducation de la province. Un concours d'écriture en français augmente la visibilité de la communauté francophone en Colombie Britannique, et la Fédération est heureuse de reconnaître le rôle dynamique que cette dernière joue dans l'héritage culturel de la province.

La Fédération est la plus grande association d'écrivains de la province. Nous desservons plus de 900 écrivains professionnels et potentiels de tout genre, organisant ateliers de travail, lectures publiques et concours littéraires; fonctionnant en collaboration avec divers réseaux et groupes de pression; produisant annuaires et anthologies et publiant un bimensuel: WordWorks. Nous avons des bureaux à Vancouver et à Victoria et travaillons avec des représentants en région (Heriot Bay, Prince Rupert, Vernon, Nelson, Mill Bay, Williams Lake et Rosedale).

1989 fut une année des plus mouvementées pour la Fédération. Nous avons publié le **Literary Arts Directory II**, un guide pour les écrivains de la Colombie Britannique et **Have We Got a Writer For You!**, un annuaire des membres; nous avons participé au **National Book Festival** et à la **Freedom to Read Week**; nous avons organisé notre deuxième conférence provinciale: **Entering the Arena, The Politics of Writing**; nous avons organisé **Writers Bridging Cultures Road Tour 1989**, une tournée littéraire de la Colombie Britannique avec des écrivains provenant de cultures différentes; et - grand merci à la Ville de Vancouver pour son programme de gratification - nous avons commencé les préparatifs d'aménagement de nos nouveaux locaux permanents à Vancouver.

Notre croissance rapide continue; malheureusement l'aide financière accordée par la province pour le fonctionnement de base ne correspond pas aux coûts supplémentaires d'opération qu'implique cette croissance. Les attentes de nos membres, des professeurs, des bibliothécaires, des éditeurs et des lecteurs dépassent parfois nos capacités.

Nous survivons, grâce aux cotisations des membres; aux vente d'annuaires et d'anthologies, grâce aux dons de particuliers et de compagnies, avec l'aide de subventions provinciales provenant du Ministère des affaires municipales, de la récréation et de la culture, du Ministère de l'éducation, et du Ministère des services sociaux et de la récréation; avec l'aide aussi de subventions du Gouvernement du Canada provenant d'Emploi et immigration Canada, du Secrétariat d'état et du Conseil des arts du Canada; et à l'aide d'une subvention du Département de planification sociale de la Ville de Vancouver.

Hélène Daigneault, Yves Larocque et Marielle Croft ont travaillé très fort afin de produire **À CHEVAL SUR LES MOTS: L'AVENTURE D'ÉCRITURE, L'ANTHOLOGIE**. Nous espérons que les lecteurs l'aimeront autant que nous avons aimé la concevoir et la réaliser.

Nous souhaitons que cette aventure d'écriture et que la publication de ce recueil deviennent partie intégrante des activités annuelles de la Fédération.

Bob Webster
Directeur exécutif

The Federation of British Columbia Writers is proud to sponsor **À CHEVAL SUR LES MOTS - A WRITING ADVENTURE - AN ANTHOLOGY** with funds made available from the Provincial Ministry of Education. A competition in French helps raise the profile of the francophone community here in BC, and the Federation is proud to recognize the dynamic role it plays in the cultural heritage of our province.

The Federation is our province's largest writers organization. We serve over 900 professional and aspiring writers of all genres through workshops, public readings, competitions, networking, lobbying, producing directories and anthologies and publishing our bi-monthly publication WordWorks.

We maintain offices in Vancouver and Victoria with Regional Representatives in Heriot Bay, Prince Rupert, Vernon, Nelson, Mill Bay, Williams Lake and Rosedale.

1989 was a very exciting year for the Federation. We have published **Literary Arts Directory II**, a BC writers' guide and **Have We Got a Writer For You!**, a directory of members; participated in **National Book Festival** and **Freedom to Read Week**; hosted **Entering the Arena: The Politics of Writing**, our second province-wide conference; organized **Writers Bridging Cultures Road Tour 1989**, a literary tour of BC by writers from different cultural backgrounds; and - thanks to the Vancouver City Council's bonusing program - began preparations on our new permanent home in Vancouver.

The Federation of British Columbia Writers is proud to sponsor **À CHEVAL SUR LES MOTS - A WRITING ADVENTURE - AN ANTHOLOGY** with funds made available from the Provincial Ministry of Education. A competition in French helps raise the profile of the francophone community here in BC, and the Federation is proud to recognize the dynamic role it plays in the cultural heritage of our province.

The Federation is our province's largest writers organization. We serve over 900 professional and aspiring writers of all genres through workshops, public readings, competitions, networking, lobbying, producing directories and anthologies and publishing our bi-monthly publication WordWorks.

We maintain offices in Vancouver and Victoria with Regional Representatives in Heriot Bay, Prince Rupert, Vernon, Nelson, Mill Bay, Williams Lake and Rosedale.

1989 was a very exciting year for the Federation. We have published **Literary Arts Directory II**, a BC writers' guide and **Have We Got a Writer For You!**, a directory of members; participated in **National Book Festival** and **Freedom to Read Week**; hosted **Entering the Arena: The Politics of Writing**, our second province-wide conference; organized **Writers Bridging Cultures Road Tour 1989**, a literary tour of BC by writers from different cultural backgrounds; and - thanks to the Vancouver City Council's bonusing program - began preparations on our new permanent home in Vancouver.

Our rapid growth continues. Unfortunately, financial support from the province for operating costs has not kept pace with this expansion. Expectations from our members, teachers, librarians, publishers and the reading public sometimes exceeds our abilities.

We survive through membership fees; sales of directories and anthologies; donations from individuals and companies; grants from the Province of British Columbia through the Ministry of Municipal Affairs, Recreation and Culture, the Ministry of Education, and the Ministry of Social Services and Recreation; grants from the Government of Canada through Employment and Immigration Canada, the Secretary of State and the Canada Council; and a grant from the City of Vancouver, Social Planning Department.

Helene Daigneault, Yves Larocque and Marielle Croft have worked very hard to produce the **A CHEVAL SUR LES MOTS COMPETITION AND ANTHOLOGY**. We hope readers will enjoy it as much as we did putting it together.

We hope this will become an annual competition and publication.

Bob Webster
Executive Director

À cheval sur les mots... riding words as horses. Extending the metaphor further, I can say that everyone who entered the French competition, whether at a trot or at a gallop, ran the race well. There were leaps, sprints and close finishes. Now we have arrived at the end of the first race. There remains but one thing more: a book... bursting at the seams.

Ten people from all over our province have read the texts that were submitted to **À CHEVAL SUR LES MOTS -L'AVENTURE D'ÉCRITURE**, thus assuring your reading pleasure. Our reading committee has evaluated the texts to the best of its abilities and have singled out their favourites.

Ten submissions were chosen from the At large category, and eight were picked from the Immersion 5.6.7. category, while three submissions were deserving of special mention.

Two judges - Francine Brochu, Tony Montaigue - then chose from this list the texts which were particularly outstanding and which, in their opinion, were worthy of being awarded a prize.

In total, twenty-one texts, each with its own unique perspective, have been included here in order that they may entertain and stimulate the young and the not so young, francophiles and francophones, children and parents, students and teachers and educational resource persons; in short, for anyone who is seeking French writing that has been written by people here in BC.

I hope that you have as much pleasure reading this anthology as we did in producing it for you.

Hélène Daigneault
Project Coordinator

IMMERSION 5.6.7

Nicolas Bradley, Victoria 10 ans

Poussière dans mon oeil

Salaam; je suis un chameau et voici ma biographie.

...

Je suis né dans un marché de chameaux qui se trouvait près du Caire, en Égypte. Comme j'étais un chameau en prime et que j'étais jeune et en bonne forme, on m'a acheté très vite. J'avais déjà anticipé le plaisir d'appartenir à quelqu'un, car rien ne pourrait être pire que de me tenir debout dans ce marché petit, chaud et pressé.

L'homme qui m'a acheté s'appelait Ahmed Tewfik, un guide des pyramides de Giya. Il m'a apporté chez lui. Ahmed m'a donné de l'eau et du foin, et ensuite je me suis couché.

Ahmed m'a réveillé de bon matin. Il m'a paré avec des couvertures et des glands multicolores, que sa femme avait cousu. Puis il a mis sur mon dos une grande selle, et m'a remis dans un corral avec d'autres chameaux.

J'étais le dernier à être utilisé; vers deux heures de l'après-midi, Ahmed vient me chercher. Il m'a ordonné de m'asseoir sur mes genoux. Une touriste, une femme qui avait peur (je pouvais la sentir trembler) a grimpé sur la selle. Mais quand j'ai commencé à marcher, elle a relaxé. Je l'ai portée autour des grandes pyramides.

...

Pour plusieurs semaines, j'ai transporté beaucoup d'autres touristes comme la femme. La tâche était amusante les premiers jours, mais peu à peu c'est devenu ennuyant.

Moi, je suis devenu pas aussi gentil, et alors Ahmed m'a vendu à un prospecteur et explorateur d'Arabie. Il ne m'a jamais dit son nom.

Nicolas Bradley, Victoria 10 ans

Poussière dans mon oeil

Salaam; je suis un chameau et voici ma biographie.

. . .

Je suis né dans un marché de chameaux qui se trouvait près du Caire, en Égypte. Comme j'étais un chameau en prime et que j'étais jeune et en bonne forme, on m'a acheté très vite. J'avais déjà anticipé le plaisir d'appartenir à quelqu'un, car rien ne pourrait être pire que de me tenir debout dans ce marché petit, chaud et pressé.

L'homme qui m'a acheté s'appelait Ahmed Tewfik, un guide des pyramides de Giya. Il m'a apporté chez lui. Ahmed m'a donné de l'eau et du foin, et ensuite je me suis couché.

Ahmed m'a réveillé de bon matin. Il m'a paré avec des couvertures et des glands multicolores, que sa femme avait cousu. Puis il a mis sur mon dos une grande selle, et m'a remis dans un corral avec d'autres chameaux.

J'étais le dernier à être utilisé; vers deux heures de l'après-midi, Ahmed vient me chercher. Il m'a ordonné de m'asseoir sur mes genoux. Une touriste, une femme qui avait peur (je pouvais la sentir trembler) a grimpé sur la selle. Mais quand j'ai commencé à marcher, elle a relaxé. Je l'ai portée autour des grandes pyramides.

. . .

Pour plusieurs semaines, j'ai transporté beaucoup d'autres touristes comme la femme. La tâche était amusante les premiers jours, mais peu à peu c'est devenu ennuyant.

Moi, je suis devenu pas aussi gentil, et alors Ahmed m'a vendu à un prospecteur et explorateur d'Arabie. Il ne m'a jamais dit son nom.

Le lendemain, la tempête était encore furieuse; nous étions dans le pétrin: nous n'avions plus d'eau. Cela ne faisait rien aux chameaux, qui pouvaient continuer à vivre pour des semaines, mais sans eau, les hommes deviendraient déshydratés. Mourraient-ils de soif?

Nous avons marché durant quelques heures; et en plus, le prospecteur et ses amis se plaignaient de la soif, de la chaleur, et de voir des mirages.

. . .

Les hommes ont sauté de nos dos et se sont traînés vers l'eau. Le prospecteur, quand il eut bu, a déchargé nos sacs et nous a permis de faire ce que l'on voulait. Nous avons pris une gorgée d'eau et beaucoup d'herbes.

Après avoir dormi, Wadi, Gidrah et moi, on a joué à la tag de chameau. On a passé quelques jours merveilleux à l'oasis. Enfin, Wadi a dit qu'il avait entendu le prospecteur dire que la caravane recommencerait son voyage.

. . .

Le camp du prospecteur se trouvait à mi-chemin entre le Caire et Siwa. Le mauvais temps nous détourna de 50km vers une autre direction. On prit deux jours de plus pour arriver au camp, le soir.

Dès le début les chameaux ont pensé que le prospecteur avait découvert de l'huile, mais moi j'ai entendu la vraie histoire...

Certains mineurs avait déjà trouvé des traces d'huile dans la terre, mais c'était tout. Le prospecteur voulait obtenir l'huile et réclamer la terre pendant que les vrais découvreurs apporteraient les outils et l'équipement.

Maintenant les chameaux ne voulaient plus travailler pour un prospecteur si méchant et voleur, mais ses compagnons nous ont fouettés à grands coups. Quand ils ont miné, le prospecteur a mis l'huile dans les barils et s'est préparé pour le départ.

Les découvreurs sont soudain revenus; le prospecteur a essayé de prendre son fusil pour tuer les hommes, mais il n'a pas réussi. Les mineurs ont repris l'huile et l'équipement, et nous sommes partis.

Après plusieurs minutes de trot, on a entendu le son de sabots. C'était les policiers sur des chameaux. Alors des hommes ont tout de suite sauté sur leurs chevaux, qu'ils avaient achetés à l'oasis, et ils nous ont abandonnés. Les policiers nous ont dépassé sans rien faire.

. . .

Pendant quelques jours, nous n'avons rien mangé, alors on essaya de trouver du gazon. Enfin Sami, qui avait les yeux les plus forts, a aperçu de l'herbe et nous avons mangé.

. . .

Des nomades nous ont trouvé. Ils nous ont monté, et, pour bien des semaines, on a marché jusqu'au Luxor. Là, on a pris un bateau pour suivre la rivière le Nil, vers le Caire. En passant, on a remarqué sur la rive des oies et des crocodiles.

On s'approchait du Caire, quand tout d'un coup le bateau a frappé un rocher et s'est couché. Les chameaux ont réussi à s'échapper; quant à moi, un crocodile féroce m'a attaqué et m'a mordu la jambe. Heureusement, un des nomades a lancé un morceau de bois qui a frappé la tête du monstre. Il a disparu sous l'eau.

À terre, j'ai été soigné, puis on a pris un autre bateau au Caire. Nous avons débarqué dans un port très animé. Les nomades nous ont mis sur un wagon pour aller maintenant à Neselet-El-Seman, où un vieux maître nous a rachetés.

. . .

Donc j'ai recommencé la vie de chameau pour les touristes: une vie qui n'est pas aussi excitante que celle avec le voleur et les nomades, mais qui est bien plus plaisante. Je suis heureux avec Ahmed, et je travaille à titre de chameau personnel.

Quelquefois, je joue encore avec Wadi et Gidrah. Si tu veux, tu peux me visiter dans le Sahara, en Égypte, le pays des chameaux. Ah, oui! Si cela t'intéresse... On a mis le prospecteur en prison. Ses charges sont: vol et tentative de meurtre.

Jonas Gifford 10 ans

Un commencement pour Robert Astul

Il pleuvait à Londres, mardi soir le 13 avril. Edouard Cliché, à l'âge de soixante-neuf ans, était malade avec la grippe, dans la chambre 748. C'était une petite chambre grise et sale. On pouvait entendre la pluie tomber comme des pierres sur le toit.

Edouard était vieux et pauvre. Dans sa jeunesse il avait été beau, avec des cheveux noirs et un grand sourire. Mais maintenant il était laid, avec ses rides, ses cheveux gris et une bouche sans dents.

Ce soir, c'était sa fête, et il était en compagnie de ses amis, Jean Gunale, Marc Luneau et André Sucaut.

Vers dix heures du soir, après un peu de gâteau et beaucoup de vin, Jean, Marc et André ont souhaité une bonne fête et une bonne guérison de grippe à Edouard et sont partis. Marc est allé visiter son ami Jim Mastier pour une demi-heure avant d'aller chez lui; sa chambre (647) était presque exactement en dessous de la chambre d'Edouard.

...

Tôt le lendemain matin, les voisins ont été réveillés par un cri provenant de la chambre d'Edouard Cliché. La voisine, Sarah McDoo, accourut dans la chambre d'Edouard pour voir un cambrioleur étonné! Edouard Cliché était dans son lit, mort, poignardé plusieurs fois par un couteau. Le couteau avait été jeté dans un coin à côté. Sarah McDoo a couru en peur à sa chambre à elle, et a téléphoné à Scotland Yard.

Dix minutes plus tard, les détectives de Scotland Yard, Eric Salteur et Robert Astul, sont arrivés à la chambre 748 pour enquêter sur les lieux, sur le meurtre d'Edouard Cliché.

Robert était le cadet des deux, avec beaucoup d'enthousiasme et sans beaucoup d'expérience. Eric était vieux et fatigué. Malgré toute son expérience, il n'aimait pas son travail et n'attendait que sa retraite, dans quarante-neuf semaines.

Le tapis gris était couvert de sang. Le couteau a été trouvé par Eric, qui l'a mis dans un sac en plastique et l'a envoyé au laboratoire pour être examiné. Les détectives voulaient savoir si il y avait des empreintes digitales. Les résultats devraient arriver demain. Dans un coin, près d'où le couteau était, Robert avait trouvé une bague d'or couverte de sang.

Après leur visite à la chambre d'Edouard, Robert Astul est rentré chez lui dans sa propre voiture. Arrêté à un feu de circulation, il jetait un coup d'oeil sur le journal sur le siège à côté de lui. En voyant la colonne des objets trouvés, il a eu une idée: c'était de laver tout le sang sur la bague et de mettre dans les journaux:

BAGUE EN OR TROUVÉE. QUELQU'UN QUI POURRA L'IDENTIFIER POURRA LA GARDER. CONTACTER ROBERT ASTUL AU 853-5937.

Il n'allait pas dire où l'on avait trouvée. La personne qui l'aurait réclamée allait être interrogée pour le meurtre d'Edouard Cliché.

En s'arrêtant à la station, Robert a découvert que la police avait trouvé et emprisonné David Gavand, le cambrioleur qui a découvert Edouard Cliché. Il n'avait rien d'Edouard Cliché en sa possession, mais il était accusé quand même du cambriolage dans la chambre d'Edouard Cliché.

...

Le lendemain matin, les résultats de l'examen du couteau étaient arrivés. Il n'y avait pas d'empreintes digitales du tout, sur le couteau utilisé pour tuer Edouard Cliché. Elles avaient probablement été essuyées par le meurtrier pour éliminer les soupçons.

Le rapport du coroner est arrivé aussi mercredi. Edouard avait été poignardé six fois et est mort entre dix heures et minuit, selon le coroner.

Il n'y avait pas de réponse à propos de la bague d'or, jusqu'à l'après-midi, quand Robert Astul était assis à son bureau à la station. Il a eu un coup de téléphone. C'était André Sucaut, l'ami d'Edouard Cliché qui était le dernier à le voir en vie. André a identifié la bague parfaitement. Robert a suggéré à André qu'il vienne chercher sa bague à la station.

Une demi-heure plus tard, André était confronté avec la nouvelle de la mort de son ami. Quand Robert Astul a dit à André Sucaut qu'il le soupçonnait comme tueur, André a fait une crise.

--Tu es fou! Je n'ai pas tué Edouard! J'ai probablement perdu ma bague mardi soir quand j'étais dans sa chambre. Sinon, quelqu'un l'a prise et l'a mise là-bas en voulant que tu penses que je l'ai tué. Il y a une chose dont je n'ai aucun doute: quelle que soit la raison pour laquelle ma bague a été trouvée là, JE NE L'AI PAS TUÉ! a crié André.

--Tu étais où, mardi soir? le détective a demandé.

--Dans la chambre d'Edouard Cliché, a répliqué André Sucaut.

--Etais-tu avec d'autres personnes, à part Edouard? a demandé Robert Astul.

--Oui, deux autres personnes: Jean Gunale et Marc Luneau. On fêtait l'anniversaire d'Edouard, a répondu André.

--Ah! Pourrais-tu me donner une façon de les contacter? a posé encore Robert Astul.

--Oui. Permets-moi de sortir mon carnet de numéros de téléphone... Ah, ici ...Il y a Jean à 476-7525, et Marc à 895-5238, a répondu André.

--D'accord. Merci pour ton aide. Au revoir.

Le détective Robert Astul a téléphoné premièrement à Marc Luneau, au 895-5238.

--Allô? a dit Marc.

--Bonjour. Je m'appelle Robert Astul et je suis un détective de Scotland Yard. J'aimerais t'informer de quelques nouvelles. L'affaire concerne Edouard Cliché; le connais-tu? a demandé le détective.

--Oui, a répondu Marc, confus.

--Il est mort et...

--QUOI??? a interrompu Marc

--Oui. Il a été trouvé mercredi matin dans sa chambre. Et j'aimerais te poser quelques questions. Premièrement, le rapport du coroner nous a dit qu'il est mort entre dix heures et minuit mardi soir, le soir où tu lui as rendu visite. Quand est-tu parti, mardi soir, de ta visite chez Edouard? a demandé le détective.

--Près de dix heures du soir. Je suis parti avec mes amis, Jean et André, a répondu Marc.

--D'accord. As-tu des suggestions pour m'aider à trouver le tueur d'Edouard Cliché? a enquêté le détective.

--Pas beaucoup. Sauf que, quand je suis allé chez mon ami pour une demi-heure, j'ai entendu quelqu'un marcher à un endroit qui ressemblait comme s'il était dans la chambre d'Edouard Cliché. Mais une chose pour sûr: ce n'était pas moi qui l'ai poignardé mardi soir.

--D'accord. Merci d'avoir parlé avec moi aujourd'hui. Au revoir, a conclu le détective.

Le détective a téléphoné ensuite à Jean Gunale, à 476-7525.

--Allô?

--Bonjour. Je m'appelle Robert Astul et j'aimerais t'informer qu'Edouard Cliché est mort mardi soir...

--QUOI?? Il est mort?? Comment? a interrompu Jean.

--Il a été poignardé six fois entre dix heures et minuit mardi soir, selon le coroner. Ce que j'allais te dire, c'est que j'aimerais te poser quelques questions. Premièrement, j'ai entendu que tu lui as rendu visite chez lui, et que tu es parti à environ dix heures. Est-ce que j'ai raison? a demandé le détective.

--Oui. Mais je ne l'ai pas tué, a répondu Jean.

--D'accord. Marc m'a dit qu'il est allé visiter un ami pour une demi-heure, et a entendu des pas près d'où il pensait que la chambre d'Edouard était. Sais-tu si ça, c'est vrai? a continué le détective.

--Non. Je n'était pas là, a répondu Jean.

--D'accord. As-tu aucune autre idée pour m'aider à trouver le tueur d'Édouard Cliché? a demandé Robert.

--Oui: quand nous sommes partis je sais qu'Edouard n'a pas barré la porte, parce qu'il était si fatigué et si malade qu'il ne pourrait pas se lever debout pour barrer la porte. Alors n'importe qui pourrait le tuer, a expliqué Jean.

--Oh! Merci pour cette information. Au revoir, a conclu le détective.

• • •

Le lendemain matin, Robert Astul a téléphoné à Eric Salteur. Il voulait arranger un rendez-vous pour discuter des détails qu'il avait découverts. Il voulait aussi voir si Eric pouvait développer quelques idées en utilisant l'information que Robert a trouvée.

Leur rendez-vous avait été réglé pour deux heures, mais il devait attendre Eric plus d'une heure. Il semblait que ce détective avait perdu tout son intérêt dans son travail.

--Bonjour Eric! s'est exclamé Robert Astul.

--Bonjour Robert. Qu'est-ce que tu as trouvé?

--Selon le coroner, Edouard a été poignardé six fois entre dix heures et minuit. J'ai entendu que trois personnes lui avaient rendu visite, ce soir-là. Il s'agit d'un André Sucaut, un Marc Luneau et un Jean Gunale. La bague que j'ai trouvée appartenait à André Sucaut, et c'est avec son aide que c'était possible de rejoindre les autres. Il prétend qu'il a perdu sa bague quand il a visité Edouard, mardi soir. Ils étaient là jusqu'à dix heures, puis André et Marc sont retournés chez eux. À la même heure, Marc est allé chez un ami pour une demi-heure. Marc m'a dit qu'il a entendu quelqu'un marcher près de la chambre d'Edouard

Cliché. C'était probablement le tueur. Jean m'a dit qu'Edouard n'a pas barré la porte quand le trio est parti mardi soir. Ça, c'est tout ce que je sais. As-tu des questions? a demandé le détective Robert Astul.

-Leur as-tu mentionné qu'il a été poignardé? a demandé le détective Eric Salteur.

--Maintenant que j'y pense, oui, à tous... sauf à Marc Luneau! Eh, oui! Il m'a dit: "ce n'était pas moi qui l'ai poignardé mardi soir"! Je pense qu'on a notre tueur! s'est exclamé le détective Robert Astul.

--Oui. Je pense que tu as raison, a dit le détective Eric Salteur.

--Je vais lui téléphoner immédiatement. Au revoir Eric! a dit Robert Astul.

--Au revoir, Robert Astul.

Le détective Robert Astul a téléphoné immédiatement à Marc Luneau, à 895-5238.

--Allô?

--Bonjour. Je m'appelle Robert Astul et je suis un détective de Scotland Yard. J'aimerais te demander la faveur de venir ici, à la station. Pourrais-tu venir maintenant?

--Oui. Je m'en viens.

Marc Luneau est arrivé dans moins d'une demi-heure.

--Bonjour. J'aimerais te poser une autre question, ici dans mon bureau. Tu m'as dit "je ne l'ai pas poignardé" n'est-ce pas? a demandé le détective.

--Oui, Marc a répondu, confus.

Il avait l'air un peu distrait.

--Comment savais-tu qu'il a été poignardé? a continué le détective avec un ton intelligent.

--Ahhh... Ahhh...

--Comment savais-tu ça, si tu ne l'as pas tué? a demandé le détective d'une voix vantarde.

--Euh... tu me l'as dit, euh... au cours de la conversation au téléphone, a bégayé Marc en détresse.

--Vraiment? a interrogé le détective encore une fois, d'une voix encore plus vantarde.

--Oui! Non! Oui! Je ne sais pas! Ah, c'est inutile! Je l'admets! Je suis coupable! Ah, que je suis stupide! Pourquoi est-ce que j'ai dit ça? Ah, que je suis stupide! s'est plaint le coupable Marc Luneau.

--Ça se peut. Mais pourquoi est-ce que tu l'as tué? C'était un vieillard, et tu as été un ami à lui.

--Ce fou. Je ne l'avais jamais aimé. Il me dérangeait toujours. Et mon ami Jim Mastier inclus. Ce n'était pas une chose; c'était beaucoup de petites choses. Je les ai totalisées, et ça me rendait si fâché que je devais le tuer! s'est exclamé Marc Luneau.

• • •

Marc Luneau a été trouvé coupable et a été condamné à 25 ans en prison.

Comme j'ai dit, Eric Salteur a pris sa retraite en quarante-neuf semaines. Robert Astul a continué son travail pour Scotland Yard avec encore plus d'enthousiasme, comme détective. Il a résolu beaucoup d'autres mystères de meurtre, partout en Europe, et est devenu un des détectives les plus fameux pour les mystères de meurtre dans toute la ville le Londres.

Edouard a été enterré en Italie, à côté de son père, comme il voulait, selon son testament. Toute la ville de Londres est contente que Marc Luneau soit emprisonné, grâce à Robert Astul.

Jennifer Hicks, Vancouver Nord (11 ans)

L'histoire de Choeun Chom

C'était une nuit très belle. Tout est silencieux. La lune était si brillante, elle faisait luire faiblement l'eau de la rivière. Tu pourrais entendre le ronronnement d'un jaguar, et au même instant le petit son des criquets.

...

Brusquement tout le village était sous l'attaque. Les gens criaient. Les gens tombaient partout, morts. Partout, il avait masse confusion. Sok Tom sauta de son lit, près de la porte, et courut dehors.

Il y avait des coups de feu. Sok Tom tomba au sol, mort. Choeun Chom a vu; il trébuchait au sol quand elle se rendit à la porte de la hutte. Elle poussa un cri aigu. Elle tourna et se cogna à son petit frère, Sok Prach.

Mon dieu! le khmer rouge était en train d'attaquer son village, ses amis; et sa famille mourait, juste devant ses yeux!

Elle prend son frère par la main et tire le rideau qui sépare la chambre de ses parents et des enfants, juste quand son père le tire aussi. Il la prend par la main.

--Choeun Chom, prends ton frère et cache-toi vite, crie Sok Kael, les poussant dehors dans la nuit.

Elle court, arrache Sok Prach avec elle; ils courent et courent et courent pour ce qui semble être des heures, jusqu'à ce qu'ils puissent juste à peine entendre les cris du village, loin derrière eux.

...

Choeun Chom a trouvé une place pour se cacher au bord de la rivière. Choeun Chom et Sok Prach sautèrent dedans.

Dans la noirceur elle se rappelle Sok Tom, le sang sur sa chemise, la gêne que son corps reste sur le sol.

Elle sent les larmes courir sur ses joues. Alors elle pleure. Parce qu'elle pleure, son frère pleure aussi. Elle se rappelle tout ce qui s'est passé cette nuit. Elle se rappellera toujours cette nuit.

• • •

Le lendemain matin, elle se réveille aux cris perçants des singes. Sok Prach est réveillé aussi. ils rampent jusqu'à leur hutte de bambou.

Partout, il y a des personnes mortes, des huttes de bambou brûlées, les gens qui crient leur peine, le sang. Cela sent la guerre dans l'air.

Ils voient leurs parents et la grande-mère devant leur hutte. Ils courent vers eux. Ils s'embrassent.

Choeun Chom voit Sok Tom qui reste toujours sur le sol. Elle embrasse sa mère plus fort.

• • •

--Nous devrions décider quoi faire maintenant, dit Sok Kael.

--Il n'y a aucune raison de rester ici; tout est détruit et peut-être les khmers rouges reviendront, explique Chea Socka. Nous devrions voyager en Thaïlande.

--Nous devrons voyager avec très peu, dit Sok Kael.

Tout le monde entre dans la hutte pour ramasser ses possessions. Sok Kael cherche la barre d'or qu'il a cachée dans le sol pendant toutes ces années.

--Papa, demande Sok Prach, combien de temps cela prendra-t-il avant d'arriver en Thaïlande?

--Cela prendra à peu près trois semaines. Ce sera dur, mais nous n'avons pas le choix: on doit partir!

• • •

Il y avait peu de choses dont Choeun Chom se rappelait, du voyage. Il y avait des impressions comme... toujours froid, toujours peur, toujours faim.

Mais il y a un incident dont elle se rappelle, qui s'est passé quand ils ont commencé leur voyage en Thaïlande.

...

Tard un après-midi, dans un espace libre près d'une rivière, la famille de Choeun Chom est en train de parler. Sok Kael pêche des poissons pour le souper. Choeun Chom va chercher du bois pour le feu et Sok Prach joue avec les roches de la rivière.

Choeun Chom revient avec du bois. Elle entend un grand éclaboussement d'eau et un énorme cri. Elle sait que Sok Prach est tombé dans la rivière.

Elle cours vite et saute dans l'eau. Elle sait nager parce que son frère plus âgé lui at montré; elle est la seule dans sa famille qui sait nager. Elle nage vers lui, le prend par le bras et nage vers le bord de la rivière, et elle étend Sok Prach sur le dos. Là, Sok Kael vient et amène Sok Prach près du feu. Il est sauvé! Tout sera bien!

Choeun Chom se rappelle cela, même si c'était très dur pour eux. L'autre chose qu'elle se rappelle est la rivière en Thaïlande.

Choeun Chom et sa famille marchèrent à pied pendant quatorze jours au dessus des montagnes et des vallées de leur pays, pour voir la liberté et la sécurité de Thaïlande. Elle se rappelle d'avoir vu le pont en bas, entre la terreur des khmers rouges de Pol Pot, au Cambodge, et la liberté qui, elle pensait, l'attendait en Thaïlande.

Rien n'aurait pu la préparer face à ce qui l'attendait de l'autre côté du pont.

...

Immédiatement de l'autre côté du pont, ils étaient arrêtés par deux policiers qui patrouillaient le croisement des frontières. Comme les réfugiés du Cambodge en

Thaïlande, ils étaient immédiatement apportés au site 2. Ce camp de réfugiés était au-delà de vos plus mauvais cauchemars! Il était simplement diabolique! Choeun Chom se rappelle avec horreur ses expériences dans ce camp.

Il n'y avait pas de plomberie, pas de toilettes; seulement un fossé pour tout le camp. Il y avait cinq familles dans chaque hutte. Les personnes volaient toujours la nourriture et les possessions des autres personnes, parce qu'ils avaient très peu de choses! Les choses très petites, comme une chemise, devenaient là très importantes. Choeun Chom se rappelle de la nuit où un monsieur fut poignardé parce qu'il avait volé un poulet.

Tout le monde était très violent quand ils étaient renversés. Choeun Chom pense que c'est probablement à cause de la violence que les gens ont expérimentée au Cambodge, au temps de Lonnol et de Pol Pot.

À cause du danger qui se passe toujours dans ce camp, une nuit le père avait suscité une discussion. Ils ont décidé en famille que la vie dans ce camp de réfugiés était plus dure que la vie au Cambodge, et qu'ils devaient sortir. C'était les personnes qui avaient des contacts et de l'argent qui paieraient le passage sur un bateau allant à Hong Kong. La famille en a discuté, et on a décidé que même s'il y avait un grand risque, on devait essayer. Sok Kael avait toujours la barre d'or, et cela paierait sûrement le voyage en bateau jusqu'à Hong Kong.

Si c'était mauvais au camp, c'était encore plus mauvais sur le bateau. Tous les souvenirs de Choeun Chom étaient mauvais.

Il y avait trois fois le nombre de gens qu'il fallait sur le bateau. Grand-mère était très malade à cause du froid et de la pluie de l'océan. Sok Kael s'est cassé le bras sur le mât du perroquet du bateau. Le mât a pivoté, a frappé le bras de Sok kael et l'a cassé. Quatre personnes étaient tombées à l'océan. Après tout ça, la navigation dans le port de Hong Kong, c'était comme naviguer en plein ciel!

...

Toutes ces choses jetaient des lueurs devant ses yeux, au même moment où Juliette, Susan, Samantha et Alison marchaient loin d'elle.

--Stupide chinoise, dit Susan.

Une fois de plus, les larmes de Choeun Chom couraient sur son visage. Choeun Chom voulait tellement que ses nouveaux amis l'aiment et l'acceptent. Elle n'est pas chinoise, non plus.

--Regarde ses vêtement! Yurck! Ils étaient probablement gratuits à l'Armée du Salut! dit Juliette.

--Oui! Elle n'a pas du tout le sens de la mode! remarque Alison.

--Oui! Elle est chinoise! Ses yeux ne sont pas pareils comme les nôtres! dit Juliette encore.

--Avez-vous vu où habite cette fille? s'exclame Samantha. Près de Sears!

--Oui! Et l'auto que son père conduit! dit Susan. Un vieux Chevy!

--Toute sa famille vient avec elle à l'école! s'exclame Juliette. Oh là! là!

...

Les parents de Choeun Chom vont au bureau avec Choeun Chom. Choeun Chom parle, pour ses parents, au principal. Après, une dame appelée Carole arrive, pour montrer à Choeun Chom où est sa salle de classe. Elle dit à Choeun Chom qu'à l'école, elle va être appelée Carla Chom. Elles arrêtent devant une salle de classe. Carole frappe à la porte. Le professeur présente Choeun Chom à la classe.

--Classe! Je vous présente Choeun Chom qui arrive du Cambodge, mais elle veut être appelée Cho Chom, dit le professeur.

Choeun Chom entend des rires et voit les visages de ses nouveaux camarades. À ce moment, elle pense que cette classe ne l'a pas acceptée pour ce qu'elle est!

...

Choeun Chom lisait tranquillement un livre en français quand Juliette, Susan, Samantha et Alison sont venues se chicaner près d'elle. Elle a entendu quelques mots.

--Oh! Ca serait si amusant, nous quatre à Park Royal, pour acheter de nouveaux vêtements pour l'école! disait Alison.

--Oui! Peut-être nous pourrions marcher près de l'eau, à Ambeside, après? demande Samantha.

--Oui, répond Susan. Juliette, est-ce que ta mère nous conduira? demande Susan.

À ce moment, elles étaient interrompues par Choeun Chom.

--Pardon, mais j'ai entendu que vous allez à Park Royal, en fin de semaine, et je voudrais savoir si je pourrais venir avec vous, demande Choeun Chom.

--Oui, nous allons à Park Royal en fin de semaine, et tu n'es pas invitée, dit Juliette d'un ton très froid.

Choeun Chom se détourne et court très vite dans l'école, à la salle de bain, où elle pleure. Elle était si humiliée! Les filles étaient si méchantes avec elle, toujours! Elle sentait les chaudes larmes couler sur son visage.

Quand elle pleurait, elle ne pouvait pas arrêter de se demander pourquoi sa vie était toujours si difficile. Toute sa vie, elle avait été entourée par la guerre et la haine. Toute sa vie elle avait eu peur.

Maintenant, elle n'était pas contente. Elle sentait que pas un seul de ses camarades ne l'aimait vraiment. Ils la faisaient se sentir très malheureuse. Elle se sentait si triste que tout ce qu'elle pouvait faire, c'était pleurer. Elle pleura si longtemps qu'elle était en retard pour la classe.

Quand elle arriva en classe, le professeur arrêta la classe et se fâcha contre elle parce qu'elle était en retard. Le groupe de filles qui jouait avec Juliette riait d'un ton très bas. Encore, les larmes sont arrivées à ses yeux quand elle prenait sa place. Elle regarda en avant d'elle pour contrôler ses larmes.

. . .

Choeun Chom pense "merci mon dieu, c'est samedi!" quand elle s'habille ce matin. Plus de mots insultants ce jour-là, de Juliette, Susan, Alison ou Samantha.

Elle regarde dehors par la fenêtre. C'est une très belle journée, même si c'est tard dans le mois de septembre. Elle pense que ça sera une bonne journée pour aller marcher près de l'eau.

Elle a commencé à aimer l'océan; elle aime les oiseaux qui se trouvent là, le son des vagues, la senteur de l'océan. Juste à ce moment, elle pense à Sok Tom et souhaite qu'il ne soit pas mort au Cambodge. Elle sait que même s'ils y a des temps durs pour sa famille, il serait content de voir qu'elle a une nouvelle vie au Canada.

Elle marcha dans l'autre salle pour commencer à faire le déjeuner pour sa grand-mère et son frère, comme elle fait tous les samedis, parce que ses parents travaillent.

...

Choeum Chom a déjà marché la moitié de sa marche et est sur le chemin du retour, quand elle voit, plus loin sur les roches, quatre de ses camarades, Juliette, Susan, Samantha et Alison, qui jouent sur les roches. Elles sautent d'une roche à l'autre, dans la rivière Capilano qui rejoint l'océan.

Choeun Chom descend pour voir de plus proche. Elle regarde pour quelques instants, et tout à coup Susan tombe dans l'eau. Les autres filles ne savent pas quoi faire! Elle crient des choses comme:

--Qu'est-ce qu'on va faire?

--Fait quelque chose Samantha!

--Je ne sais pas nager!

Tout à coup Susan dit:

--Je ne sais pas nager!

Choeun Chom commence à courir. Elle plonge dans l'eau. Elle prend Susan par le bras et la tire vers le bord de la rivière. Avec l'aide des deux autres amies, elle met Susan sur son dos, sur les roches.

Alison est déjà partie téléphoner à la mère de Susan, qui s'en vient la chercher. Susan est sauvée.

...

Le lendemain, Choeun Chom retourne à l'école. Quand elle arrive à l'école, Juliette dit une remarque très rude à Choeun Chom.

--Est-ce que ton père a jamais entendu parler d'un réparateur d'auto? se moque Juliette.

Susan regarde en l'air.

--Susan! Comment pourrais-tu juste ignorer ce commentaire de Juliette à Cho Chom, alors qu'elle a sauvé ta vie, hier? demande Alison.

Elle court vers Choeun Chom.

--Cho! Veux-tu prendre l'autobus avec moi pour aller à Park Royal, pour que je puisse t'acheter une crème glacée?

--O.K., répond Choeun Chom.

Quand elle retournent en classe, Susan vient parler à Choeun Chom.

--Cho, ...hum, je pourrais peut-être t'aider avec tes devoirs après l'école un jour? dit Susan.

--Merci, répond Choeun Chom.

Quand le professeur entre dans la salle de classe, Choeun Chom regarde dehors et sourit. Le soleil se lève dans sa vie!

Melissa Johnson, Vancouver Nord (12 ans)

Atlantis

--Abandonnez le navire! a crié le capitaine.

Tout le monde court aux bateaux de secours. Parmi les passagers, deux amies de 13 ans - Sue et Charlotte - sautent dans un petit bateau de secours où il y a déjà un garçon qui semblait être de leur âge

Les deux filles avaient très peur. C'était leur premier voyage en bateau, sans leurs parents. Maintenant que le navire coulait, leurs parents ne vont jamais les laisser recommencer.

Avant qu'ils ne puissent faire quelque chose, le bateau de secours est tombé dans l'eau et flotte en s'éloignant du beau, grand bateau qui coule.

...

Sue et Charlotte avaient commencé leur voyage juste quelques heures plus tôt. Le voyage avait commencé dans le désordre et puis tout était allé de plus en plus mal.

Ça avait débuté quand elles sont montées à bord du bateau.

D'abord, les filles ne pouvaient pas trouver leurs bagages, et elles avaient dû regarder partout sur le bateau, sans les trouver. Le capitaine a téléphoné au port et a appris que les bagages de Sue et Charlotte y étaient.

Maintenant leur bateau coulait! Au moins les bagages étaient au port, et pas sur le bateau.

...

Le bateau de croisière était presque hors de vue quand le bateau de secours a commencé à tourner, tourner, tourner...

- Nous sommes dans un tourbillon! a crié le garçon.

Le bateau de secours a commencé par descendre sous l'eau, puis il a été avalé par un grand sous-marin vert qui n'avait pas de fenêtres et qui ressemblait à un requin. Le plancher du sous-marin était tout mouillé alors les enfants sont restés dans le bateau.

Comme il n'y avait rien d'autre à faire, ils ont commencé à parler. Ils ont découvert que le garçon s'appelait Jeff et qu'il avait 15 ans.

Après environ quinze minutes, le sous-marin s'est arrêté et un grand homme (mais avec une queue qui ressemblait à celle d'un serpent, des grandes oreilles pointues et des cheveux roses) est entré et a dit:

--Bonjour! Je m'appelle Zorgog. Je vous amène voir le Roi Obok. Venez avec moi.

Parce que les trois enfants avaient peur, ils ont obéi à Zorgog.

...

Après avoir marché longtemps dans un tunnel, le groupe est arrivé dans une ville couverte par un grand dôme. Un homme qui ressemblait à Zorgog s'est approché et a dit:

--Bonjour! Je suis le Roi Obok. Bienvenue à Atlantis. J'espère que vous aimerez votre nouvelle vie. Vous allez rester ici pour l'éternité parce que personne ne meurt jamais à Atlantis.

--Mais on doit partir! Nos parents ne vont pas savoir où on est! a crié Charlotte.

--Il n'y a pas de problème. Tout le monde pense que vous êtes morts quand votre bateau de croisière a coulé, a expliqué le roi. Personne ne va savoir! Zorgog, montre leurs chambres à nos amis. Oh! J'ai presque oublié! Quels sont vos noms?

--Mon nom est Jeff, a dit Jeff, et voici Charlotte et Sue.

Pendant tout ce temps, Sue était très tranquille.

...

Zorgog et les enfants ont commencé à marcher dans un long corridor, avec beaucoup de portes; juste à la fin, Zorgog a ouvert deux portes vertes et a dit:

--Voici vos chambres: une pour le garçon et une pour les filles. Oh! Et si vous avez besoin de quelque chose, le sorcier Capo va vous aider. Sa chambre est 10 portes à droite; puis il faut entrer dans la salle, et puis à droite, encore 8 portes, et puis à la gauche, 2 portes. Vous ne pouvez pas vous tromper. Au revoir!

Puis l'homme a fermé les portes des chambres et est reparti.

--Je dois écrire ça, a dit Sue. 10 à la droite, 8...

Après quelques minutes, quelqu'un a frappé à la porte.

--Bonjour! Je suis le messager du roi Obok. Vous êtes invitées à un banquet, ce soir, au palais. Voici votre invitation. Au revoir!

Et puis il est parti.

...

La première à parler fut Charlotte.

--Je vais aller trouver Jeff et puis aller voir ce sorcier Capo, dit-elle. Peut-être qu'il peut nous aider. Nous sommes invitées à un grand banquet et nous n'avons pas de bagages. Nous avons seulement des jeans!

--Tu as raison, a dit Sue. Mais viens, le sorcier va probablement nous aider.

Alors les enfants sont allés voir le sorcier Capo. 10 portes, 8 portes, 2 portes...

...

Les enfants ont finalement trouvé le sorcier. Il leur a dit qu'ils n'auraient pas besoin de beaux vêtements pour assister à un banquet avec les habitants d'Atlantis. Puis il est disparu.

...

Les enfants se sont rendus au banquet. Mais quand ils sont arrivés, ils ont vu tous les habitants d'Atlantis se lancer la nourriture.

Les enfants ont demandé au roi si les banquets d'Atlantis étaient toujours des banquets comme ça. Le roi a dit oui, et les enfants ont pensé que la vie à Atlantis n'était pas si mauvaise, après tout.

...

Après quelques années à Atlantis, les enfants avaient des queues, des grandes oreilles et des cheveux roses. Ils aimaient bien Atlantis.

Stéphane Larose, Kelowna (10 ans)

Julien le rêveur d'extra-terrestres

--Julien! Julien! Réveille-toi!

--Hein? Quoi? Qu'est ce qu'il y a, papa?

--Réveille-toi, Julien. Nous partons dans dix minutes. Ton gruau est sur la table et tes vêtements sont juste là, à côté du bureau.

Julien sort de son lit, s'habille, mange et fait sa toilette. Après qu'il se soit préparé, il s'installe dans la voiture de camping; mais avant de partir, Julien demande:

--Où déménageons-nous, maman? J'ai oublié.

--À peu près à 14 milles de... je veux dire à 25 kilomètres de Kelowna, en Colombie Britannique.

--Est-ce que tu t'es rappelé d'apporter mon système Sega et mes jeux? demande Julien.

--Oui. On a tout apporté.

--Installez-vous! dit papa aux autres.

Après une heure de voyage, Julien s'endormit.

...

Plus tard...

--Quelle heure est-il? demande Julien.

--Il est 8h43 du soir, répondit son père.

--Oh! Mais j'ai dormi longtemps; je ne me suis même pas aperçu du temps. Je rêvais que je suis tombé dans un trou, et j'ai vu un extra-terrestre, et... oooohh!

--Mais qu'est-ce qu'il y a, Julien? Jean-Claude! Julien s'est évanoui!

La grosse voiture de camping s'arrêta brusquement. Le père de Julien l'examina.

--Il est probablement seulement fatigué, dit son père après un court examen.

...

Après un autre vingt minutes de voyageage, la famille Larochel arrive à destination.

--Sors le lit et mets-le quelque part où Julien peut se reposer, dit la mère de Julien.

Quelques minutes plus tard, Julien était couché dans une chambre, dans leur nouvelle maison.

• • •

Le lendemain matin, quand Julien ouvrit les yeux:

- Où suis-je? s'exclama-t-il.

- Tu es dans notre nouvelle maison. Il est presque midi, alors tu as bien dormi. Pendant ce temps, je t'ai inscrit dans une école appelée... euh... A.S. Matheson. Tu commences l'école demain. Ton prof s'appelle M. Guy Vallière, dit son papa d'un ton informateur. Alors cet après-midi, occupe-toi et essaie de t'amuser, dit-il en sortant.

Julien prit son système de jeux Sega et commença à jouer à "Golden Axe". Soudainement, il vit apparaître ses deux soeurs jumelles.

- Nous aussi, est-ce que nous pouvons jouer? demande Marie.

- S'il vous plaît, mille cent quadrillions de fois s'il vous plaît! supplia Monique.

- Si ça vous plaît! Pendant ce temps je vais dessiner des créatures imaginaires, dit-il.

À peu près dix minutes plus tard, il finit son dessin.

- Celui là, je vais l'appeler Crononychus, se dit il.

Soudainement, il entendit un pleurnichement; il alla immédiatement enquêter. Il vit les jumelles en train de pleurer.

- Stupide jeu, il ne vaut pas deux sous! dit Monique.

- Bof, même pas un sou! dit Marie, en position de lancer le contrôleur.

Julien fit un bond et prit le contrôleur de la main de Marie.

- Ne jette JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS des parties de mon Sega, s'écrie Julien, furieux.

Après quelques secondes, sa mère les disputa et leur dit de ne pas se battre.

Après souper, Julien alla dans sa chambre et commença à lire. Une heure plus tard, il se coucha.

. . .

Le lendemain matin, quand il se réveilla, il vit quelque chose dans le ciel, quelque chose d'étrange, alors il se frotta les yeux et ce n'était plus là.

Il décida de ne pas en parler avec ses parents. Pour déjeuner, il se fit un chocolat chaud et prit un bol de céréales Quaker Harvest Crunch. Et après son déjeuner, il alla compter son argent.

--Euh, $210 et $260, puis maintenant $330, $400, $440, $500, $600, $610, $630, $660, $720, $770, $870, $880, $902.40, dit-il.

Après quelques minutes, il alla jouer dehors. Il se coucha dans l'herbe en pensant à l'objet qu'il avait vu dans le ciel.

Il se demandait pourquoi il s'était évanoui, quand il pensait à l'extra-terrestre. "Que c'est étrange, cette place" pensa t-il, "beau, menaçant, merveilleux et étrange, tout à la même fois."

Il se leva et décida d'aller explorer. Il vit des oiseaux, des écureuils, des fleurs, des arbres et même un chevreuil. Il vit toutes sortes d'affaires. Il entra soudainement dans un grand brouillard, pour dix minutes; il marcha avant d'en arriver à la fin.

Il y avait une clairière, une toute petite clairière, entourée de brouillard. Et au milieu, il y avait un gros cristal blanc.

Quand il le toucha, tout le brouillard disparut. Julien était tout jaune et le cristal était rouge. Alors il décida de le prendre dans ses mains et il partit vers la maison.

Une heure plus tard, l'obscurité s'installait et il ne pouvait retrouver son chemin. Il tremblait et s'écria:

--Je veux aller à la maison!

Une larme coula sur sa joue. Soudainement, une lumière blanche jaillit du cristal et l'entoura. En moins de quelques secondes, il se retrouva dans sa chambre, assis sur son lit.

--Qu'est-ce qu'il y a, cher? dit sa mère, en ouvrant la porte de sa chambre.

--Euh, rien maman.

Il sentit son estomac gronder.

--Est-ce que j'ai mangé mon souper? demanda Julien.

--Mais non! dit sa mère. Viens manger.

Après souper Julien alla se coucher. Il lisait "The Golden Fleece and the heroes before Achilles". Bientôt il s'endormit.

...

Le lendemain matin, Julien s'est levé tôt car il devait aller à l'école.

--Qui est mon prof, maman? demande Julien.

--C'est M. Guy Vallière, dit maman. On est arrivé, annonça la mère de Julien. Au revoir, Julien!

--Au revoir, maman!

Julien entra en classe.

--Bonjour classe. Mon nom est M. Guy Vallière. Je vais appeler vos noms un par un pour vous identifier: Julie, Bernard, Eric, Chris, Jaime, Lee Lee, Edric, Robert, Julien, Paul, Serge, Kalum, Jared, Steve, Lindsay, Kim, Isabelle, Nathalie et Stephan, dit-il.

Après une heure et 15 minutes, la cloche de la récréation sonna. Julien alla dehors trouver quelqu'un avec qui jouer. Soudainement, il vit Serge, Bernard, Eric et d'autres garçons marcher vers lui.

--Alors, p'tit garçon, tu viens de Los Angeles hein? dit Serge d'un ton sarcastique.

--Bien oui, dit Julien, et appelle-moi pas p'tit garçon, dit il.

--Ohhh, on a un p'tit garçon qui se pense fort! Il doit ignorer que c'est nous qui font les règles ici, dit Serge.

--Laissez-moi tranquille, dit Julien.

En peu de temps, la bataille est prise entre Julien et les autres garçons. A cet instant, le cristal devint rouge et fit un mur de chaleur autour de Julien. Julien sortit le cristal de sa poche, ce qui le rendit plein de force.

Quand les autres garçons frappèrent Julien encore, il se retourna et leur donna des coups de poing dans l'estomac. Après, il courut si vite hors de vue qu'il fit le demi tour de l'école en deux secondes. Les autres garçons était confus et se disputaient à rien.

. . .

Après l'école, il expliqua à sa mère qu'est ce qui s'était passé à l'école, sans inclure la partie du cristal.

--Bien, je vais en parler à M. Vallière, dit sa mère d'un ton inquiet. Pendant ce temps, tu peux regarder la télé; le souper sera prêt dans dix minutes. D'accord Jules? balbutia la mère de Julien.

--Ouais, ouais, répondit Julien.

Après souper, Julien brancha son jeu Sega et commença à jouer à "Rastan". Julien sortit le cristal; il commença a changer de couleur. Tout à coup, son joueur sur la télé ne bougeait plus, ni les autres caractères. Il voulut appeler sa mère mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il vit tout le monde paralysé: rien ne bougeait; il n'y avait aucun bruit.

Il vit dans le ciel une grosse affaire qui avait la forme d'un oeuf, mais plus plat. Cette chose parut atterrir vers le champ de brouillard où il avait trouvé le cristal. Soudainement il entendit un immense BAOM! mais il n'aperçu rien d'anormal. Il décida de partir à la recherche de l'ovni. Il partit en vitesse, courant dans l'air! Il ne touchait même pas la terre!

--L'aventure commence, dit Julien.

Il partit vers le champ de brouillard. Le cristal le fit flotter dans l'air. Il se rendit au champ de brouillard mais il n'y avait plus qu'une grande colonne de fumée noire. À la place, il y avait une senteur de fumier.

Le cristal le fit atterrir à peine à trois mètres de l'engin spatial. Il y avait des extra-terrestres.

Il se regardèrent dans les yeux. Pour quelques secondes on aurait dit des statues! L'extra-terrestre dit quelque chose à son ami, et puis un hologramme sortit de nulle part. Les extra-terrestres discutèrent, et après, le regardèrent.

--Born tesh beusks bakr ontala saraton pisti!

--Quoi? s'exclama Julien.

Ils regardèrent l'hologramme encore, puis le regardèrent.

--Yo dude, what's happening man, like totally awesome man!

--Mais vous êtes des extra-terrestres anglais, vous, d'abord, hein?

Les extra-terrestres se regardèrent encore une fois et se tournèrent vers l'hologramme, puis regardèrent Julien.

--Bonjour! Quel est ton nom et d'où viens tu? dit l'extra-terrestre.

--Je m'appelle Julien et je viens de Los Angeles, Californie, États Unis, Amérique du Nord, Terre, dit il.

--Et moi je m'appelle... euhh, comment est-ce que je m'appelle, Julien? dit l'extra-terrestre.

--Toi, je vais t'appeler Pascal et ton ami, François. Vous pouvez vivre dans votre ovni s'il est en état de marche?

--Bien oui, ça marche; c'est juste que votre atmosphère étrange et toutes ces ondes dans votre ciel ont dérangé nos engins. Et puis il fallait atterrir ici, ça fait partie de notre essai de trouver un cristal qui change de couleur, dit Pascal. Pendant ce temps, tu peux retourner chez toi, dit il.

--Mais... mais... balbutia Julien.

--Pas de mais! dit François rapidement.

--Nous pouvons trouver ce cristal sans votre aide, reprit Pascal.

Alors Julien laissa les extra-terrestres et demanda au cristal de l'emmener chez lui. Quand il arriva, il était

encore une fois paralysé devant la télé. Tout d'un coup, tout redevint normal, et un son de "an" sortit de sa bouche. Il ferma la télévision et alla lire dans son lit.

Une demi heure plus tard, il entendit un cri familier.

--Venez manger!

Julien partit pour déguster son souper. Après un bon repas, il fit ses devoirs et prit une douche. Ensuite, il prépara ses vêtements pour le lendemain, et se coucha.

...

Le lendemain matin, Julien se leva tard, alors il devait tout faire vite. Il mangea son gruau chaud, s'habilla, fit sa toilette et prit son dîner avant d'embarquer dans l'auto. Bientôt, ils arrivèrent à l'école. Julien sortit de l'auto.

--Au revoir, maman!

--Au revoir, Julien!

Julien entra en classe et prit sa place. M. Vallière prit parole

--Bonjour classe. Aujourd'hui c'est la fête de Lee Lee, et nous avons de nouvelles étudiantes dans notre classe: Leah et Heather. Parlez nous un peu de vous, dit M. Vallière.

Leah prit parole la première.

--J'ai un petit frère qui me tape sur le système; je suis assez forte en maths et j'aime nager.

Ensuite, c'était le tour de Heather.

--Je joue au soccer, je suis née ici et j'aime faire de l'équitation, dit-elle timidement.

Après, tout le monde chanta "bonne fête" à Lee Lee, puis ils travaillèrent sur les sciences humaines. La classe de M. Vallière était engagée dans une conversation sur les Babyloniens quand le principal, Monsieur Moisan, entra.

--Qui sont les élèves absents aujourd'hui? demanda-t-il.

--Il n'y en a pas, répondit M. Vallière.

--Au revoir pépère, dit monsieur Moisan à Stéphane, en riant.

--Toi aussi mémère, dit Stéphane, en éclatant de rire.

Pendant ce temps, Julien sortit son cristal et lui dit qu'il voulait que ce soit la fin de la journée d'école. Une lumière rose éblouissante entoura Julien.

Quand Julien sortit de la lumière, il était 15h35. Il était assis sur son siège de pupitre et il y avait des feuilles de papier devant lui. Sur ces feuilles était écrit "Je ne crie pas en classe. Je ne crie pas en classe." Il y en avait environ 250 lignes.

--Alors dépêche-toi, Julien. 300 lignes, ce n'est pas tant que ça, mais c'est ta punition pour avoir crié à haute voix dans la classe. Alors fait vite, dit M. Vallière.

--Mais qu'est-ce qui s'est passé? demanda Julien.

--Tu m'as dit "eh, va-t'en, stupide!" répondit M. Vallière.

--Bof, je me demande pourquoi, dit Julien.

Quelques minutes plus tard, Julien partit en se demandant comment il avait attiré ses ennuis. Soudainement, il ouvrit son sac à dos et chercha ses devoirs. "Ouf! J'ai dû les mettre là avant ma détention" se dit Julien.

En arrivant à la maison, il fit ses devoirs et joua au Sega. Après quelques minutes, Julien mit son jeu sur pause et alla dans la cuisine se faire une collation. Quand il entra, il vit sa mère toute pâle et elle cria:

--Julien! il y a quelque chose d'extrêmement étrange ici!

--Mais quoi, maman, quoi? demanda Julien.

--Çâââ! Iiiiiiiiiiiiiiiih! En arrière de toi, mon chéri! hurla-t-elle.

Julien se tourna. Derrière lui, François flottait dans l'air, comme si rien n'était.

--Que fait-tu ici, François? Tu cherches le cristal? Et bien c'est moi qui l'ai, mais je veux le garder car c'est moi qui l'ai trouvé, dit Julien.

--Et bien c'est vrai que tu l'as trouvé alors garde-le si tu veux. Nous devons repartir, maintenant, car nous

devons être de retour en 192 heures ou huit jours. Je ne sais pas si nous vivrons... Au revoir. Je vais... Je vvv..., commença François, mais il changea de couleur.

--Je ne veux pas que François meure, cria Julien, mais le cristal rapetissait.

Julien porta François dans ses mains jusqu'à la soucoupe, où Pascal changeait aussi de couleur.

--Cet environnement nous fait vieillir très vite; nous devons repartir rapidement. On reviendra dans un an.

--Tiens. Voici ton cristal, dit Julien.

Pascal fit partir l'ovni, et en moins de deux secondes, le vaisseau disparut sur place.

--Je me demande pourquoi j'étais en trouble, dit Julien en grattant son nez.

Quand il arriva à la maison, il y avait une immense fête, avec au moins quarante personnes. "Je pense que j'aurai une bonne vie ici... une bonne vie ici... une bonne vie iccciiiii..."

--Julien! Julien! Réveille-toi! Nous sommes arrivés à Hawaï. Tu étais endormi dans l'avion et tu as fait un grrrand rêve! dit sa mère.

Gretchen Prystawik, Ganges (11 ans)

Le voyage incroyable

Sur mon tapis volant, je commençais mon voyage à Nymth, où Bavmorda allait m'enseigner la magie des magiciens. J'étais avec Dryhsel depuis trois ans. Il m'avait préparé pour ce long voyage.

--Lodaki, il m'avait dit avant de partir, le voyage vers Bavmorda sera difficile. Tu dois passer par la montagne de feu, le passage de glace et l'océan noir, où tu trouveras le dragon argenté. Tu dois lui voler la clé de la porte du ciel. Sans avoir cette clé, tu ne deviendras jamais magicien.

Sur cette note, il m'avait tendu la main et m'avait souhaité bonne chance.

Je ne pourrais jamais oublier cet homme là. Il avait ses étoiles de magicien, la marque d'un vrai magicien. Il était le meilleur dans son domaine. Je l'ai quitté à cause de ses autres responsabilités, de ses autres élèves.

Il ne m'a pas dit que la clé était pour ouvrir la porte du ciel puis pour calmer le dragon. J'ai lu ça dans mon encyclopédie de magie, volume cinq.

...

J'étais sur mon tapis, en super-vitesse six. Je pensais à ma tâche. Pour la montagne de feu, je ne pourrais pas respirer: le feu brûlerait mes poumons. Là-haut sur le sommet, elle brûlait mais en bas c'était moins chaud. Je ne pourrais pas respirer ni crier.

J'ai décidé de voler un peu plus, pour observer le paysage, quand j'ai vu une lueur rouge presque orangée dans le ciel. Arrivé à mon premier obstacle, je devais ramasser un contenant rempli de feu. J'ai embrayé en super-vitesse trois pour traverser la montagne. Si j'allais trop vite, je n'aurait pas le temps de ramasser le feu...

Lentement, je devenais brûlant, très brûlant. Mon coeur battait fort; il n'y avait pas d'oxygène dans mon corps.

J'ai diminué mon altitude et j'ai ramassé le feu essentiel. Un changement en super-vitesse dix, et en un éclair mes poumons étaient pleins d'air frais.

...

Ensuite c'était le passage de glace. Là, je devrais marcher, marcher sans souliers, ni chaussettes. C'était un long corridor; si j'allais trop lentement, mes pieds gèleraient sur le sol. Si j'allais trop vite, mes pieds deviendraient trop chauds; ils gèleraient aussi sur le plancher.

J'étais sur mon tapis volant, au-dessus du village de Dampa Mopa. Au-dessus des champignons de différentes couleurs, étaient des Kampa Mopoiens qui étaient des êtres très avancés dans le domaine des entreprises financières. Ils étaient très loin des grandes villes, mais ils avaient une main dans le monde des entrepreneurs.

Je suis monté un peu, pour faire les hautes montagnes devant moi. Je suis descendu sur mon tapis; j'étais dans une vallée à côté de Kampa Mopo, et il y avait le lac dans le milieu.

La partie du lac devant moi était gelée. J'ai trouvé la bouche du passage et j'ai arrêté sur le plancher de verre. J'ai pris mes souliers oranges et mes chaussettes d'arc-en-ciel. J'ai poussé un grand soupir, j'ai pris mon tapis dans la main et me suis mis sur la route. Ça m'a pris du temps, jusqu'à ce que j'aie trouvé ma propre vitesse.

Mes pieds faisaient un mal terrible, quand j'ai vu une lumière dans le grand noir. J'ai pensé que c'était le temps de ramasser mon contenant de glace. Je l'ai fait, et j'avais si hâte d'arriver à la porte que j'ai presque couru.

...

Avec mes pieds réchauffés dans mes chaussettes et mes souliers, j'étais sur mon tapis, encore, en route vers

l'océan noir. Là-bas, j'ai trouvé un dragon argenté qui volait.

J'avais un sort pour endormir des animaux et je l'ai jeté sur lui. J'avais assez de temps pour voler jusqu'à la plage où il était endormi. J'ai cherché son nid flottant, où se trouvait son trésor précieux: la clé du ciel. Je l'ai prise et je l'ai mise autour de mon cou.

En deux minutes, je suis monté au ciel, avec la clé et avec un dragon, féroce et fâché, sur ma queue. Le sort était probablement trop léger pour un monstre comme cela. La prochaine fois, je vais doubler la force.

J'ai changé en super-vitesse douze. J'ai regardé derrière moi et j'ai vu que j'avais sur lui une distance remarquable.

J'ai atteint la porte du ciel au dernier moment. J'ai ouvert la porte et j'ai jeté la clé dans le ciel. Je suis entré dans le monde éternel.

--Tu as fait bien! Félicitations! disait Bavmorda.

Julie Anne Sutherland, Vancouver Nord (10 ans)

L'homme aux cheveux noirs, Mme Jendelle, Félio et moi

Bonjour. Je m'appelle Josi Jendelle. Cette histoire est à propos de ma vie.

...

--As-tu fini de repasser mon pantalon, Josi?

--Oui papa, j'ai répondu.

--Et ma chemi...

--Oui et ta chemise, j'ai dit, un peu frustrée.

Chaque matin il me demande ça et chaque matin je réponds oui.

--Et mes chaussures, les as-tu nettoyées?

--Oui.

Et il me demande toujours ça aussi.

--Au revoir, j'ai dit quand il a fermé la porte de notre appartement.

Il y avait une chambre (mais je dormais sur le canapé du salon avec une minuscule télévision) et une chambre de bain avec une douche, en plus d'une cuisine avec un comptoir où manger, avec deux tabourets; de l'autre côté du comptoir il y avait un évier, un minuscule réfrigérateur et plusieurs placards. On n'était pas les plus riches dans cette grande ville polluée.

J'ai pris les bols, tasses et assiettes du comptoir et j'ai commencé à les laver.

...

Ma vie n'était pas normale: ma mère était en prison pour avoir été accusée d'avoir tué quelqu'un. Où ça c'est passé et pourquoi, ou même si c'était vrai était un mystère pour moi. Je ne savais pas à quoi elle ressemblait ou comment était sa personnalité parce que tout ça c'est

passé quand j'étais trop jeune pour me souvenir. Mon père gardait un magasin appelé Jendelle-Spécial, où il réparait des choses comme des bicyclettes, des sèche-cheveux, des grille pains et des bouilloires. Il travaillait tôt le matin jusqu'à tard le soir. Il fallait que je garde l'appartement absolument propre et ça, c'est dur pour une fille de onze ans!

...

Quand j'eus fini de laver les tasses, les bols et les assiettes, je les plaçai soigneusement dans les placards terriblement vides.

Je venais juste de trouver le savon pour laver les vêtements quand j'entendis un "boum". Automatiquement je me retournai en direction du bruit; cela venait de la chambre. Silencieusement, j'ouvris la porte et là, sur le plancher, il y avait un chiot. Un mignon, adorable chiot, avec des grandes oreilles et des poils dorés, qui essayait de se lever.

Lentement je m'approchai de lui, la main en avant pour permettre au chiot de me sentir. Je lui dis:

--D'où es-tu venu, petit chiot?

Puis je vis la fenêtre grande ouverte (j'avais oublié de la fermer). Maintenant le problème était évident: nous vivions dans un sous-sol; le plafond était juste au dessus de la terre et il y avait quelques petites fenêtres en dessous du plafond. Évidemment! Il s'était penché et était tombé avec un boum! C'était simple!

--Pourquoi n'avais-je pas pensé à ça avant? je me dis en soulevant le chiot.

Je l'apportai à la cuisine, où je lui donnai de l'eau et quelques morceaux d'oeufs qui restaient du petit déjeuner.

--Mme Laurance va être très fâchée si elle te trouve dans son appartement mais on ne peut pas te laisser mourir de faim dans la rue, j'ai dit. Si je vais te garder, il faut un nom. Mm... peut-être Félio? Oui! Félio!

...

C'était facile de garder Félio en secret, parce que j'étais seule toute la journée et il était une bonne compagnie. Il m'aidait aussi, comme la fois où il a trouvé la clé pour le tiroir du bureau de mon père, mais le tiroir était vide. Félio remuait sa queue sans arrêt.

--Mais Félio! Il n'y a rien dedans, j'ai dit.

Moi aussi je pensais "peut-être des bijoux ou une photo de maman..." Cette pensée m'inquiétait toujours. Tous les autres enfants connaissaient bien leur mère; pourquoi pas moi? J'essayai de ne pas penser à ça en remettant la clé où Félio l'avait trouvée.

Le seul problème était de faire sortir Félio. Mme Laurance était toujours à l'affût, cette grosse gourmande avec son nez en l'air et les cheveux partout, assise sur sa chaise les jambes croisées, en attendant que quelqu'un arrive. Mais je pouvais le sortir dans un sac parce qu'il était très petit, et ça rendait la tâche plus facile.

Alors ça marchait très bien. Jusqu'au jour où mon père mourut.

...

Ça s'est passé si vite que je ne savais même pas ce qui s'était passé. J'étais en train de laver le plancher dans la cuisine et Félio buvait de l'eau, quand j'ai entendu quelqu'un qui frappait à la porte. Je ne l'ai pas ouverte parce que, avec toutes les méchantes personnes dans cette ville, ça aurait pu être un cambrioleur alors je continuai de laver le plancher.

--Ouvre la porte. Je suis un policier; je ne vais pas te faire du mal, me dit une voix claire et forte.

Alors j'ouvris la porte et là, il y avait deux policiers et Mme Laurance. L'un des policiers était musclé et grand, l'autre avait des lunettes et une moustache, et était mince. Je ne pensais qu'à Félio: si Mme Laurance le voyait, c'était la fin de tout.

Mais quand j'ai appris la nouvelle, ce fut comme s'il n'existait pas du tout. C'était comme si quelqu'un m'avait frappée sur la tête, et je ne pouvais pas penser.

Dans ma vie, j'ai toujours pensé que chaque jour il allait partir au travail et chaque jour il allait revenir. Il était un homme silencieux, qui ne causait pas de problèmes. Qui l'aurait tué?

--Peut-être veux-tu t'asseoir dans le salon et te calmer? me dit un policier.

Je ne répondis pas. Je n'étais plus sur terre à ce moment; c'était comme si j'étais sur une autre planète... Mais Mme Laurance a dirigé les policiers au salon.

--Un chien! Mme Laurance a crié en passant à côté de Félio. Où as-tu trouvé ce monstre?

--Ce n'est pas le mien, j'ai dit, pas encore sur terre.

Je pensais uniquement à mon père, pas à mon avenir, pas à Félio. Le policier qui était en charge (le plus grand) a dit quelque chose à l'autre policier et emmena Félio quelque part.

Quand je fus calmée, je considérai la situation: j'allais vivre avec Mme Laurance jusqu'au jour où on me trouverait un orphelinat qui pourrait me prendre.

Tout à coup je me sentis seule, très seule, et je me sentis petite, très petite dans ce grand monde. Je n'avais personne pour prendre soin de moi et je n'avais pas un chien à qui je pouvais dire toutes mes pensées.

. . .

Mme Laurance n'était pas une bonne gardienne. Tout ce qu'elle faisait était de regarder la télévision. Elle pensait qu'elle faisait suffisamment son devoir en me donnant à manger et un endroit où dormir.

. . .

Un matin, je décidai que je ne voulais pas voir ma vie tomber en morceaux, alors je m'habillai de vêtements chauds et j'allai à l'appartement de mon père et de moi-même. Toutes nos affaires étaient toujours là.

Je pris deux sandwichs et pris quelques morceaux de poulet froid que je mis dans un sac. Puis je vidai tous

les tiroirs de mon père en essayant de trouver de l'argent. Je trouvai un billet de vingt dollars et un billet de cinquante dollars. Je les mis dans la poche secrète de ma chemise.

Puis, par curiosité, je pris la clé que Félio avait trouvée et qui était toujours où je l'avais mise, et essayai d'ouvrir un autre tiroir du bureau. Cette fois-ci, je trouvai une photo d'un homme aux cheveux noirs, et il portait un masque noir. Il avait l'air mystérieux alors je la pris, parce que la photo avait certainement une importance si mon père l'avait mise dans le tiroir et l'avait fermé à clé.

Je savais que ça serait stupide si je sortais par la porte, parce que, peut-être, Mme Laurance surveillait, alors je suis sortie par la fenêtre par où Félio était entré.

Dehors, tout était silencieux. Le soleil ouvrait ses yeux pour voir le jour, et quelques lumières s'allumaient. Les montagnes plus loin disaient que je réussirais à avoir de la paix dans ma vie.

Je ne savais pas où j'allais, mais je savais qu'il fallait sortir de cette ville où il y avait autant de violence. Le train était un moyen de transport qui allait loin, et si je prenais la classe la moins chère, j'aurais au moins dix dollars qui me resteraient.

...

C'était quand je cherchais l'arrêt du train que le miracle arriva. J'entendis les jappements d'un chien. "Il sent l'odeur du poulet froid" je me dis à moi-même. Puis le chien sauta sur le sac qui tomba à côté de moi. Je me tournai et pris un morceau de poulet froid pour lui mais quand je regardai dans ses yeux, je sus que c'était Félio.

--Félio! je dis en souriant...

Quelques personnes tournèrent leurs têtes en me regardant mais ça ne faisait rien. Je le soulevai de terre et le caressai, quand je vis un homme avec des cheveux noirs. Je me mis à courir et courir, pourquoi je ne savais pas, mais je continuai à courir quand même.

Je tournai dans une ruelle avec Félio dans mes bras. Je me retournai pour voir s'il était là mais il n'y était pas. Je soupirai quelques fois, puis je marchai à côté des magasins et je vis un magasin d'animaux.

"Économisez! 25 cents pour la nourriture à chien!" disait un signe dans la fenêtre. Je regardai dans le magasin puis je décidai d'acheter de la nourriture pour chien. Félio était très content!

Quand je trouvai finalement l'arrêt du train, je dis que je voulais aller à Alville; j'avais entendu ce nom de mon père. Félio était dans le sac parce que je savais qu'il ne pouvait pas monter sur le train, et si l'homme qui vendait les billets, et qui semblait très sage et sérieux, le voyait, je ne pourrais pas monter sur le train.

Le seul problème était qu'il y avait deux heures d'attente, alors on fit du lèche-vitrine et j'achetai une balle, puis nous allâmes au parc et jouâmes avec la balle, et nous mangeâmes.

...

Les deux heures passèrent comme un éclair et nous faillîmes manquer le train. Le siège que j'avais réservé était confortable et je m'endormis facilement.

...

J'étais réveillée par un jappement et tout le monde me regarda.

--Chut! Chut, Félio! Chut!

Félio commença à pleurnicher.

--Chut, Félio! On est presque à un arrêt et puis tu pourras avoir de l'air frais.

Puis il s'arrêta, comme s'il me comprenait.

--Pauvre Félio, me dis-je, et je mis un peu de nourriture pour chien dans le sac.

...

Quand on arriva à l'arrêt, je sortis Félio dehors. C'était une minuscule ville, avec quelques magasins. Comme je voulais que ce train puisse aller plus vite: on avait encore 293 km à faire!

Puis j'ai vu l'homme aux cheveux noirs. Je courus, Félio juste derrière moi. Puis il tomba. Je me retournai et je le soulevai. J'avais si peur, qu'en me tournant je poussai une femme. J'ai entendu le train partir au moment où la femme me poussait derrière un buisson.

. . .

Peu après, la femme me disait de me calmer et de me présenter.

--Mon nom est Mme Jendelle, de la police, mais tu peux m'appeler Giselle, elle me dit.

Je ne remarquai même pas que nos noms de famille étaient les mêmes.

--Et ton nom? Giselle a dit.

Mais je n'écoutais pas; je pensais à où je pourrais dormir cette nuit. Il n'y avait pas d'hôtel où je pourrais aller avec mes derniers douze dollars, que j'aurais comme seul argent de poche jusqu'au moment où je puisse trouver un travail comme livreuse de journaux.

--Et ton nom? Giselle répéta.

--Josi Jendelle, je dis en rêvant.

Giselle me regarda de la tête aux pieds. Elle était une femme d'une trentaine d'années et elle n'était pas grosse, ni trop mince. Ses cheveux étaient frisés et bruns clairs, comme les miens. Elle était très grande, avec les yeux bleu-vert. Ses lèvres étaient minces, avec du rouge à lèvres rose clair. Sa peaux était bronzée. Ses pommettes étaient hautes et elle avait des grandes joues couvertes de fard à joues.

Elle pensait la même chose que moi en me regardant. En quelques instants, on parlait de nos vies et on trouva qu'elle était ma mère!

--Maman, j'ai dit en la serrant dans mes bras, pourquoi n'es-tu pas en prison?

--Parce qu'ils m'ont libérée; parce que j'ai prouvé que l'homme qui te chassait est le meurtrier.

--Mais pourquoi il me chassait? j'ai dit, en recouvrant la jambe de Félio avec quelques tissus que j'avais trouvés dans mon sac.

--Parce qu'il veut tuer toute la famille. Parce qu'on a la photo, maman me dit en marchant vers la rue. L'as-tu?

--Oui je l'ai, j'ai dit en regardant dans mon sac. Tiens, ce n'est pas ici! j'ai dit.

On passa ce qui parut des heures à chercher la photo, puis je la trouvai.

--Elle est tombée par terre quand j'ai sorti les tissus, j'ai dit en la passant à maman.

Puis on a marché main dans la main (et Félio dans l'autre main) à la maison de maman, en parlant du mystère qu'il fallait résoudre.

FIN

Josée Thibault, Victoria (12 ans)

Le collier du chat

Chaque semaine, Jeanne observe un chat qui passe par la frontière polonaise-soviétique. Le collier du chat avait une sorte de poche sur le côté. Jeanne n'aperçoit pas la poche, ni la poudre qu'on pouvait voir dans la poche du collier.

Un soir, Jeanne a pu arrêter le chat. Elle l'a pris dans ses bras et elle a commencé à le caresser. Elle n'a pas vu que le paquet de poudre était tombé. Le chat a sauté des bras de Jeanne et il a poursuivi sa course.

Jeanne a sauté en voyant que son père était revenu de son travail de policier. Il aperçoit le paquet de poudre blanche. Il l'a pris dans ses mains et a mis son doigt dedans.

--Oh, mon dieu! Cette poudre est du haschisch! s'exclama le père de Jeanne.

...

Au commissariat, Jeanne était assise sur un fauteuil. Les policiers ont posé à Jeanne toutes sortes de questions comme:

--Est-ce que tu trafiques le haschisch?

Elle était si confuse qu'elle disait:

--Laissez-moi seule! Je veux penser au chat que j'ai vu ce soir, juste avant d'être emmenée ici.

--Il n'y a pas de question! Cette fille doit aller au centre de détention juvénile! s'exclama le chef de police, en ne remarquant pas l'indice que Jeanne leur a donné.

Des animaux peuvent aider au transport des drogues. Ce n'est pas juste que Jeanne doive être punie pour le crime d'une autre personne.

...

La semaine prochaine, Jeanne part pour le centre de détention juvénile. Elle a dit au revoir à sa meilleure amie, Marie. Marie était prête à le prouver.

...

Après quelques jours au centre, Jeanne avait au moins dix enfants qui la suivaient et lui demandaient:

--Est-ce que c'est vrai que tu trafiques les drogues? Je suis seulement ici parce que j'ai volé à l'étalage.

Elle les ignora complètement. La seule personne qu'elle n'ignora pas était Clara.

Clara était là parce qu'elle a battu son petit frère jusqu'au point qu'elle lui a cassé le bras et quatre doigts. Elle allait rester au centre pour un autre mois.

...

Jeanne et Clara deviennent de très bonnes amies.

Un soir Jeanne et Clara parlaient du problème de l'ozone, et soudainement une note apparut dans la chambre. Clara prit la note.

--Jeanne, ça dit ton nom! elle s'exclama.

Jeanne prend la note, l'ouve et commence à lire.

Jeanne,
Je suis sûre que tu es innocente. Vendredi le 29, laisse tomber une note qui dit tout ce qui est arrivé, le soir où tu étais arrêtée par la police.
Ton amie, *Marie.*

Jeanne regarde Clara et elle lui a tout expliqué. Marie voulait prouver que Jeanne était innocente. Clara commence à parler.

--Moi aussi je suis sûre que tu es...

Soudainement, la maîtresse entre et crie:

--Il est 20h30. Allez! Au lit!

La maîtresse sort de la chambre. Les deux filles chuchotent ensemble.

Clara a un plan. Jeanne a vu un chat le soir où elle était arrêtée; Clara est intelligente: elle sait que les animaux ont déjà été utilisés pour le transport des drogues.

Vendredi le 29, Jeanne et Clara préparèrent une note:

Marie,
Le soir où j'étais arrêtée, j'ai joué avec un chat. Clara, mon amie d'ici, a dit que peut-être c'est le chat qui avait le haschisch dans son collier.
Le 15 octobre, rencontre Clara en avant de ma maison à 19 heures (elle part du centre le 14).
Quand le chat arrive, prends-le dans tes bras et palpe le collier pour voir s'il y a des drogues; s'il y en a, échange les drogues par un paquet de sel. Appelez les policiers en gardant le chat. Quand les policiers arrivent, montrez-leur les drogues; laissez partir le chat et suivez-le.
Quand il finira son trajet vous trouverez les vrais coupables.
Jeanne

Les deux filles attachèrent la note à une roche et la lancèrent par la fenêtre.

Le 14 octobre arriva très vite. Clara prépara ses bagages et partit avec sa mère. Elle donne un grand sourire à Jeanne. Demain, leur plan sera mis en action.

Cinq minutes après que Clara soit partie, Jeanne pense à Marie et Clara. Qu'est-ce qui va leur arriver demain soir? Oh non! Peut-être quelque chose de terrible!

. . .

Lorsque Clara est arrivée chez elle, elle a téléphoné à Marie.

--Bonjour Marie. Je suis Clara. C'est moi qui va t'aider à prouver l'innocence de Jeanne. Te souviens-tu du plan?

--Oui Clara, mais j'ai une question à te poser. Est-ce que tu pourrais te décrire? C'est juste pour savoir si tu es vraiment Clara, Marie demande.

--J'ai des cheveux bruns et des yeux bleus. Je porte toujours des pantalons. Au revoir Marie.

Clara a raccroché le téléphone, et pense. Si elles font tout ça pour Jeanne, elle doivent être ses meilleures amies. "Ah, ce n'est pas le temps de penser à ça!" se dit Clara.

...

Au centre, Jeanne est très nerveuse. Un petit garçon l'approche doucement et la tape sur le dos.

--Eeeek! Jeanne crie en sursautant.

L'élève commence a pleurer.

--Je voulais seulement que tu me lises une histoire!

Jeanne dit:

--Je m'excuse, j'étais nerveuse. Tiens, viens ici et je vais te raconter une histoire de prince et princesse.

...

Il est 19 heures. Clara arrive; Marie est déjà là. Les deux filles attendent le chat.

Marie voit un éclair gris et l'attrape. C'est le chat! Marie palpe le collier, trouve le haschisch et remplace les drogues par un paquet de sel.

--Vite Clara, téléphone à la police!

Clara va vite dans la maison de Jeanne, en expliquant que c'était urgent, et téléphone à la police. Elle se précipita dehors où, une minute plus tard, les policiers arrivent.

--Regardez! On a trouvé du haschisch dans le collier du chat, et ce n'était pas Jeanne! On doit suivre le chat! Marie crie aux policiers.

Elle laisse tomber le chat et tout le monde le suit, les policiers plutôt en secret.

--Marie! crie quelqu'un.

C'étais Jina, la "snob" de la classe.

--Savez-vous qui est cette fille? disait Jina en pointant vers Clara. C'est Clara Letchuk. Elle était au centre de détention juvénile, avec Jeanne. Savez-vous qu'il y a des gardes sur la frontière polonaise-soviétique? Ils ne laissent passer personne.

Marie est déjà partie. Elle doit arrêter les policiers avant qu'ils ne suivent le chat sur le côté soviétique. Elle court et attrape Clara.

--Il ne faut pas passer la frontière! s'écrie Marie.

--Oui on peut, parce qu'on conduit une enquête, dit le chef de police.

Ils arrivent à la frontière. Les gardes les laissent passer. Ils continuent à suivre le chat.

Clara voit une étable dans la distance. Dans l'étable il y a une lumière. Le chat part en direction de l'étable. En approchant de l'étable, ils entendent des voix.

--Après qu'on a tout le haschisch, il faut faire une commande pour l'héroïne, et ensuite, une pour la cocaïne.

Soudainement Clara, Marie et les policiers entrent dans l'étable.

--On doit vous arrêter pour le trafic des drogues, dit le chef de police, pendant qu'il met les menottes sur les deux hommes.

...

Deux jours plus tard Jeanne est revenu chez elle. Avec Clara et Marie, elle a formé un groupe qui s'appelle "Fantastique Fois Trois."

Plus jamais, Jeanne, Marie et Clara ne doivent être inquiètes à cause des criminels ou les drogues.

MENTIONS SPÉCIALES
SPECIAL MENTIONS

Geneviève Chong, Surrey (12 ans)

La guerre des Guimond

1

--Tante Lize, penses-tu que Maman et Jean-Pierre vont bientôt arriver?

--Oh, je ne pense pas. Ils ne sont partis de Nice qu'hier après-midi, et ils se sont sûrement arrêtés en route pour passer la nuit à l'hôtel.

--Quand donc vont-ils être ici?

--Probablement pas avant ce soir. Laisse-les prendre leur temps; ce n'est pas tous les jours que l'on part pour une lune de miel!

Tante Lize se replonge dans sa lecture tandis que Nicole pense, assise sur le coin du canapé, en caressant le poil soyeux de Cléo, son setter irlandais. Après un bref silence...

--Dis tatie, tu crois qu'ils vont chercher Joseph avant moi?

--Je ne pense pas. Sa grand mère habite de l'autre côté de Paris, répliqua tante Lize sans lever les yeux de son roman.

Le son du téléphone retentit dans le salon. Tante Lize va dans le hall d'entrée pour y répondre.

--Allô?... Ah! Bonjour, Marie-Claude! ... Vous êtes déjà à Paris? ... Avez-vous fait bonne route? ... Nicole et moi, nous parlions justement de vous! ... Nicole est dans le salon. ... Nicole! C'est pour toi!

--Est-ce que c'est maman? Allô! Bonjour, maman! Vous êtes enfin de retour! ... Oui, ça va bien. ... Est-ce que vous arrivez bientôt me chercher? ...(Le visage joyeux de Nicole s'assombrit soudainement) Pourquoi? ... Où est-ce que vous êtes en ce moment? ... Ah bon... D'accord, je vous attends demain.

Tante Lize, remarquant le visage triste de Nicole, pose son livre et lui demande:

--Qu'est-ce qui est si grave que ça, pour que tu fasses une tête pareille?

Nicole explique que sa mère ne peut venir que le lendemain, et qu'elle est à la fois triste et fâchée.

--Tu n'aimes donc pas rester ici avec moi? questionne la tante.

--Ce n'est pas ça! C'est que j'ai hâte de revoir maman! Et ce n'est pas juste d'aller chercher Joseph d'abord alors que maman m'avait promis de venir ici avant!

--Je comprends ce que tu ressens mais je pense qu'ils n'avaient pas prévu ce changement, essaie d'expliquer la tante. Dans la vie, il arrive souvent des choses qui peuvent changer nos plans... mais sans l'imprévu, ce serait bien ennuyant.

--Moi, je pense qu'ils vont là-bas d'abord parce que Joseph est le fils de Jean-Pierre et ça, ce n'est pas juste. Après tout, je suis plus âgée que lui, et il n'est qu'un bébé gâté, répliqua Nicole en faisant la tronche.

Tante Lize est si surprise de la réaction enfantine de Nicole qu'elle s'en va sans dire un mot dans la cuisine préparer le souper, en laissant Nicole faire ses réflexions seule.

2

--Salut ma soeur! Salut ma Patoune!

--Bonjour maman. Bonjour Jean-Pierre. Salut Joseph.

--J'espère que nous n'avons rien dérangé en arrivant le lendemain du jour prévu. Tu t'es bien amusée, Patoune?

--Oh oui, c'était bien, dit Nicole sans enthousiasme

--Qu'est-ce qu'il y a, ma jolie. Tu n'es pas contente de nous voir?

--Oui, bien sûr, je suis heureuse de vous voir, mais j'étais déçue que vous ne puissiez pas venir, hier soir.

--Venez prendre une tasse de café et les enfants, du jus de fruit, lance Lize pour changer le sujet.

--Non merci; nous avons beaucoup de choses à faire, en particulier à propos du déménagement dont je t'ai parlé au téléphone.

Les yeux de Nicole s'agrandissent.

--Quel déménagement?

Mme Guimond explique que c'était nécessaire d'aller habiter avec la mère de Jean-Pierre car elle ne pouvait plus demeurer seule, vu son âge. Cela avait été décidé pendant leur voyage.

Nicole n'est pas convaincue. Dans la voiture, en route vers la maison, elle a de nombreux arguments.

Joseph, de son côté, ne dit rien, mais il n'est pas pour autant endormi... Il prépare une surprise à sa nouvelle soeur.

Nicole essaye toujours de dissuader sa mère et Jean-Pierre, mais en vain:

--Mais je ne veux pas déménager! Nous avons une belle maison!

--De toute façon, intervient Jean-Pierre d'un ton sec et agacé, la décision est prise: on n'en parle plus.

Tout à coup...

--Joseph, arrête!

En effet, Joseph avait coincé le bout des tresses de Nicole dans la boucle de la ceinture de sécurité.

- Nicole! Ne crie pas comme ça quand Jean-Pierre conduit; nous pourrions avoir un accident, reprocha Mme Guimond.

- Mais maman, Joseph me tire les cheveux et me les a pris dans la ceinture et ça fait m...

- Nicole, interromp la mère, ne commence pas à te disputer avec Joseph! Nous ne sommes même pas encore arrivés à la maison!

Nicole est fort contrariée mais endure silencieusement les tortures de Joseph pendant le reste du trajet.

3

Nicole descend les escaliers à pas de loup. Il est six heures du matin et elle ne veut pas réveiller les autres. Ne pouvant pas dormir à cause d'un mauvais rêve, elle s'est levée pour manger son déjeuner devant la télévision.

Elle ne prête pas vraiment attention à l'émission; elle se demande si Joseph, qu'elle ne connaît que depuis peu, agit toujours comme il l'avait fait dans la voiture le soir précédent. Elle est encore en train d'y penser quand quelqu'un lui tape sur l'épaule. C'est Joseph, debout lui aussi.

--Qu'est-ce que tu veux? demande-t-elle en chuchotant.

--Papa n'est pas levé. Je veux du chocolat au lait. Papa m'en donne tous les matins.

--Et alors?

--Alors, tu dois le faire!

--Ah non! Attends que ton père se lève! Moi je regarde la télé!

--Mais je le veux maintenant! dit Joseph en élevant le ton. Et si tu ne le fais pas, je me mets à crier et je dirai que c'est toi qui m'embêtes!

--D'accord! Je vais le faire, ton chocolat!

M. et Mme Guimond descendent vers huit heures trente: tout est calme.

--Bonjour, Papa! Bonjour, Marie-Claude! crie Joseph en s'accrochant au cou de son père. Nicole a fait mon chocolat!

--Que c'est gentil d'avoir fait ça, Patoune! s'exclame Mme Guimond.

--Ha!Ha!Ha! Patoune la toutoune! Patoune la toutoune! répète Joseph d'un ton moqueur.

--Arrête ça, dit Nicole, exaspérée. Ce n'est pas drôle!

Puis elle se tourne vers sa mère.

--Je ne veux plus que tu m'appelles Patoune, lui chuchote-t-elle dans l'oreille. Maman, continua-t-elle, est-ce que je peux aller promener Cléo?

--Oui, bien sûr! Après le petit déjeuner. Et amène Joseph aussi pour lui faire voir le parc, répond Mme Guimond avec un sourire aux lèvres mais un regard qui ne voulait pas de réplique.

--Youppi! On va au parc! Youppi!

Joseph saute partout. Nicole mange ses céréales tout en boudant un peu.

4

C'est déjà la rentrée. Nicole est à la fois anxieuse et joyeuse. Depuis qu'ils habitent chez mémé Guimond, sa vie est bien difficile. Dans la nouvelle école, elle ne connaît personne mais cela importe peu: elle a hâte de se débarrasser de Jojo-la-Terreur qui lui cause tant d'ennuis.

Très vite elle sympathise avec Mireille, une élève de sa classe. Elles discutent souvent sur le chemin de l'école, dans les petites rues grimpantes de la Butte Montmartre.

--Tu as l'air pensive aujourd'hui, Nicole! Est-ce que Jojo t'a encore fait des vacheries hier soir?

--Oui, mais ce n'est pas tout! Il s'arrange toujours pour me mettre en tort. Jean-Pierre le laisse tout faire. Si je me plains, la grand mère se fâche et ma mère ne prend même pas ma défense. Qu'est-ce que tu en penses, toi?

--Cela ne parait pas juste... C'est dommage que tu ne sois pas venue chez moi, vendredi soir.

--J'aurais bien voulu, crois moi. J'en ai assez de garder le bébé gâté pendant que Jean-Pierre et maman vont au restaurant. Il a été impossible durant toute la soirée. D'abord, il sautait comme un fou sur le canapé, et il a renversé la lampe qui s'est cassée... Et il a eu le culot de dire que c'est en le poursuivant pour le frapper que je l'ai cassée! Bien sûr, Jean-pierre le croit. Ensuite, il n'arrêtait pas de changer les chaînes de la télé pour m'empêcher de regarder. Il ne laissait même pas Cléo tranquille. Il lui a tiré la queue si fort qu'il a arraché une poignée de ses beaux poils roux. J'en ai marre! Maman

est tout occupée à faire plaisir à son Jean-Pierre. On dirait que je n'existe plus. Si je ne revenais pas, ils seraient peut-être bien contents puisque, à en croire ce qu'ils disent, je suis méchante.

--Tu plaisantes, non? Et où est-ce que tu irais?

--Chez ma tante Lize; elle, au moins, elle m'aime.

--Mais Cléo? Elle t'aime!

--Ça je sais, mais elle viendrait avec moi. Est-ce que tu sais comment aller à Ivry-la-Bataille?

--Oui, je crois qu'il faut prendre un train de la gare St.Lazare.

--Comment est-ce que je vais à la gare St.Lazare?

--Tu prends le métro à Lamarck, direction Mairie d'Issy, jusqu'à la station St.Lazare; c'est facile... mais vas-tu vraiment partir?

5

À son retour de l'école, notre amie Nicole met quelques habits, sa brosse à dents et une poignée d'élastiques pour ses cheveux dans son grand sac d'école. Elle y ajoute le petit lapin en peluche que son père lui avait acheté quand elle avait sept ans, et deux ou trois livres pour le voyage.

Elle dépose son sac dehors derrière un buisson, au pied de la fenêtre de sa chambre...

--Maman, je vais promener Cléo.

--As-tu fini tes devoirs?

--Oui. Ils était faciles; je les ai faits à l'école.

--Attends-moi, je viens avec toi! interpelle Joseph.

--Oh! Toi! Fiche-moi la paix! Va donc voir ailleurs si j'y suis!

Et elle prend la porte en courant, la laisse à la main et le chien sur ses talons. Elle se faufile à moitié courbée le long du mur, jusqu'à la fenêtre de sa chambre, pour prendre son sac sans être vue.

Son coeur bat très fort sous l'émotion. Elle veut aller dire au revoir à Mireille mais elle n'a pas le temps.

Arrivée à la station Lamarck, elle suit les directions que lui a données son amie. C'est l'heure de pointe, et tout le monde se pousse pour rentrer dans le métro. Cléo est un peu affolée.

--Assis, Cléo, ordonne Nicole, occupée à regarder la carte du métro.

Finalement St.Lazare. Nicole s'apprête à sortir quand elle réalise que Cléo n'est plus à ses côtés.

--Cléo! Cléo! Où es-tu?

La chienne est à quelque mètres d'elle, derrière un groupe de personnes, mais ne parvient pas à la rejoindre. Nicole est obligée de venir à son secours pendant que... les portes se referment!

--Oh non! Regarde! Tu nous as fait manquer notre arrêt! Qu'est-ce que tu peux être bête quelquefois!

Toutes deux descendent à la prochaine station pour prendre le métro dans l'autre direction et regagner la gare. C'est la première fois que Nicole prend le métro toute seule. Elle a peur car tout le monde court, et dans sa panique elle prend la mauvaise direction...

Deux heures plus tard, après beaucoup d'émotions, elles arrivent enfin à la gare St.Lazare. Malheureusement, au bureau d'information on lui annonce que, pour Ivry-la-Bataille, il faut prendre le train de Dreu et changer, mais à cette heure-ci il n'y a plus de correspondance avec Ivry.

Nicole se retourne pour ne pas montrer sa déception, puis elle s'enfuit vers un banc et s'assoit pour pleurer. Cléo, qui comprend que quelque chose ne va pas, s'approche de sa maîtresse en gémissant, et comme pour la consoler, lui donne délicatement sa patte veloutée. Ce geste réchauffe le coeur de Nicole et lui donne du courage.

Que faire? La chose est sûre: elle ne veut pas rentrer à la maison. Elle décide de passer la nuit dans la gare et se trouve un petit coin abrité des regards, où elle s'enroule avec Cléo.

6

Pendant ce temps, chez les Guimond, le téléphone est en action constante. Tout d'un coup, Marie-Claude a l'idée d'appeler Mireille.

--Non, elle n'est pas ici... mais je pense qu'elle est partie chez sa tante Lize, car elle en parlait ce matin en allant à l'école.

--Mais je ne comprends pas pourquoi... Enfin, cela importe peu pour l'instant. Je vais téléphoner chez Lize. J'espère qu'elle y est. Merci beaucoup.

--Rappelez-moi s'il vous plaît, pour me dire si vous l'avez rejointe.

--Allô? Lize? Ici Marie-Claude. Est-ce que Nicole est chez toi?

--Nicole???... Mais non! Pourquoi veux-tu qu'elle soit ici?

--Elle n'est pas là!!! Je crois que je vais avoir une crise cardiaque...

--Mais vas-tu m'expliquer ce qui se passe?

Marie-Claude raconte en détail, d'une voix tremblante et pleine de sanglots, la catastrophe, pendant que Jean-Pierre prépare une tasse de tisane pour calmer sa femme.

Tout le monde est sur les dents. Après la conversation de Lize et de Marie-Claude, Jean-Pierre décide de donner un coup de fil à la police sans plus tarder.

--Nous devons rester ici, la police se charge du reste, assure Jean-Pierre avec calme.

--Au moins je sais que Nicole va être protégée par Cléo, une si bonne chienne fidèle. Elle sera prête a attaquer n'importe quelle personne qui oserait menacer Nicole.

7

Il est minuit moins le quart. La gare est presque entièrement vide et Nicole s'est endormie; ses paupières

étaient si lourdes de fatigue... Mais Cléo, consciente de la situation, monte la garde.

Un des employés remarque le chien à distance. Il essaie de voir de plus près, mais un aboiement féroce remplit la gare et fait écho sous les voûtes métalliques. Inconsciemment, Nicole se retourne, et il peut maintenant voir que la personne est une jeune fille.

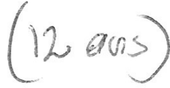
Il décide d'appeler la police, car il comprend que le chien ne le laissera pas approcher de sa maîtresse.

8

Quelques instants plus tard, Nicole est dans la voiture de police, en route vers la rue du Ruisseau. Elle raconte son aventure et les raison de sa fuite.

- Je pense que nous avons beaucoup de torts, avoue Jean-Pierre à sa femme. Nous avons vraiment négligé Nicole et pris trop souvent la défense de Joseph. Il est loin d'être un petit ange.

- Ma Patoune chérie! Je te promets d'être plus attentive à tes besoins d'être aimée, car nous avons tous ce grand besoin-là: c'est bien pour cela que je me suis remariée! Que dirais-tu de quinze jours de vacances chez ta tante Lize, pendant le congé de Noël qui s'approche?

Danielle Laponce, Vancouver 

Le dernier poisson

Quand j'étais petite, il y a très longtemps de cela, avant d'aller dormir, mon père et moi, nous nous amusions à créer des histoires imaginaires. On commençait par des questions.

- Est-ce que cette histoire est celle d'un pêcheur ou d'un chasseur?

- Où est-elle située?

- Qu'est-ce qui va arriver?

Et petit à petit on composait des histoires.

Voici la plus belle, celle que je préfère à toutes les autres. C'est une histoire triste, mais qui finit bien.

...

Il y a longtemps, dans un village qui n'avait pas de nom, juste à côté d'un grand lac, il y avait des pêcheurs. C'est là que les meilleurs poissons du monde se trouvaient.

Les habitants du village n'étaient pas riches. Ils dépendaient totalement de l'argent qu'ils recevaient quand ils vendaient les quelques poissons qu'ils ne mangeaient pas.

Dans une petite cabane non loin du lac vivaient une fille de dix ans et son père. Le père, Jean, avait appris à sa fille Annik tout ce qu'il savait pour attraper les poissons. Jean et Annik, tous les jours, allaient pêcher ensemble.

...

Un jour qu'il ne leur restait pas beaucoup d'argent, ils allèrent pêcher comme d'habitude et, comme ils avaient faim et manquaient d'argent, il fallait qu'ils attrappent beaucoup de poissons.

Ils se sont levés très tôt le matin, avant le soleil. Ils ont bien préparé leurs affaires pour la journée. Ils poussent leur petit bateau dans l'eau; ils commencent à ramer...

...

Quelques heures plus tard, ils se trouvent au milieu du lac; leurs lignes traînent dans l'eau. Ils attendent très patiemment, mais secrètement tous les deux sont inquiets.

Tout autour d'eux, il y a d'autres pêcheurs qui n'ont rien pris. Pas un poisson!

Une heure passe, deux heures, trois, quatre heures, quand soudain Annik sent bouger la ligne. Très excitée, elle dit à son père:

- Papa! J'ai quelque chose! Un énorme poisson! Le plus grand, le plus beau qu'on a jamais vu!

- Attention Annik! crie son père. Il ne faut pas le perdre! C'est très important de le prendre. C'est le premier de la journée; il ne faut pas le laisser partir!

Tous les deux tirent et tirent très fort. Quelle surprise magnifique! Un grand poisson argenté est suspendu à la ligne d'Annik...

Annik détache le fil et met le poisson dans une grande boîte. Mais au moment où elle fermait la boîte, une petite voix en sort.

- Je vous en supplie, remettez-moi dans le lac!

- Mais pourquoi est-ce que tu nous demandes cela? Tu sais bien qu'on ne peut pas te remettre dans l'eau! On n'a plus d'argent! Il faut qu'on te vende, sinon on n'aura pas de quoi vivre! dit Jean tout agité.

- Oh je vous en supplie! Je suis une maman poisson et je suis la seule qui reste dans le lac. Si tu me vends, il n'y aura plus de poissons du tout! C'est vrai, vous serez sans argent, mais s'il vous plaît remettez-moi dans l'eau! Je vous promets que bientôt vous ne serez plus pauvres. Je vous le promets, mais il faut me remettre dans l'eau.

Les deux pêcheurs se regardent l'un l'autre. Et Annik soudain, tout d'un coup, prend le poisson dans ses mains et le jette dans le lac, et elle dit:

- Cher poisson, si je te remets dans l'eau, ce n'est pas parce que tu nous a promis de n'être plus pauvres, mais c'est parce que tu as eu assez de courage pour nous parler et que tu me fais de la peine. Je vois bien que tu es une maman poisson, et je ne veux pas qu'il n'y ait plus de poissons dans le lac. Le lac, c'est ta maison et je ne veux pas qu'elle soit vide. Maintenant, pars et reste très loin des autres bateaux.

Et le poisson plongea doucement dans l'eau.

...

Annik et Jean sont revenus à la maison sans rien dire. Ils n'avaient rien à dire. Mais tous les deux étaient contents de ce qu'Annik avait fait.

...

Pendant des semaines et des semaines, les deux pêcheurs mangèrent très peu. Ils ne pêchaient plus. Plus personne ne pêchait. Il n'y avait plus de poisson. Ils avaient très faim.

...

Un jour, presque deux mois plus tard, Annik et Jean marchaient ensemble près du lac. Et ils ont vu soudain une chose curieuse: une petite vague qui venait vers eux. C'était le grand poisson argenté et six bébés poissons. Tous les bébés se mirent en rang devant les deux pêcheurs. Dans leurs bouches ouvertes, on pouvait voir une superbe perle, grosse comme un oeuf de pigeon. Chaque bébé déposa sa perle sur le sable près des pêcheurs.

La mère déposa sa perle la dernière. C'était une très grande et magnifique perle, grosse comme un oeuf de poule, la plus grande que personne ait jamais pu voir.

Après avoir déposé sa perle, la maman poisson dit d'une voix très douce:

- J'ai tenu ma promesse. Maintenant, vous ne serez jamais sans argent. Et si vous en manquez, je serai toujours ici pour vous donner des perles.

. . .

Au cours des années qui suivent, les pêcheurs ont vendu les six petites perles mais ils ont gardé la plus belle, et maintenant le lac est plein de poissons.

Gogoli Shambayati (12 ans)

Et si j'étais la fille de Superman...

Ce serait formidable d'être la fille de Superman: Superfille! Je pourrais voler au-dessus de la planète, comme un oiseau, et je pourrais voir tout ce qui se passe à chaque instant. J'aime à imaginer que je suis la fille de Superman.

...

Bonjour! Je suis Superfille, la fille de Superman et de Superwoman. J'ai douze ans et j'habite sur la planète Supermonde, dans la ville de Superville. Comme vous pouvez le constater, tous les noms sont superquelque chose: c'est parce que l'on est tous super!

Superville n'est pas très grande, et tout le monde se connaît. Ce n'est pas comme sur la Terre, où vous connaissez seulement un Superman: à Superville, tous les habitants sont des Supermen; les Supermen ne sont rien de spécial chez nous, et tout le monde peut voler. Mais pour voler on doit avoir un permis de vol, et je viens de recevoir le mien (on le reçoit à l'âge de douze ans).

C'est très amusant de pouvoir voler; on n'a pas besoin de voitures, et grâce à cela l'air de notre planète n'est pas pollué, et on ne se fait pas de souci pour notre couche d'ozone, comme la vôtre qui sera altérée par la pollution, et pour des choses ridicules comme ça qui existent sur votre planète.

Vous voyez, c'est très pratique le vol. Pour voler, il y a plusieurs techniques et ça marche un peu comme une voiture. La main droite est le frein, la main gauche est l'accélérateur et les pieds sont l'embrayeur.

...

La vie sur notre planète est très différente de celle que vous menez sur la Terre. On ne mange pas de fruits ou de viande comme vous, mais on mange du béton, du ciment, et on boit du pétrole. Avez-vous déjà mangé de l'asphalte à l'essence? C'est mon plat préféré. Je vous promets que si vous, les Terriens, essayez nos plats, vous n'aurez plus envie de manger des fruits ou de la viande, et les agriculteurs pourraient passer leur temps à fabriquer de l'asphalte. Et il ne devraient plus se faire de souci au sujet des inondations, des sécheresses et des tempêtes qui détruisent leurs récoltes.

Comme vous pouvez le voir, notre façon de vivre est beaucoup plus pratique que la vôtre, et on ne passe pas notre temps à travailler à des récoltes qui vont périr, ou à fabriquer des bombes atomiques pour détruire les autres habitants de notre planète. Je vais vous parler un peu plus en détail de ce qui se passe sur notre planète.

...

D'abord, ce qui est intéressant, c'est que notre planète n'est pas sphérique: elle est rectangulaire et elle ne mesure que mille kilomètres de périmètre.

Sur notre planète, tout est géométrique: les océans sont circulaires, les montagnes sont triangulaires et les continents sont carrés. En effet, pour conserver la nature de notre planète, tout ce qui n'est pas de forme géométrique est instantanément détruit.

Je me souviens, il y a deux ans nos voisins avaient construit une maison de pierre qui n'était pas carrée: la SPN (super police nationale) l'a détruite.

Si un Terrien visitait notre planète, il trouverait notre façon de vivre très amusante. Par exemple, au lieu du fameux Coca-Cola, il existe quelque chose sur notre planète qui s'appelle "Pétrole-Pétrole"; c'est très bon le Pétrole-Pétrole, dix fois mieux que votre Coca-Cola. Et le matin, au lieu de prendre des vitamines, papa m'oblige à manger des piles électriques qui vous donnent beaucoup d'énergie.

La chose la plus amusante qui existe sur notre planète, c'est qu'au lieu d'avoir des poissons dans nos océans, on a des morceaux de métal qui ont des nageoires et qui peuvent vraiment nager.

...

Vous vous demandez probablement pourquoi je connais si bien la Terre, ses habitants et leur façon de vivre. C'est parce qu'on a déjà fait deux voyages jusqu'à la Terre. Une fois en 9960... Ah! j'ai oublié de vous raconter que notre système chronologique est différent du vôtre et nous sommes en l'an 9989 à présent: nous avons donc 8000 ans d'avance sur vous.

Comme je le disais, en 9960 un de nos habitants a visité votre planète, mais malheureusement pour deux jours seulement, parce qu'il a dû revenir à cause d'un problème de navette spatiale.

...

Récemment, il y a deux ans, un autre habitant a été envoyé sur la Terre mais, cette fois, à cause d'une catastrophe à Vancouver. C'était un terrible tremblement de terre, et un Superman fut envoyé pour sauver la vie de millions de personnes. Il a empêché certains bâtiments d'être détruits en utilisant des forces surnaturelles.

Ce Superman, nommé Pierre, est resté sur la Terre pendant quelques jours au cours desquels il tomba amoureux d'une jeune fille. Elle ne savait pas que Pierre était un Superman. Pierre ne pouvait rester sur Terre que trois jours, alors il a voulu emmener Nathalie, la femme dont il était amoureux, sur notre planète; quand notre superministre lui a annoncé qu'il n'avait pas le droit d'emmener Nathalie avec lui, il a refusé de revenir à notre planète, et décida de rester sur Terre pour toujours.

Vous voyez, si un Superman reste sur Terre pour toujours, notre planète risque d'être détruite. C'est pourquoi notre superministre ordonna à mon père (parce que

mon père est astronaute) d'aller à la recherche de Pierre. Moi je rêvais de pouvoir un jour aller sur la Terre, et alors le jour du départ j'ai demandé à mon père si je pourrais, avec la permission du gouvernement bien sûr, l'accompagner pendant son voyage.

--Non ma fille, c'est simplement trop dangereux et ne pense plus à ça. Peut-être qu'un jour,quand tu deviendras astronaute comme ton père, tu pourras alors aller sur la Terre; mais pour l'instant, ma puce, tu restes à la maison à faire tes devoirs.

Après avoir entendu ce que mon père venait de dire, j'étais furieuse. Ce n'était pas juste! C'était une occasion inespérée qui n'arrivait qu'une fois dans la vie. J'étais résolue à faire ce voyage en dépit de l'interdiction de mon père. Je pris mon sac et mis dedans quelques habits, et je pris un morceau de papier, un stylo, et je commençai à écrire.

Chère maman, quand tu liras ma lettre, je serai dans la navette avec papa qui part pour la Terre. Excuse-moi mais j'avais vraiment envie de voir enfin la Terre. Ne sois pas en colère contre moi. Gros bisous.
Je t'aime, ta fille

Je pris ma bicyclette et partis jusqu'à la navette. Je me cachai dans la navette. Deux heures plus tard, papa entra dans la navette et, heureusement, il ne me vit pas; et la navette spatiale décolla.

Une fois arrivé sur Terre, à Vancouver, après dix heures de vol, papa me vit. Il était si furieux que j'ai cru qu'il allait avoir une crise cardiaque.

--Ma fille, tu viens de faire une chose très stupide mais maintenant il est trop tard pour trouver une solution à ce grave problème.

La première chose qu'on fit, fut d'aller à la recherche de Pierre pour le ramener sur notre planète.

...

C'était vraiment magnifique, la Terre; il y avait des arbres partout, les gens étaient si gais. C'était différent de notre planète, et en plus il y avait du béton, du ciment et de l'asphalte partout. Ah! j'avais tellement envie de me mettre à genoux et de manger les rues! C'était comme si les rues étaient faites de chocolat: c'était si appétissant!

Notre indicateur nous montra où Pierre était, et nous le trouvâmes facilement. Il était caché dans l'appartement de Nathalie. Nous le prîmes et l'amenâmes à la navette, cachée à Stanley Park, où nous avions atterri. Nous étions très pressés parce que nous ne voulions pas que Pierre nous échappe.

Nous montâmes dans la navette, et à la dernière minute, je courus dehors pour goûter l'asphalte du trottoir; à cet instant la porte de la navette se referma et mon père ne savait pas que je n'étais pas dans la navette. Je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait, et soudain je vis la navette s'envoler.

Je sanglottais pendant des heures et des heures. Je n'avais et je ne connaissais personne à Vancouver. Qu'est-ce que j'allais faire?

...

Me voici, deux ans plus tard, encore à Vancouver. Après de nombreuses aventures, je fus adoptée par un couple magnifique, mais je n'ai jamais oublié ma supermère et mon superpapa.

Je vais à l'école York House et je suis dans la classe de neuvième. Je me suis très vite adaptée au mode de vie des Terriens (je ne mange plus d'asphalte ni de pétrole). J'adore la vie sur Terre, et peut-être qu'un jour je raconterai à ma famille d'où je viens.

CONCOURS POUR ADULTES
de
COLOMBIE-BRITANNIQUE

GRAND PUBLIC . AT LARGE

(ADULTES)

Jean Claude Castex, Surrey

L'armoire aux jalousies

Un matin de mai, j'ouvre la fenêtre et, allongé sur mon lit, je finis de me réveiller en respirant l'air frais matinal. Dehors, les oiseaux chantent en préparant leurs nids. L'hiver si pluvieux de Colombie Britannique est enfin terminé. J'apprécie ce calme depuis quelques minutes, quand de légers murmures parviennent à mes oreilles. Tout d'abord, je n'arrive pas à localiser leur origine. Ils semblent venir de la grande armoire qui occupe tout un mur de ma chambre. J'écoute de toutes mes oreilles et finis par saisir quelques bouts de phrases.

--Je t'en prie... comme ça... très grand...

Très surpris et même un peu effrayé, j'applique mon oreille tout contre les portes faites de planchettes espacées les unes des autres, que l'on appelle des jalousies, et je peux enfin surprendre toute une conversation.

--Ah! murmure une voix, ce manteau est si lourd pour mes faibles épaules que j'en ai mal partout. Je me suis endormi à deux heures du matin, emporté par la fatigue...

--Que j'ai pitié de vous, répond une autre voix sur un ton plutôt ironique. Vous autres, cintres de fil de fer, vous êtes si délicats que vous ne devriez porter que des chemisiers!

--S'il te plaît, ne te moque pas de nous... Le fait d'être en bois verni ne te donne pas le droit de nous mépriser. Nous sommes déjà assez malchanceux. Nous sommes faibles et provisoires. On nous jette après quelque usage! pleure tristement un "fil de fer" devant un cintre de bois verni portant une magnifique robe de soirée.

--Pauvres êtres sans valeur! Je réalise encore plus à quel point le Destin nous a favorisés, nous, en nous créant dans un matériau aussi noble que le bois, répond ce dernier en faisant froufrouter sa robe.

L'humble plainte du cintre en fil de fer flatte les vernis, qui se sentent fiers de leur supériorité. Par contre, elle provoque chez les autres "fils de fer" un murmure de protestation et même de colère.

--Il n'y a aucune raison, dit l'un des mécontents, de se sentir inférieur aux cintres de bois. Le bois n'est pas plus noble que le fer. Et vous, les vernis, vous prenez des airs supérieurs, mais quand votre vernis s'écaille et tombe, on voit bien qu'au dessous vous n'êtes pas plus brillants que nous...

--Calmez-vous donc, vous deux! dit soudain un manteau de pluie, de sa grosse voix.

--Je veux simplement dire que trop de modestie est aussi mauvais que trop d'arrogance, ajoute le "fil de fer" en retrouvant son calme. Ce n'est pas en méprisant les petits et les humbles qu'on se grandit!

Et la discussion reprend, plus obstinée que jamais. Alors pour remettre un peu d'ordre dans la penderie, je m'écrie soudain:

--Silence, là-dedans!

Et le calme revient aussitôt. Au moment où je commence à apprécier la paix enfin retrouvée, j'entends la voix de ma grande soeur Caroline, qui a dix ans:

--Pourquoi cries-tu, Jacques? Il n'y a personne!

--Ah... euh... pour rien!

--A qui parle-tu donc?

--... à... euh... aux corbeaux, dehors. Ils m'empêchent de dormir.

Les "fils de fer" et les "bois vernis" ont si peur, ce jour-là, qu'il m'est impossible de surprendre leur conversation pendant des mois.

...

Décembre arrive enfin, et Noël me fait complètement oublier cet étrange épisode.

Le soir de ce mémorable Noël, notre maison est pleine d'invités, comme d'habitude. Tout le monde est heureux. On rit. On chante. Le bonheur brille dans les

yeux de tous. Pour ce grand événement, oncle Paul est venu de très loin avec tante Jeanne. C'est la première fois que je les vois. Il y a même mes sept cousins et mes quatre cousines de Vernon, dont la jolie Geneviève. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ose pas regarder Geneviève en face! Soudain, vers la fin du réveillon, mon cousin Sylvain arrive en criant très fort:

--Voilà le Père Noël! Voilà le Père Noël! Il est au salon. Il arrive!

À peine a-t-il fini sa phrase qu'un gros Père Noël apparaît dans son grand manteau rouge. Il porte sur son épaule un énorme sac, si plein qu'il a du mal à passer la porte. Mon cousin Andrew se penche vers mon oreille et murmure fièrement:

--C'est mon frère John. Ne le dis à personne.

Rapidement, le Père Noël vide son grand sac sur le plancher et se met à distribuer les cadeaux à chacun.

--Pour Valérie, dit-il en tendant un paquet rouge.

--Où est Valérie? dis-je, tout surexcité, en prenant le cadeau.

--Elle dort dans ton lit, répond tante Jeanne. Elle tombait de sommeil; je l'ai mise au lit.

--Je vais poser son cadeau auprès d'elle.

Sur la pointe des pieds, j'entre dans ma chambre, en partie éclairée par la lumière du couloir. Je dépose sans bruit le cadeau près de ma petite soeur qui dort, couchée en travers du lit. Quelle bonne surprise à son réveil! Mais au moment de quitter ma chambre, j'entends des murmures venant de derrière les portes à jalousies de la penderie. "Ah, tiens! Je les avais oubliés, ceux-là!" Je m'immobilise et, debout comme une statue, j'écoute attentivement. En quelques instants, je comprends le pourquoi de la discussion: grâce aux nombreux invités, tous les cintres de bois vernis portent de magnifiques vêtements de fourrure, des capes garnies de renard argenté, de vison blanc... une élégance extraordinaire.

Les "fils de fer" peuvent eux aussi apprécier la soirée. Ils portent des chemises de tissus orientaux, des manteaux d'enfants, des chandails de mohair... Bref, tout

le monde se sent de fort bonne humeur.

--Dites-donc, on est vraiment gâtés pour ce Noël. Je ne suis pas près de l'oublier, murmure un "fil de fer". Regardez comme on est bien habillés!

--Je crois que c'est la première fois que tout le monde peut réaliser ses rêves, ajoute sa voisine en regardant d'un air coquet un "bois verni" en beau chandail de laine frisée.

--Eh! Je vois que tu en profites pour essayer de charmer, dit avec un sourire amical une robe de velours rouge.

--Pourquoi pas? Ce n'est pas tous les jours qu'on peut porter de si beaux manteaux. J'en profite! répond en riant le "fil de fer".

Soudain, une rumeur court dans l'armoire. On chuchote en indiquant l'un des coins les plus obscurs. Les portes en jalousies sont entrouvertes et un rayon de lumière du couloir éclaire un peu l'intérieur de l'armoire. Je me cache dans l'ombre de la chambre. Lorsque mes yeux sont adaptés à l'obscurité, je découvre qu'un cintre de fil de fer, habillé d'un simple T-shirt déchiré et d'un jean sale, reste seul et oublié dans la joie générale. Ses épaules en tombent de tristesse:

--Vous riez sans vous soucier de moi... On m'a oublié! C'est bien malheureux, un soir de Noël!

--Calme-toi, ne fais pas le rabat-joie! Quelle idée aussi d'aller se cacher dans un coin obscur! dit un verni.

--Écoute! Franchement, regarde-toi! insiste un "fil de fer" qui porte fièrement le chandail angora. Tu manques d'énergie. Tes épaules tombent si bas que tu es incapable de supporter deux chemises...

--C'est faux! Je suis très résistant malgré mon air malade. Et toi, tu sembles oublier que tu n'es qu'un fil de fer comme moi. Pourquoi prends-tu de grands airs arrogants, maintenant que le Destin te favorise un peu?

--Je t'en prie, regarde-toi dans un miroir! réplique le "fil de fer" attaqué. Tu es un perdant, un marginal, un faible tout juste capable de porter un vieux T-shirt déchiré et un jean sale! C'est à chacun selon ses mérites...

En entendant cela, j'en oublie le cadeau et Valérie qui dort dans mon petit lit. Comment faire pour aider ce pauvre "fil de fer" abandonné? Tiens, voilà! Je vais aller lui chercher mon beau chandail neuf resté sur ma chaise à la salle à manger. "Ce cintre va pouvoir être heureux, lui aussi, en cette nuit de Noël" me dis-je en me préparant à sortir.

Soudain, mon cousin le Père Noël entre dans la chambre. Il allume la lumière et commence à enlever son costume rouge. Il ouvre toutes grandes les portes de la penderie et me demande en enlevant sa grande barbe blanche:

--Il n'y a plus de cintre?

--Si! Dans le coin de l'armoire, à droite! lui dis-je avec un petit sourire. Il y en a un qui n'a qu'un T-shirt et un jean.

Il prend le cintre, suspend le costume de Père Noël sur le vieux T-shirt, et remet le cintre en place.

--Je reste encore quelques minutes et je te rejoins, lui dis-je alors qu'il s'en va en éteignant la lumière.

--Qu'est-ce que tu fais dans l'obscurité?

--Je t'expliquerai dans cinq minutes; à tout à l'heure!

Quand le calme et l'ombre sont enfin revenus dans la chambre, ce que je vois me réjouit le coeur. Tous les cintres du placard se sont tournés vers le Père Noël et le regardent silencieusement. Dans son coin sombre, le petit cintre de fil de fer redresse fièrement les épaules. Il a un air si heureux que je ne peux m'empêcher de rire, surtout lorsque j'entends les cintres de l'armoire s'écrier de tous côtés:

--Vive notre Père Noël! Vive notre Père Noël! Vive notre Père Noël!

Jean Claude Castex, Surrey

L'étrange amitié

Si vous n'avez jamais admiré une tempête de neige, venez donc visiter la région de Dawson Creek durant l'un des sept mois d'hiver. Les blizzards y font rage avec une furie grandiose. Le vent et la neige entrent partout en hurlant comme une multitude de loups. Les flocons remplissent les interstices les plus fins, comme le sable du Sahara quand le siroco lui donne la vie.

Si un jour vous êtes surpris par le blizzard qui efface les routes et les chemins, vous vous perdrez, même dans les endroits les plus familiers, comme un aveugle. L'infortuné malade qui a besoin du médecin quand fait rage la tempête sera abandonné à son triste destin. À moins que... mais je ne vous en dirai pas plus. Écoutez plutôt l'aventure extraordinaire qui est arrivée à une enfant de cette contrée glaciale.

...

Cet hiver-là est extrêmement froid. Marie, une petite fille de neuf ans, habite avec son père dans une ferme isolée, au milieu d'une immense forêt.

Janvier approche. Comme la neige est tombée en abondance, la fillette a construit un magnifique bonhomme de neige au milieu de la petite cour. Elle l'a joliment décoré d'une belle ceinture rouge autour de la taille et d'un foulard de même couleur au cou. Sa grosse tête ronde est couverte d'un grand chapeau noir. Marie a soigneusement maquillé le visage du bonhomme, et il semble si vivant qu'elle lui a donné un nom. Elle l'a appelé Léon, du nom de l'un de ses grands-pères.

...

Les jours passent. Après chaque blizzard, Marie se précipite auprès de Léon pour le nettoyer méticuleusement. Elle enlève la neige qui recouvre son corps. Elle ne le quitte que quand elle voit briller les gros yeux noirs du bonhomme. Alors elle replace la pipe de bois entre ses larges lèvres arrondies, dépose affectueusement un baiser sur sa joue en murmurant "Tu es mon meilleur ami, mon gros bonhomme" et rentre vite chez elle pour se réchauffer en buvant une grande tasse de lait chaud.

Elle l'aime tellement son bonhomme. Elle l'imagine si tremblant, dans le froid de l'hiver, qu'elle demande un jour à son papa de le rentrer dans la petite maison familiale.

--Mais non, Marie. Si nous le rentrons au chaud, il va fondre! répond le père.

Marie n'a pas voulu insister, mais elle est sûre qu'un bonhomme aussi beau ne peut fondre comme un simple tas de neige.

Pour le réchauffer un peu, elle essaye alors de lui faire boire du lait chaud. Oh, une goutte seulement! Et le visage du bonhomme semble la remercier d'un petit sourire. Alors, chaque matin, après le départ de son père qui va couper du bois, elle lui apporte quelques cuillerées de lait chaud. Son lait lui paraît meilleur quand elle le partage avec son seul ami.

...

Malheureusement, quelques jours avant la fin du mois de février, le papa de Marie revient un soir du travail avec un gros bandage à la jambe. Il s'est blessé d'un coup de hache.

Le lendemain, la blessure s'est infectée et il ne peut retourner au travail. Marie le soigne le mieux possible. Elle tire le lait à la vache, en donne une tasse à son père et quelques gouttes à son ami, puis elle fait bouillir de l'eau pour soigner la blessure. Son père lui dit ce qu'elle doit faire, et elle l'accomplit avec zèle, tout heureuse de lui être utile.

Mais la santé de l'homme se détériore rapidement.

--Il faut un docteur, Marie; c'est trop grave, murmure-t-il tout brûlant de fièvre.

Le lendemain, l'homme délire. De plus en plus horrifiée, Marie tombe à genoux et se met à prier avec ferveur devant la fenêtre. Là-bas, dans la cour, elle voit son ami, le bonhomme de neige, qui la regarde avec tristesse. Après être restée longtemps à genoux, elle décide d'aller chercher le médecin au village le plus proche. Cela représente une douzaine de kilomètres.

Pleine de courage, la petite Marie met son manteau et se met à courir sur le chemin blanc. Il neige. Elle n'a pas fait trois kilomètres qu'un vent violent se lève. Bientôt elle doit retourner sur ses pas car elle connaît les dangers des tempête de neige. Lorsque avec difficulté, elle retrouve sa maison, la tempête fait rage. En passant, elle dit tristement bonjour au bonhomme de neige qui semble soulagé de la voir de retour.

La nuit est horrible. Le vent hurle comme un démon, secoue violemment les murs et menace d'emporter le toit. Marie jette quelques bûches dans la cheminée et se sent bientôt saisie d'un violent tremblement de fièvre. Elle a attrapé froid. Elle se couche auprès de son papa qui délire encore. La situation lui paraît désespérée.

...

Le lendemain, la tempête continue avec autant de violence. Son père ne bouge pas. Il ne respire presque plus. Il va mourir et elle aussi. Que faire? ils sont perdus. Le feu a fini par s'éteindre. Elle n'a plus la force d'aller chercher du bois. Elle est désespérée. Elle ne sent plus si ses membres sont encore vivants. Dehors la tempête se calme enfin. Mais à l'intérieur de la petite maison, Marie et son papa s'endorment rapidement dans une mort glaciale.

...

Soudain, Marie entend des coups contre la porte. Une voix appelle.

--Marc Gagnon! Marie! Êtes-vous là?

Mais Marie ne répond pas. Sa bouche, comme le reste de son corps, ne peut plus bouger.

--Marc! Marie! Êtes-vous là? crie à nouveau la voix. Je suis le docteur Rioux!

Dans l'esprit passif et presque sans vie de Marie, le mot "docteur" résonne agréablement, mais elle pense qu'il arrive trop tard car elle se sent déjà tomber dans les profondeurs de l'éternité.

Alors, comme dans un rêve, elle entend un grand bruit. La porte vient de se briser sous les coups d'épaule du docteur. Une silhouette se penche au dessus d'elle, lui touche le visage. Puis, petit à petit, elle sent que la maison se remplit de chaleur. Son corps reprend vie. Le docteur fait des piqûres avec une seringue hypodermique, donne des médicaments aux deux malades, et, au bout de quelques heures, Marie reprend totalement conscience.

--Marie, c'est un vrai miracle si vous êtes encore vivants, ton père et toi! Quelques minutes de plus et c'était la mort certaine!

--Mais qui vous a averti? Qui vous a demandé de venir chez nous? demande Marie.

--Eh bien... je ne sais pas! Hier soir, la tempête faisait rage avec une violence extraordinaire. J'étais chez moi en train de lire. Soudain, j'ai entendu une grosse voix caverneuse crier:

--Docteur, venez vite! Marie Gagnon va mourir!

Je suis sorti immédiatement dehors, dans la rue. Personne! Impossible de percer la nuit et la tempête. J'ai donc attendu que le vent se calme un peu, et je suis venu aussi vite que possible avec mon traîneau.

--Mais qui vous a donc averti? répète Marie, perplexe.

--Je ne sais pas. Est-ce que quelqu'un savait que vous étiez malades?

--Non, personne! répond Marie après avoir réfléchi. Personne!

--Voyons donc, Marie! Je n'ai pas l'habitude d'entendre des fantômes!

Marie ne répond pas. Comme frappée par une idée incroyable, elle se lève lentement, s'avance vers la fenêtre, gratte les cristaux de glace avec ses ongles pour voir dehors.

Dans la cour, le bonhomme de neige regarde fixement la petite maison de bois. Mais dans les gros yeux noirs de Léon, le bonhomme de neige, Marie voit un petit sourire énigmatique.

Françoise Courtine, Vancouver

Le petit cheval du manège

Ferme les yeux... Tu verras mieux la mer si bleue qui brille au soleil, en riant de toutes ses petites vagues... Au milieu de la mer, il y a un île; au milieu de l'île; un village; au milieu du village, une place ombragée de platanes; au milieu de la place, un manège de chevaux de bois... Approche et regarde-le tourner, tourner, tourner au son de mélodies anciennes.

Voici le cheval blanc. Sa selle est bleu argent, sa crinière flotte au vent. Il est grand et fier comme un cheval de roi. Près de lui caracolle un bel étalon noir. Sa queue est si longue qu'elle touche presque au sol. Sa selle est écarlate et toute brodée d'or. Son regard, plein de feu, fait penser aux héros des beaux livres d'histoire. Et devant lui, regarde le grand cheval brun qui semble se cabrer sur ses deux pattes arrières. Tu le devines bien, c'est un coursier rapide, le beau cheval brun! Et le manège tourne, tourne, au son de sa musique ancienne. Derrière les chevaux viennent d'autres animaux des savanes et des jungles, et des pays lointains et des pays du rêve... le lion et la licorne, le zèbre et la gazelle, la girafe, l'éléphant... Ils tournent, tournent, tournent... Un beau cygne les suit, il tire sans effort une nacelle d'or. Trois petits enfants pourront y prendre place, s'il en vient tout à l'heure en sortant de l'école. Qu'ils sont beaux, qu'ils sont beaux, ces chevaux de bois peint, ces animaux sauvages que l'on dirait sortis d'une arche de Noé! Tous sauf un, vraiment...

Derrière la licorne blanche aux yeux couleur de pervenche se cache un cheval gris, un petit cheval gris qui a peut-être été un cheval pommelé. Mais les pluies, les années, tous les enfants qu'il a portés l'ont laissé abîmé, délavé, la crinière emmêlée et la queue arrachée. Pour cacher sa misère, on l'a couvert d'une selle en toile cirée noire et on lui a posé sur les yeux deux oeillères.

--Que vois-tu, cheval gris, que vois-tu devant toi, entre tes deux oeillères, quand le manège tourne?

--Je vois les platanes, tout autour de la place, qui font comme une ronde et tournent autour de nous quand la musique joue. Je vois l'école, l'église et la mairie, et la boulangerie qui sent bon le matin, et la forêt de pins, et les collines au loin et l'école à nouveau, l'église et la mairie, et la boulangerie...

C'est toujours les mêmes choses que l'on voit, les mêmes airs qu'on entend quand le manège tourne. C'est le ciel qui, seul, change, les heures et les saisons, les nuages à l'horizon, et la couleur des feuilles... et les enfants bien sûr...

La cloche de l'école retentit maintenant comme un éclat de rire, et presqu'aussitôt tous les enfants, comme un vol de moineaux, s'échappent... Ils courent en criant vers la boulangerie. C'est l'heure des brioches et des croissants tout chauds.

--Louise, Angèle et Toinette, Gilles, André et Ti-Jean, allons vite au manège!

--C'est moi qui prends le blanc!

--Non, moi!

--Non, moi!

--Moi, le noir!

--Moi, je veux la licorne!

--Et moi, le cheval brun!

--Moi, le lion!

--Moi, le zèbre!

D'autre enfants accourent, le cartable au dos, la tartine à la main. L'homme au cigare est là, tout près de la barrière.

--Ne vous bousculez pas! dit-il aux enfants. Chacun aura son tour! C'est vingt-cinq sous le tour!

Sa femme est là aussi. Elle pose son tricot et reçoit, en silence, les pièces de monnaie que chaque enfant lui donne. Le manège ralentit et enfin il s'arrête. Et tous les animaux sont alors pris d'assaut par les enfants joyeux.

--En selle, tout le monde! Et tenez bien les brides! Attention au départ!

La musique reprend et les chevaux s'élancent. Tous ont leur cavalier ou leur jeune écuyère. Oui, tous... sauf un: le petit cheval gris. Personne ne veut de lui! Les arbres autour de lui, l'école et la mairie, et la boulangerie dansent une ronde folle et se distinguent à peine. Il en a le vertige, le petit cheval gris. Tout se brouille à ses yeux, comme à travers des larmes.

Mais voici que déjà la chanson se termine. Le manège tourne de moins en moins vite, puis il s'immobilise. À regret, les enfants descendent de leurs belles montures. D'autres attendent, impatients, près du tas de cartables.

À quelques pas de là, par delà la barrière, une petite fille blonde contemple sans un mot le merveilleux spectacle. Elle porte un manteau gris et des bas de laine noire. Son petit visage rose est à moitié caché par ses longs cheveux blonds dans lesquels joue le vent. De ses yeux noirs profonds, la petite regarde le merveilleux manège et les chevaux qui tournent et le cheval qui passe, qui passe et qui repasse - le petit cheval gris, le petit cheval triste, tout seul sans cavalier.

Il la voit lui aussi, la petite fille en gris; chaque fois qu'il dépasse l'entrée de leur enclos il la voit, immobile là-bas, avec ses cheveux blonds qui brillent comme les blés au soleil de midi. Mais qui regarde-t-elle? N'est-ce pas la licorne, avec sa corne longue et fine comme le hennin d'une princesse de conte de fée?

Non, ce n'est pas la licorne, et ce n'est pas non plus le grand destrier blanc aux sabots si brillants... C'est bien lui qu'elle regarde, le petit cheval gris, le cheval abîmé, le cheval sans ami!

Elle ne dit pas un mot, elle ne fait pas un pas. Et lui aussi s'arrête, mais hélas! il s'arrête non devant la barrière mais devant la mairie d'où il ne la voit plus, la petite fille en gris. Mais demain, elle viendra; dans son coeur il le sait, le petit cheval gris! Et lundi, et mardi, et vendredi aussi. Après l'école, elle sera là...

Elle est venue, c'est vrai, et chaque fois qu'elle l'a pu, elle est restée longtemps, là-bas, à lui sourire. Elle s'assoit dans l'herbe sur son vieux manteau gris, sort d'un

panier une pomme, son goûter, et la mange tranquillement, sans jamais cesser de le regarder.

--C'est vingt-cinq sous le tour, répète l'homme au cigare. Allons les enfants, ne vous bousculez pas! Ne montez pas encore! Attendez donc l'arrêt!

Près de la petite fille, un vieux monsieur s'avance. Il porte un long manteau, tout à fait démodé, une canne à pommeau d'or et des souliers à boucles. On dirait un acteur en costume ou un vieux comédien, sorti un instant du théâtre pour prendre l'air et se réchauffer au soleil.

--Quel beau manège... murmure-t-il comme pour lui-même. Tout à fait comme ceux de ma jeunesse. Aujourd'hui, on ne voit plus que des manèges de voitures, de bateaux, d'avions, d'hélicoptères et de fusées. Regarde ces animaux! Quelles merveilles, ces chevaux! On les croirait vivants - surtout quand on est un peu myope comme moi! ajoute-t-il en riant. La petite fille ne dit rien, mais elle fait "oui", de sa petite tête blonde ébouriffée.

Le manège recommence à tourner. Chaque fois qu'il passe devant elle, le cheval la regarde et saisit au passage des bribes de conversation:

--Tu t'appelles?...

--Pippa.

--Tu ne montes pas, Pippa?... Pourquoi? Peur?

--Non... Pas d'argent...

--Tiens!

--Oh non! Non!

--Mais si! Prends donc!

--Merci... Merci!

Cette fois, il a compris, le petit cheval gris. Dans son coeur il remercie le vieux monsieur et, de toutes ses forces, il souhaite s'arrêter devant la petite fille. Quel beau voyage il vont faire tous les deux!

Mais quelle malchance! Le voici qui, à nouveau, s'éloigne lentement pour enfin s'arrêter, hors de vue, devant la boulangerie. Son coeur est prêt à s'arrêter aussi, quand soudain il aperçoit la petite Pippa qui court autour du manège pour le rattraper.

--Attendez, attendez!

Elle saute vivement sur le plateau et grimpe sur le dos de son ami, le cheval gris. Ah! S'il avait une voix, il pourrait, certes, hennir de joie!

--Bonjour! murmure-t-elle. Je suis si contente! Tu sais, le vieux monsieur, c'est l'antiquaire du coin de la rue de l'église. C'est lui qui a payé!

--Je sais, dit le cheval.

La petite fille ferme les yeux et, tandis que le manège s'ébranle, elle caresse doucement la crinière emmêlée.

--Tu es beau, cheval gris, dit-elle. Je vois tes yeux brillants comme l'eau au fonds d'un puits. Tu cours vite et pourtant, je n'ai pas peur du tout! Je sais bien qu'avec toi je ne tomberai pas.

Et le cheval galope, emportant sur son dos la petite fille charmée...

Ils traversent d'un bond la place du village, laissant loin derrière eux l'école et la mairie. Ils dépassent bientôt la forge et le moulin, les prairies et les bois. Les voici enfin là-haut sur la colline, là d'où l'on voit la mer. La mer au loin, si bleue, bordée de sable blond et fin comme les cheveux de la petite fille.

--Un jour, nous irons jusque là, dit le petit cheval, et nous pourrons courrir tout au long de la mer, là où l'écume des vagues fait comme une broderie sur le sable mouillé.

--C'est vingt-cinq sous le tour, mais attendez l'arrêt..!

La musique s'achève, le manège s'arrête. Pippa n'a pas bougé.

--Allons! Descends! dit l'homme au cigare. C'est fini.

L'enfant saute à terre et sans un mot s'éloigne. Lentement, le manège se remet à tourner et le petit cheval ne voit de son amie qu'un petit manteau gris et des cheveux dorés, là-bas, sous les platanes...

--Reviendra-t-elle? pense-t-il...

. . .

Oui, elle est revenue, Pippa, l'amie fidèle. Mais le vieux monsieur riche, il n'a pas reparu.

--Pas d'argent, pas de tour! dit l'homme du manège.

Aujourd'hui, il pleut, et il pleure dans le coeur du petit cheval gris.

...

Quand retentit la cloche, l'école ouvre ses portes et les enfants s'échappent, comme les oiseaux d'une cage. Le cartable sur la tête, ils rentrent tous chez eux en criant, en courant, sans même s'arrêter à la boulangerie. Personne ne songe à faire un tour de manège.

--C'est la mauvaise saison! dit la femme. Faudra bientôt partir. Ça ne vaut guère la peine de faire tourner tout ça pour deux ou trois gamins!

--C'est vrai, soupire l'homme. Et il faudra bientôt démonter le manège, graisser la mécanique, repeindre le plateau, et peut-être changer deux ou trois animaux.

--Pas besoin, dit sa femme, en rangeant son tricot. Ils sont tous assez beaux. Tous, sauf le cheval gris. Celui-la n'vaut plus rien! Il faudrait le repeindre, le réparer d'abord... Et ça coûterait cher! Il n'a même plus de queue. Personne ne monte dessus!

--C'est bon pour la ferraille, dit son mari, songeur.

--On le remplacera par le gros cochon rose acheté l'an dernier.

Muet de surprise et d'horreur, le petit cheval gris est tout glacé d'effroi, glacé jusqu'en son coeur. Jamais plus il ne portera la petite Pippa. Jamais ils ne pourront courir, tous les deux, sur la plage immense, près de la mer si bleue...

...

Il fait froid. L'homme ne fume pas ce matin. Armé d'un lourd maillet et d'une pince énorme, il démonte son manège dans un bruit de coups sourds et de coups métalliques. Sa femme ne tricote pas, elle l'aide à transporter

les animaux dans des coffres de bois qu'elle bourre de paille et de vieux chiffons.

Les chevaux et le cygne, la gazelle, l'éléphant, le lion et la licorne, un à un disparaissent. Et il reste bientôt tout seul sur le plateau, le petit cheval gris, le cheval tout sali, tout taché de cambouis par les grosses mains de l'homme qui déjà le démonte; il l'enlève et, sans ménagement, le jette dans une remorque, sur un tas de ferraille rouillée et de vieilles planches pleines de clous. Un tricycle sans roues l'écrase à moitié. Et le voilà parti pour le dépôt d'ordures.

Quel triste paysage! De cette colline-là, on ne voit pas la mer: seulement tous ces débris d'innombrables objets cassés, souillés, jetés, abandonnés.

...

Sur la place du village maintenant déserte, il n'y a plus qu'un grand rond d'herbe sèche, là où était le beau manège... La petite fille au manteau gris le regarde tristement. Un autre enfant s'approche en sifflotant:

--Ils sont partis, jeudi ou vendredi...

--Le cheval gris?

--Ils l'ont jeté dans les ordures...

--Tu en es sûr?

--Bien sûr, je les ai vus!

Pippa court maintenant chez son vieil ami l'antiquaire. Sa longue écharpe rouge vole dans le vent derrière elle.

Passé l'église et la poste, voici au coin d'une rue étroite le magasin d'antiquités. Il est fermé déjà, mais l'homme est encore là, au fond de sa boutique. Il voit l'enfant et lui ouvre la porte.

--Mais c'est Pippa, je pense! Quel air désolé! Que s'est-il donc passé?

--Monsieur! Monsieur!

Et sans reprendre haleine la petite fille dit très vite:

--Ils l'ont jeté! Le cheval gris! Il est perdu! Ils l'ont jeté dans les ordures!

Le vieux monsieur écoute, perplexe. "C'est bien dommage", pense-t-il. "Ces chevaux-là sont bien rares maintenant. Ils l'ont sans doute jeté à la ferraille. On pourrait toujours voir..."

--Eh bien, on verra ce qu'on peut faire, petite, ajoute-t-il en regardant Pippa. Je ne te promets rien, mais demain, si tu peux, reviens après l'école.

...

Le lendemain, dès quatre heures elle est là, la petite fille. Sans hésiter, elle pousse la haute porte vitrée surmontée de clochettes et se glisse sans bruit, comme une petite souris, entre les buffets luisants et les vieux guéridons, jusqu'au fond de la boutique.

L'antiquaire est là, avec une vieille dame au visage ridé et rieur à la fois. Tous les deux sont penchés au dessus d'un objet enveloppé d'une couverture.

--On l'a trouvé, dit l'antiquaire. Regarde!

C'est bien lui en effet, mais dans quel état! Il est encore plus sale et abîmé qu'il ne l'était sur le manège: un de ses sabots s'est fendu, il a perdu une oeillère et sa selle est tout de travers.

--Pauvre cheval... Pauvre ami... murmure Pippa.

La vieille dame sourit. Avec son col de dentelle jaunie et son air si fragile, elle ressemble à la poupée de porcelaine de la vitrine.

--Ne t'inquiète pas, petite, dit-elle. On va le réparer, tu verras...

Et les voilà tous deux, avec de vieux flacons, des pinceaux et des brosses, qui se mettent au travail en oubliant Pippa. Sous la lampe ancienne, ils ont l'air d'un alchimiste et d'une vieille fée.

Le petit cheval gris est d'abord nettoyé, puis soigneusement son vernis est ôté.

--Regarde, dit l'antiquaire, c'est un cheval pommelé!

La patte cassée est bientôt recollée, enserrée d'un ruban.

--C'est un plâtre! rit la dame. Quand ce bandage sera enlevé et qu'il aura reçu une couche de vernis, on ne le reconnaîtra plus! Tu verras, il sera superbe!

Pippa sourit enfin.

--Merci, dit-elle simplement, mais moi, je le reconnaîtrai toujours...

--Pippa, c'est ton vrai nom? demande la vieille dame.

--Mon nom, c'est Philippa, mais on m'appelle Pippa.

--C'est un nom qui te va bien, remarque l'antiquaire tout en continuant son travail. Ça veut dire: l'amie des chevaux... Reviens dans quelques jours, le vernis sera sec.

...

L'antiquaire et sa femme ont tenu leur promesse: ils ont bien réparé le petit cheval gris, si joli maintenant avec sa robe tachetée de blanc.

--On lui a trouvé un socle, qu'on dirait fait pour lui, et une selle de velours. Il vaut une fortune maintenant! dit la vieille dame.

Pippa caresse doucement la crinière du cheval avec une brosse à manche d'ivoire. Ses yeux noirs sont si beaux!

--Il ne faudra pas lui mettre d'oeillères, dit-elle.

--Non, bien sûr! dit l'antiquaire.

...

Le cheval gris du manège trône maintenant dans la vitrine auprès d'une pendule charmante et folle, qui sonne n'importe quand.

Comme chaque jour ou presque, Pippa s'arrête quelques instants après l'école pour admirer son ami et s'assurer qu'il est bien toujours là.

--Qu'il est beau, ce cheval de bois!

Derrière elle, un jeune couple s'est arrêté. Des touristes sans doute. Elle ne les connaît pas.

--Entrons, dit la jeune femme, et demandons le prix.

Ils ont laissé la porte ouverte. Pippa se faufile derrière eux et va se cacher tout près de la vitrine. On ne voit que son petit visage rose inquiet, entre ses mèches blondes, dernière le dossier d'un vieux fauteuil de paille.

--Ma femme s'intéresse à ce cheval de bois, dit l'homme.

La vieille dame s'approche et sourit.

--C'est un authentique cheval de manège; il date du siècle dernier sans doute car il est bien sculpté. Nous l'avons restauré...

--Il est ravissant et très décoratif, dit la jeune femme, et il ferait très bien dans l'entrée ou la serre...

"Un objet!" pense Pippa, le coeur serré, et déjà elle voit son ami emporté loin d'elle. "Comme il sera triste et seul, lui aussi!"

--Combien en voulez-vous? demande l'homme.

--Je vais demander le prix à mon mari, dit la vieille dame en hésitant.

L'antiquaire s'avance à son tour.

--Le cheval gris pommelé? Le cheval de manège?... Désolé, madame, il n'est plus à vendre... Il est déjà vendu!...

Assise dans son coin, Pippa retient ses larmes. Mais son vieil ami lui sourit en passant et, tandis que le jeune couple sort du magasin, il ajoute à mi-voix:

--À moins que sa jeune maîtresse ne veuille s'en séparer?

--Jamais! répond Pippa.

Et doucement elle enserre de ses deux bras l'encolure du cheval de bois.

Jean François Gazaille, Campbell River

Une heure et trente cinq minutes pour séduire

La file s'engouffrait rapidement dans le corridor de la rampe d'embarquement, comme si chaque passager avait peur de ne pas se trouver un siège sur le traversier. Pourtant, comme d'habitude, il y avait suffisamment de place pour tout le monde sur le ferry Nanaimo\Vancouver, en tout cas assez de place pour que l'équipage attende David, qui embarqua à la dernière minute.

Il choisit le premier fauteuil qu'il aperçut et s'y laissa tomber. Il avait couru comme un fou pour ne pas rater le traversier. Et pour cause! Il avait prévenu ses parents qu'il arriverait à six heures trente et il ne voulait pas les faire attendre.

...

Il avait passé une très agréable fin de semaine en compagnie de son oncle Georges, pêcheur et sculpteur. Celui-ci habitait un petit chalet sur le bord de l'océan et avait initié son neveu aux plaisirs de la pêche. Mais rien à faire! David était né dans une grande ville et il avait beaucoup de mal à s'adapter à la vie simple des gens de la mer.

En fait, depuis un bout de temps, il éprouvait de la difficulté à s'adapter à tout! Il faut dire qu'à douze ans, il sentait que des changements se produisaient en lui: son corps se transformait, mais aussi son esprit. Il vivait une période où il devait choisir entre ses jouets et les livres sérieux qu'on lui avait achetés, choisir entre l'enfance et le monde des grands.

...

David réfléchissait à tout ça, en regardant par sa fenêtre les taches de soleil danser sur les vagues. Il vit quelque chose émerger de l'eau et disparaître: était-ce un épaulard, un phoque, un saumon? Il poussa un grand soupir, se leva et se dirigea vers le comptoir à journaux. Il survola des yeux les grands titres et n'y comprit pas grand chose. Il s'acheta une tablette de chocolat, et en retournant à son siège il eut un choc des plus délicieux.

Une jeune fille au teint foncé et aux longs cheveux noirs venait de lui prendre sa place. Son beau visage tourné vers la fenêtre, elle ne le remarqua pas. David, lui, réagit différemment. Son coeur se mit à battre plus vite et il sentit ses jambes ramollir. Trop gêné pour s'asseoir en face d'elle, il grimpa un escalier qui l'amena sur le pont arrière du bateau. L'air frais du large le secoua violemment.

"Qu'est-ce qui m'arrive?" se demandait-il en essayant de déchirer l'emballage de sa tablette de chocolat. Ses mains moites glissaient maladroitement sur le papier en plastique. Il rangea la friandise dans la poche de son coupe-vent et s'accouda au bastingage.

David mesura l'ampleur de ses émotions. Il avait entendu parler de ces étranges symptômes: tremblements, accélération du rythme cardiaque, maladresse, etc. Non, il n'était pas malade! Il venait tout simplement de subir le coup de foudre, cette indescriptible sensation de douleur et de bonheur qui s'empare du corps et de l'esprit lorsqu'on rencontre une fille qui nous plaît.

--A moi? Ça m'arrive à moi? Qu'est-ce que je dois faire maintenant?

Il n'eut pas le temps de répondre. La belle inconnue aux cheveux noirs passa près de lui et marcha vers l'avant du bateau.

David n'en croyait pas ses yeux. Elle venait le rejoindre! Enfin c'est ce qu'il s'imaginait. Poussé par une force invisible (l'amour peut-être?) il la suivit discrètement. Qu'allait-il lui dire s'il pouvait s'approcher d'elle? "Bonjour. Comment t'appelles-tu? Viens-tu souvent ici?" Son cerveau fonctionnait à toute vapeur!

Le pied de David se posa sur un petit objet. Il se pencha pour le ramasser. C'était une boucle d'oreille. Elle appartenait probablement à la jeune fille. Si c'était le cas, peut-être l'avait-elle échappée exprès pour lui?... Non! Impossible! Comme si cela pouvait arriver! Mais voyons! Tout pouvait arriver!

Il continua de suivre sa belle qui descendait maintenant dans le grand salon. Elle récupéra son fauteuil. Après un court moment d'hésitation, David s'assit en face d'elle. Sa main gauche tripotait la boucle d'oreille dissimulée dans la poche gauche de son manteau. Sa main droite pianotait nerveusement sur sa tablette de chocolat posée sur sa cuisse. La tête penchée, il semblait examiner les lacets de ses souliers.

La jeune fille lui sourit timidement, lorsque David découvrit que son chocolat fondait. D'un geste vif, il déchira le papier et avala la tablette d'un coup! Mâchonnant sa collation, il déposa l'emballage à côté de lui.

Soudain il se mit à tousser comme un tuberculeux. Il avait avalé de travers! Comme la jeune fille voulait lui prêter main forte, il s'enfuit dans la salle de bains. Il ouvrit prestement le robinet et mis sa bouche sous le jet d'eau. Quand il eût avalé complètement sa tablette, il poussa un soupir de soulagement.

Mais son bonheur fut de courte durée. La jeune fille n'était plus là où il l'avait laissée. Au même moment la voix du capitaine se fit entendre par les haut-parleurs. On allait bientôt accoster.

"Déjà arrivé?" pensa tristement David. "Et je n'ai même pas réussi à lui parler!..."

La tête basse, les mains dans les poches, il suivit le flot de passagers qui descendaient vers le pont inférieur. David chercha sa bien-aimée dans la foule et derrière les voitures mais ne la trouva pas.

Le traversier s'arrêta. Le ventre du bâtiment s'ouvrit et les passagers se hâtèrent d'en sortir. David, évidemment, se fondit dans le groupe. Il jetait son regard partout autour de lui dans l'espoir de trouver sa belle.

Il l'aperçut lorsqu'elle quittait la rampe de débarquement et montait dans une voiture. Il regretta amèrement de ne pas lui avoir parlé sur le traversier. Ses yeux s'arrêtèrent subitement sur un objet qu'il vit sur le plancher près de la porte. C'était le papier d'emballage de son chocolat, roulé en boule. Que faisait-il là, lui? David le ramassa et l'ouvrit.

À l'intérieur, il y découvrit l'autre boucle d'oreille, tachée de chocolat. David sourit intérieurement. Tout pouvait arriver!

Muriel Grenier, Vancouver

Le malheur de Bernard

Se lever la matin n'est facile pour personne. Mais pour certains c'est plus difficile que pour d'autres.

...

Bernard fait partie de ceux qui n'aiment pas se lever. Il aime la chaleur de son lit et la douceur de son ourson Kismo. Il se sent bien dans ce monde de confort. Il ferme les yeux et oublie le reste.

Pour Bernard, se lever signifie se regarder dans le miroir de la salle de bain. Ça veut dire voir la réalité avec la couleur de sa peau. Cette peau, qu'il frotte si fort et si longtemps, lui rappelle tous les matins qu'il est le seul de sa classe de cette couleur. Se lever veut aussi dire, pour Bernard, brosser et brosser ses cheveux qu'il trouve trop frisés.

Bernard n'est pas heureux dans sa peau qu'il trouve trop foncée et ses cheveux qu'il trouve trop bouclés. Bernard a la peau noire, trop noire!

...

Sa soeur Mimi, elle, fait partie de ceux qui se lèvent plus facilement. Après une dernière caresse à son chat Tigré, elle court à la salle de bain. Elle est toujours là avant son frère. Elle brosse avec soin ses dents blanches, que tous remarquent quand elle sourit. Elle tresse, avec patience, ses cheveux en fines nattes qu'elle décore de rubans de couleurs vives. Mimi est la seule de sa classe à avoir une coiffure aussi différente et originale, et cela lui plaît.

Mimi aime qui elle est, et ça se voit. Une fois sa toilette finie, elle ne manque jamais de se faire un clin d'oeil

dans la glace. Ce geste, qui met en valeur les beaux grands yeux de Mimi, est un clin d'oeil à la vie, à la journée qui commence.

...

Mimi aime l'école et réussit bien. Son frère Bernard n'aime pas l'école et ça ennuie beaucoup sa soeur.

--Bernard, dépêche-toi. On va être en retard et nos professeurs seront fâchés.

Bernard tire la langue à cette journée qui s'annonce triste, à ses professeurs qui crient et à ces élèves qui se moquent de lui. Pauvre Bernard, il n'est vraiment pas heureux!

Dans la cour le l'école, les enfants attendent qu'ils arrivent. Les amies de Mimi réussissent bien à l'école et sont toujours prêtes à aider les professeurs. Les copains de Bernard aiment jouer au ballon et se réjouissent de voir arriver dans leur équipe celui que les fera gagner.

C'est un bon moment de la journée pour Bernard, car c'est un des seuls où ses copains oublient la couleur de sa peau. Un des moments où il n'a pas à supporter les blagues raciales.

Après trois ans dans cette école, c'est toujours la même chose qu'il entend.

...

Mais au jeu, c'est différent. Ce qu'il entend, le réjouit:

--C'est beau, Bernard!

--Lance le ballon!

--Oui! Un point!

--On va gagner!

--Yé! On a gagné! Bravo, Bernard!

Ces paroles, qui gonflent sa poitrine de plaisir, durent malheureusement trop peu longtemps. La cloche de l'école sonne et, pour Bernard, c'est l'annonce de l'ennui.

Bernard n'aime pas l'école. Il déteste l'école, et à chaque fois qu'il entend la sonnerie, il pense à se sauver. Pour Bernard, tous les jours de classe sont les mêmes: ennuyants et tristes. Pour Mimi, ils sont excitants et emballants.

Bernard est un peu trop triste et Mimi... vraiment très gaie!

. . .

Dans la classe, il a peur du professeur qui veut savoir s'il a fait ses devoirs.

--Non, dit-il, j'ai oublié.

--Oublié? Bernard, c'en est assez! C'est toujours la même chose! Tous les jours, les devoirs pas faits, les leçons jamais étudiées! Retourne à la maison, Bernard; aujourd'hui, tu as besoin de réfléchir.

"Réfléchir" pense Bernard. "C'est tout réfléchi! Je n'aime pas l'école et personne ne m'aime, ici. Pourquoi faire des efforts?"

. . .

Bernard n'a pas eu besoin qu'on le lui dise deux fois avant de franchir la cour de récréation pour... La maison? Pensez-vous vraiment? Non. Il s'est enfui au centre-ville où il a vu dimanche dernier un grand magicien, un champion dans sa spécialité: cet homme est le meilleur au monde pour faire des bulles de savon.

Bernard ne se fatigue pas de voir ce grand homme qui est un peu de sa famille et qui lui sourit. Ce grand homme, qui est de la même couleur que lui, est le champion des bulles de savon. Des bulles pleines de couleurs, des grosses, des petites, des rondes et des carrées dans les rondes.

Il ne se fatigue pas de le regarder. Il le suit toute la journée, par derrière, mais sans lui parler, sans le déranger. Bernard ne veut pas briser le merveilleux de cette rencontre, fragile comme ces bulles de savon.

Mais il remplit sa tête et ses yeux d'images merveilleusement différentes. Il se sent différent lui aussi, après une journée loin de l'école.

...

Quand il arrive à la maison, il se surprend à sourire à sa soeur Mimi, qui lui parle mais qu'il n'entend pas. Elle lui parle de nouveau, de changement à l'école, mais il l'ignore. Il ne veut surtout pas qu'on lui parle d'école après une journée au monde éphémère du cristal. Il veut garder pour lui seul, le plus longtemps possible, ces images de rêves et de couleurs.

Mimi n'insiste pas, pas plus que ses parents d'ailleurs. Ils connaissent Bernard, et tous savent qu'il vaut mieux ne rien dire.

...

Quand Bernard s'endort ce soir-là, il est beaucoup plus calme que d'habitude. Il ferme les yeux sur sa journée de rêve, confiant que ceux de la nuit seront aussi heureux.

Et ce n'est pas long que Bernard se voit dans des bulles de cristal, légères comme le savon, et qui voyagent au gré de sa pensée. Il voyage avec le magicien, qu'il admire et qu'il écoute comme son gourou, son idole.

Ce magicien de bulles de couleurs lui fait comprendre que, pour devenir le meilleur, il a dû passer par bien des échecs et des découragements. Mais sa volonté de réussir était plus forte que tout.

Jour après jour, il pratiquait. Puis soudain il a compris le principe, la façon de réussir ses bulles. Encouragé par le résultat, il pratiqua un peu plus tous les jours et, devint meilleur, ...le meilleur.

Aujourd'hui, il est le champion, et il ne regrette rien des efforts qu'il a faits.

...

Le lendemain matin, à la surprise de Mimi, son frère est le premier dans la salle de bain. Elle le croit malade!

--Bernard, est-ce que ça va?

Pas de réponse. Elle colle l'oreille à la porte et, allant de surprise en surprise, elle l'entend chanter. Plantée en statue, elle ne reconnaît plus ce frère qui sort. Elle se pince pour être sûre qu'elle ne rêve pas encore. Elle veut lui dire...

--A l'école, quelque chose s'est passé...

Mais trop tard, il est déjà loin.

...

Mais Mimi n'est pas la seule à aller de surprise en surprise. Bernard se frotte les yeux. Est-il encore en train de rêver ou quoi? Après un moment d'hésitation, il s'avance dans la cour de l'école où, là, trois autre garçons de couleur noire sont à jouer au ballon.

Bernard entre dans le jeu, ce matin-là, avec plus d'enthousiasme que jamais. Désormais, dans cette école, il ne sera plus le seul Haïtien, le seul garçon à la peau noire. Hier, quand il réfléchissait à son avenir, une nouvelle famille d'immigrants s'inscrivait ici. Le hasard faisait en sorte de lui prouver ce que sa mère lui disait souvent:

--Aide-toi et le ciel t'aidera.

...

Ce jour-là, même quand le son de la cloche retentit, Bernard garda sa bonne humeur et tous ses amis rirent en voyant son sourire blanc.

Edith Mortier Huish, Vancouver

La nuit de Noël

J'avais toujours dit qu'ils s'aimaient, mais personne ne me croyait; même mes parents et mes deux frères étaient sceptiques. Si je leur montrais notre chatte tigrée, Minette, heureuse, les pattes en rond, au soleil, ronronnant tout contre la cage de Lucullus notre gerboise, on me répondait:

--Il lui fait envie, c'est tout! Un bon petit Lucullus comme ça, nourri au grain et au raisin!

J'étais indignée!

En tout cas, nous étions tous d'accord sur un point: Lucullus, lui, aimait Minette. C'était visible. Il se dérangeait toujours pour lui dire bonjour en ayant soin auparavant de bien secouer sa fourrure pour être plus beau. À travers les barreaux de sa cage, il lui tendait, confiant, son nez, ses moustaches, une dent jaune, ou plus humblement le bout de sa queue.

Minette respectait cette confiance. Elle admirait tout avec des yeux luisants... mais ne touchait jamais à rien.

Tous nos amis me disaient de me méfier. On me citait des cas terribles de gerboises englouties par des chats soit-disant très doux.

La nuit de Noël, nous partîmes nous coucher, les laissant tous deux dans le salon, près de l'arbre de Noël qui scintillait.

Dans sa cage, roulé en boule dans un cocon de laine rouge qu'il avait tissé lui-même brin par brin, Lucullus dormait paisiblement. A côté de lui, sur le fauteuil, telle une énorme boule de fourrure, Minette dormait également.

...

À quatre heures du matin, nous fûmes tous réveillés en sursaut. Au dessus de nos têtes, des créatures bizarres dansaient une ronde folle: ce n'était que sauts, bonds, tourbillons, cavalcades endiablées, courses effrénées, petits pas rapides, serrés, légers, puis longs, feutrés et lissés.

--Mais enfin, que se passe-t-il? dit mon père en bondissant de son lit et en grimpant quatre à quatre les escaliers.

Nous le suivîmes, à moitié réveillés.

...

Le silence le plus profond régnait maintenant dans la maison. À croire que nous avions rêvé! Nous nous précipitâmes dans le salon, sur la cage de Lucullus. Surprise et consternation ! Elle était vide!

Son cocon rouge, qui lui servait de nid, était intact. La pince à cheveux que je mets sur sa porte en guise de cadenas était rangée soigneusement à l'intérieur de sa cage. Plus loin, dans son panier d'osier placé par terre contre le mur, Minette était assise bien droite et léchait rêveusement une de ses pattes de devant. Aucune trace de Lucullus.

En hâte, je bousculai tous les cadeaux devant la cheminée. Rien! Nous ne savions où chercher. Était-il dans les chambres, dans un placard, ou tout simplement était-il encore tombé dans une des bouches de chaleur qui conduisent à la chaudière? (C'est ce qui c'était produit il y a deux ans: on avait dû éventrer un conduit à la cave pour le laisser sortir, tout poussiéreux mais triomphant.)

Alors que je désespérais, une petite tête surgit juste derrière le panier de Minette. Lucullus! Je poussai un cri de joie qui la fit tressaillir. Elle me fixa longuement puis disparut dignement, la queue en point d'interrogation, apparemment outrée de nos soupçons injustes.

J'étais triomphante et ne cessais de répéter:

--Je le savais, je le savais qu'ils s'aimaient!

Lucullus, lui, était en pleine forme. Il ne lui manquait pas une moustache. J'allai chercher sa cage et y plaçai un grain de raisin noir. Il s'y précipita aussitôt pour le déguster. Puis, il s'élança sur sa roue où il fait habituellement sa gymnastique et tourna, tourna avec ivresse.

Minette et lui avaient passé une merveilleuse nuit de Noël!

Monique MacDonald

Le corbeau savant

Il y avait à Dax, au siècle dernier, un jeune homme pauvre nommé Sylvain Doucette, qui aimait les oiseaux. Il n'avait pas de famille et louait une chambre dans une vieille maison à la sortie de la ville, en face du cimetière. Ses camarades se moquaient de cet emplacement qu'ils disaient sinistre, mais le jeune homme au contraire s'y plaisait, parce qu'il profitait des oiseaux qui nichaient dans les grands cyprès du champ des morts.

La chambre était humble et sommairement meublée, mais elle était agrémentée de deux cages luxueuses disposées de part et d'autre de la fenêtre. Dans l'une logeaient cinq canaris; dans l'autre, un corbeau.

Il y avait une troisième cage, vieille et rouillée, accrochée à l'extérieur. Cette troisième cage, garnie de plantes artificielles et approvisionnée de graines et d'eau fraîche, restait ouverte. Les oiseaux sauvages y trouvaient nourriture et abri et parfois y faisaient leur nid. Sylvain Doucette eut ainsi le plaisir de voir grandir plusieurs familles de mésanges et même, un printemps mémorable, une couvée de rossignols.

Les cages et les canaris avaient été achetés chez Laclabère, l'oiseleur de la Rue des Carmes. Le corbeau, lui, était un enfant trouvé.

...

Un jour de grand vent, Sylvain avait découvert un nid tombé, et dans ce nid, un oeuf intact et encore tiède. Il l'avait rapporté chez lui dans sa chemise et l'avait mis à incuber sous l'édredon. L'oeuf avait éclos au petit matin et un affreux corveton avait commencé à crier famine. Il serait sans doute mort bientôt si le jeune homme n'avait justement été obligé de garder la chambre à cause d'une

mauvaise bronchite. Il employa son temps à nourrir son protégé. Au bout de dix jours le jeune homme retourna au travail mais le petit garçon de la propriétaire, tombé malade à son tour, s'occupa de l'oisillon.

Ainsi, tant bien que mal, le corbeau survécut, s'empluma et devint capable de se nourrir seul. Bientôt, il voleta dans la chambre. Quand il sut voler. Sylvain lui ouvrit la fenêtre. Le corbeau s'en alla , mais revint le soir. Il revint tous les soirs: il frappait du bec à la vitre jusqu'à ce qu'on lui ouvre, si bien qu'à la fin le jeune homme lui acheta une cage spacieuse et l'adopta pour de bon.

...

Le corbeau avait appris seul à voler. Pour le chant, il n'en alla pas de même. Privé du modèle de ses parents naturels, il imita les chants qu'il entendait autour de lui, ceux des canaris et ceux des rossignols qui, ce printemps-là, occupaient la cage extérieure. Naturellement il les imitait avec sa voix de corbeau, et ce gros oiseau s'efforçant de lancer des trilles et des roulades avec son accent rauque, c'était comique. Le jeune homme en riait de bon coeur.

Voyant la propension du corbeau à imiter les sons, il essaya de lui apprendre à parler. Le corbeau sut bientôt dire quelque chose qui ressemblait plus ou moins à: "oui, papa". Quand son maître disait "Petit, es-tu bien sage?" le corbeau répondait aussitôt "Oui, papa! Oui, papa!"

Alors Sylvain, encouragé, lui apprit des chansons: "Sur le pont d'Avignon", "Le bon roi Dabogert" et "La Marseillaise". Tout au moins le corbeau reproduisait le rythme fidèlement, faisant une sorte de batterie; la mélodie était plus fantaisiste. C'était un grand amusement pour le jeune homme.

Il faut dire qu'il n'avait guère d'autres distractions. Il menait une vie frugale et solitaire. Sa logeuse lui fournissait le café au lait du matin et la coupe du soir. Pour les autres repas, il achetait du pain, du saucisson, du fromage, des fruits. Le corbeau disposait des épluchures.

Vint une mauvaise année. Le jeune homme fut au chômage plusieurs mois et ses économies fondirent vite. La logeuse était une brave femme, mais elle avait son garçon à nourrir. Sylvain, ne sachant comment payer son loyer, se résigna à vendre ses oiseaux. Il se rendit chez Laclabère, portant les deux cages.

--C'est bien pour vous rendre service, dit M. Laclabère. Je n'ai pas l'habitude de reprendre la marchandise. Mais enfin, comme vous être un vieux client... Les temps sont durs, je le sais. Vos canaris sont en bonne santé, je vous les reprendrai à moitié prix. Mais que voulez-vous que je fasse d'un corbeau?

--Ce n'est pas un corbeau, dit aussitôt Sylvain. C'est un myna du Sénégal.

--Un myna du...! Allons donc, M. Doucette, je ne vends pas de corbeaux mais je sais les reconnaître quand j'en vois.

--Vous les connaissez aussi à la voix, n'est-ce pas? Écoutez donc celui-ci.

Le jeune homme siffla doucement et le corbeau se mit à chanter, tantôt haut, tantôt bas, en roulant des gammes comme un pigeon enroué.

--Alors là, ...alors là, ... excusez-moi! dit l'oiseleur. Un myna du Sénégal, dites-vous?

Il alla chercher son gros livre, mais il n'y trouva que les mynas ordinaires, qui sont des oiseaux asiatiques.

--C'est une nouvelle espèce, qu'on vient de découvrir, assura Sylvain. Je l'ai eu d'un marin de Bordeaux. Il parle aussi, vous savez! Es-tu bien sage, petit?

L'oiseau répondit "Oui, papa". M. Laclabère, enchanté, donna 50 francs au jeune homme et accrocha la cage bien en vue, avec un bel écriteau: Myna du Sénégal.

Il vendit l'oiseau le jour même à Maître Duplantier qui voulait l'offrir à sa fillette pour sa fête.

Sylvain Doucette retrouva sa chambre vide, le coeur gros. Cependant, quand il eut payé le loyer et fait un bon déjeuner, il se sentit mieux.

...

Deux jours après, quelle surprise! Toc, toc... c'était le corbeau qui cognait à la fenêtre. Sylvain se mit à rire.

--Tu t'es donc évadé, corbeau? Tu es un malin. Heureusement, j'ai gardé les croûtes du fromage.

Il logea le corbeau dans la vieille cage, la seule qui lui restât. Et, le soir, il lui fit répéter son répertoire.

Le lendemain, il fourra le corbeau dans son sac et l'apporta à M. Laclabère.

--Un autre myna du Sénégal, dit-il.

--En êtes-vous bien sûr? dit l'oiseleur, méfiant. Maître Duplantier a perdu son myna, qui s'est échappé.

Mais il ne discuta plus quand Sylvain chanta "Le roi Dagobert" en duo avec l'oiseau. M. Laclabère lui donna encore 50 francs et revendit le "myna" 80 francs à la femme du médecin de Préchacq.

Deux jours plus tard, le corbeau cognait à la vitre de Sylvain Doucette. Celui-ci cependant n'osa pas retourner chez l'oiseleur et vendit lui-même le corbeau au marché du samedi.

Ainsi, le corbeau fut vendu sept fois, chaque fois dans une localité différente, et six fois il s'échappa et revint à son logis en face du cimetière.

Mais la septième fois, il ne revint pas. C'était au moment des équinoxes; le vent soufflait en tempête. L'acheteur était un propriétaire de Lit-et-Mixe... Peut-être était-ce trop loin; peut-être s'égara-t-il dans le mauvais temps. Le jeune homme attendit longtemps, laissant la fenêtre entrouverte tous les soirs, mais il ne revit jamais son corbeau savant. Heureusement, il avait retrouvé du travail et n'était plus en peine d'argent.

...

Plusieurs années plus tard, alors qu'il était en visite chez une cousine de Rion-des-Landes, il entendit parler d'une nouvelle espèce d'oiseau qui hantait les bois de cette commune.

--On dirait des corbeaux, lui raconta-t-on, mais ils ne croassent pas. Ils crient, ils piaillent, ils roucoulent comme aucun autre oiseau.

Sylvain, le coeur battant, s'en fut à l'endroit indiqué, et là, entre les champs et la lande, il entendit les roulades rauques qu'il connaissait bien, et il vit une nuée de jeunes corbeaux picorant le millet perdu. Alors il siffla "Le bon roi Dagobert" et les corbeaux l'accompagnèrent en mesure. Il cria "Petits, êtes-vous bien sages?" et les corbeaux répondirent "Oui, papa! Oui, papa!" Et ainsi de tout le répertoire.

Personne n'en aurait rien su si un berger qui suivait son troupeau sur ses échasses n'avait assisté à la scène. À grandes enjambées. il se hâta jusqu'à la métairie la plus proche.

--Il y a dans votre champ un homme qui parle aux corbeaux et les corbeaux lui répondent.

Le métayer, la métayère, les fils et les filles, le bouvier et le domestique, et jusqu'à la grand-mère portant le poupon, coururent au champ de millet et trouvèrent Sylvain ravi, oublieux de tout, chantant avec les corbeaux. On cria au miracle. Les femmes se mirent à réciter le chapelet. Les hommes voulaient porter Sylvain en triomphe à l'église. Sylvain eut toutes les peines du monde à les dissuader et les emmena à l'auberge où, autour d'un pichet de vin, il conta ce qui était arrivé à son corbeau savant. Bientôt, tout le village fut au courant.

...

Mon grand-père, qui racontait cette histoire, ajoutait qu'il y avait encore de son temps, autour des métairies de Rion-des-Landes, des corbeaux qui chantaient et parlaient. C'est bien possible. Mon grand-père était un homme sérieux. Mais moi, de ces corbeaux-là, je n'en ai jamais vu.

Monique MacDonald

Le gnome

Il y avait, rue des Saules, une coquette villa blanche et rose où habitaient deux vieilles dames: Mme la veuve Alice Genèze et sa soeur, Mlle Elizabeth Bernet (Zézette pour les intimes).

Alice avait perdu son mari encore jeune et, plus tard, son fils unique. Depuis, les deux soeurs vivaient retirées du monde, se tenant compagnie l'une à l'autre. Alice, l'aînée, plus autoritaire, plus intelligente, gérait leurs affaires; Zézette, plus douce, plus gaie, mettait de l'entrain dans la maison.

Elles avaient des cousins à la campagne mais ne les voyaient guère. Leur seule famille proche était leur neveu Charles, qui habitait à quelques rues de distance, avec sa femme Geneviève et leurs fils Michel et Dominique, deux galopins que les tantes aimaient tendrement.

Elles étaient encore alertes et faisaient seules tout leur petit ménage et même leur jardin. Ce jardin se composait, en façade, d'un carré de pelouse entouré de fleurs et, derrière, d'un modeste potager. Entre les deux, sur le flanc sud de la maison, on avait installé un banc sous une tonnelle de glycine.

Devant la tonnelle, il y avait une vasque où les moineaux venaient se baigner, et à côté de la vasque trônait un gnome de plâtre peint comme on en voit souvent dans les jardins anglais. La statuette représentait un vieillard barbu, vêtu de rouge et coiffé d'un bonnet pointu. Le fils d'Alice l'avait rapporté d'un voyage en Angleterre, il y avait bien longtemps. Ce souvenir du défunt était cher aux deux femmes... Zézette, qui avait un penchant à la superstition, le considérait vaguement comme le protecteur du jardin.

...

Un jour de printemps, le gnome disparut.

--On nous l'a volé! gémirent les deux femmes..

Elles interrogèrent les voisins, qui n'avaient rien vu. Elles informèrent la gendarmerie qui, naturellement, ne fit rien du tout. Elles inspectèrent de l'oeil les jardins des rues environnantes mais, comme Alice le fit remarquer, "le voleur ne serait pas si sot que de le mettre en vue." Enfin, elles se résignèrent en soupirant.

...

Quelle ne fut pas leur surprise quand, quelques semaines plus tard, le facteur leur remit une carte postale venant d'Espagne! La photo représentait la plage d'Ibiza et le texte, écrit en majuscules d'imprimerie, disait:

JE PASSE DE BONNES VACANCES, BIEN MÉRITÉES, LES PREMIÈRES DEPUIS TRENTE ANS. IL FAIT BEAU. GROSSES BISES DE

VOTRE GNOME

PS: LE SÉCATEUR EST DERRIÈRE LA CABANE

--C'est quelqu'un qui nous fait une farce, dirent les deux soeurs.

Cependant elles allèrent voir derrière la cabane et, en effet, elles y trouvèrent le sécateur, un peu rouillé par les dernières pluies. Leurs premiers soupçons, bien entendu, se portèrent sur leurs petits neveux. Ceux-ci ouvrirent des yeux ronds, s'esclaffèrent et jurèrent leurs grands dieux qu'ils ne savaient rien ni de la carte ni de la disparition du gnome.

--Le bac est dans un mois, dit Michel. Je n'ai pas le temps de m'amuser à inventer des blagues!

--Nous ne sommes jamais allés aux Baléares, dit Dominique. Comment aurions-nous pu envoyer la carte?

--Peut-être par un de vos amis? suggéra Alice.

--Tout le monde a ses révisions en ce moment. On ne va pas en vacances au mois de juin!

Le dimanche suivant, les tantes furent invitées à déjeuner chez Charles. Elles apportèrent la carte postale.

--Ibiza? dit Geneviève. Est-ce que Dolorès n'est pas d'Ibiza?

--Qui est Dolorès?

--La bonne de nos voisins, les Durruty.

--Qu'est-ce que Dolorès peut avoir à faire avec le gnome des tantes? dit Charles. Elle en ignore même l'existence. Et elle est bien incapable d'écrire en français; c'est tout juste si elle le parle!

Geneviève ne répondit pas. Mais elle regarda sévèrement ses fils qui paraissaient en proie à une joie inexpliquée.

...

Les tantes ne pensaient plus à l'incident lorsque, au début de juillet, elles reçurent une carte postale de Londres.

> JE REVOIS AVEC PLAISIR LE PAYS DE MES ANCÊTRES ET QUELQUES VIEUX AMIS QUI NE M'ONT PAS OUBLIÉ. LES PELOUSES ANGLAISES SONT PLUS VERTES QUE LA VÔTRE: VOUS DEVRIEZ ARROSER PLUS SOUVENT. AFFECTUEUSEMENT,
>
> VOTRE GNOME

Elles se rappelèrent aussitôt que Michel et Dominique faisaient un séjour chez leurs correspondants anglais. Elles reçurent d'ailleurs une carte de chacun d'eux quelques jours plus tard. La carte du gnome s'expliquait donc facilement. Mais quinze jours après, elles reçurent une troisième carte, représentant des montagnes de Suisse cette fois. La carte disait:

J'AI ACCEPTÉ L'INVITATION DE MES COUSINS DE ZURICH QUI ONT UN BEAU CHALET À GSTAAD.
ON S'AMUSE BIEN. N'OUBLIEZ PAS DE DONNER DE L'ENGRAIS AUX TOMATES. JE VOUS EMBRASSE,

VOTRE GNOME

Cette plaisanterie commençait à agacer Alice. Zézette était un peu inquiète. Elles interrogèrent discrètement leurs voisins et leurs connaissances, sans entrer dans les détails, de crainte de moquerie.

--Gstaad? dirent les voisins. C'est en Autriche?

--Ah! en Suisse!

--Non, nous n'y connaissons personne.

...

Une quatrième carte arriva en août, rédigée en caractères d'imprimerie, comme les précédentes. Elle venait de Rome, représentait un arc de triomphe et disait:

LA CIRCULATION EST TRÈS DIFFICILE ET IL Y A BEAUCOUP DE POUSSIÈRE. IL ME TARDE DE RENTRER POUR ME REPOSER À L'OMBRE DE LA TONNELLE. À BIENTÔT,

VOTRE GNOME

Les deux vieilles dames étaient cette fois tout à fait perplexes. Elles songèrent à porter plainte à la gendarmerie mais leur première démarche auprès de cette administration avait rencontré si peu de sympathie qu'elles y renoncèrent. Elles craignaient à présent le sourire du facteur qui, sûrement, devait lire les missives.

...

Un matin des premiers jours de septembre, Alice, qui se levait tôt, appela sa soeur à grands cris.

--Zézette! Zézette! Le gnome est revenu!

Zézette accourut en peignoir et les deux soeurs se précipitèrent vers la tonnelle. Le gnome était bien à sa place auprès de la vasque d'eau.

--Mais qu'est-ce que c'est donc? Il a changé!

C'était vrai. Le gnome portait maintenant une culotte noire; sa barbe semblait plus longue et son bonnet penchait de côté.

--Et qu'est-ce qu'il a autour du cou?

Autour du cou le gnome portait, en guise de foulard, un mouchoir rouge à bordure de fleurs naïves, indiscutablement un mouchoir de Suisse. A côté de lui, dans l'herbe, il y avait une minuscule mallette de carton. Les deux femmes l'ouvrirent.

Elles y trouvèrent:

- -un edelweiss collé sur une carte;
- -des chaussons de grosse laine grise, approximativement de la pointure du gnome;
- -une culotte de flanelle rouge, elle aussi à la taille du gnome;
- -un t-shirt miniature orné d'un dessin de la tour de Londres;
- -une médaille représentant la louve allaitant Rémus et Romulus;
- -un galet gris sur lequel était peint en bleu le mot "Ibiza".

Alice et Zézette se regardèrent, regardèrent le gnome, se regardèrent encore. Puis elles se relevèrent lentement et rentrèrent dans la maison sans oser emporter la mallette. Alice murmura:

--Surtout ne dis rien à personne de tout cela. On nous mettrait à l'asile.

Avant de refermer la porte, Zézette se retourna et adressa au gnome un petit salut amical.

Derrière la haie, deux adolescents pouffaient silencieusement. Ils sautèrent sur leurs bicyclettes et s'éloignèrent.

Alors le gnome décroisa les jambes, s'étira, ôta son foulard et le rangea dans la mallette. Il attrapa prestement une chenille qui rampait vers les salades et l'écrasa sous un caillou. Le protecteur du jardin était de retour.

Michel Trépanier, Vancouver

L'enfant de la voie lactée

Arian, l'enfant de la voie lactée, s'est tranquillement épris d'affection pour les hommes. Il les observait, de sa petite planète, avec son long télescope. Il voyait mêmes les intentions les plus secrètes de chacun. Les hommes, pensait-il, sont dupes de leurs pensées, dupes des images qui les habitent.

--D'en haut, on voit tout, disait-il. S'ils savaient, ils changeraient! Ils deviendraient responsables de leurs moindres pensées, parce que c'est d'abord en pensée que chacun façonne sa destinée.

Arian, optimiste, projeta de visiter la planète Terre. Il allait enseigner aux jeunes à rêver à d'heureux lendemains. Son frère aîné Zénon, plus pessimiste, tenta d'abord de l'en dissuader, puis se résolut tristement à le voir partir. Il le mit cependant en garde contre mille et un dangers: un ennui mécanique, une pluie de comètes, une guerre intergalactique, etc.

Rien ne décourageait Arian.

...

Arian monta à bord de sa capsule spatiale et s'envola. Il navigua prudemment entre les étoiles, comme un matelot entre des récifs. Il n'eut aucun ennui mécanique, ne vit qu'une petite comète, et n'eut à guerroyer que contre lui-même pour se maintenir éveillé au long du voyage.

Il atterrit sur la planète Terre, au Canada, à Québec, en pleine nuit. Il descendit de sa capsule avec appréhension, mais vit que tout était tranquille autour de lui. Il s'apaisa, puis erra tristement dans la basse ville. Au petit matin, enivré de fatigue, Arian tituba et s'évanouit dans l'arrière-cour d'une pauvre maisonnette.

À son réveil il était entouré d'une madame, d'un garçon et d'une fillette. Madame Bouchard et ses enfants Alain et Annie, lui prodiguaient des soins. Arian était simplement mal en point. Il fut invité à entrer, à manger, à boire puis à se reposer, allongé sur un sofa devant un téléviseur.

Il ne savait pas ce qu'était un téléviseur; il n'en avait jamais vu. En compagnie d'Alain et d'Annie, il visionna donc une première émission. Il s'agissait d'une bande dessinée racontant l'histoire d'une invasion de robots sur la Terre. Arian fut d'abord diverti par les personnages, puis ennuyé par la violence. Il se sentait déjà mieux; il aurait voulu jouer dehors avec ses nouveaux amis. Alain, pour sa part, était complètement absorbé par l'émission. Tour à tour il serrait les lèvres, montrait le poing, feignait de se battre contre le méchant robot, Rotor. Annie était tantôt amusée, tantôt effrayée.

Quand l'émission fût terminée, Arian proposa à Alain et à Annie d'aller jouer dehors. Alain bondit sur ses pieds et, empruntant le geste du héros de la bande dessinée, brandit son poing en l'air en disant:

--Non! La planète est infectée de robots; je dois d'abord les combattre.

Annie entra aussitôt dans le jeu: elle pointa du doigt tout objet susceptible d'être, pour l'occasion, un robot. Le travail de destruction commença dans la minute. Arian fut ahuri du désolant spectacle. Alain, aidé de sa soeur, mit la pièce sans dessus dessous en peu de temps. Les objets inanimés ne suffisaient bientôt plus à Alain: il voulait exercer ses forces. Il assaillit donc Arian, le renversa et lui commanda de se rendre. Arian ne comprenait rien à ce jeu. Enfin il capitula pour le plaisir d'Alain.

Arian voulait aller jouer dehors mais le petit écran capta encore l'attention de ses comparses. Il se résigna donc à s'asseoir avec eux, le temps d'une autre émission. Cette fois-ci, un détective enragé démantelait à lui seul une organisation de brigands menée par la séduisante Natacha. La tension monta, les jeunes gesticulèrent et se

rongèrent anxieusement les ongles jusqu'à la fin. Ils virent une série de crimes crapuleux, puis une justice tout aussi macabre. Arian s'attrista de ce qu'il vit, mais se ressaisit.

Quand l'émission fut terminée, il proposa à nouveau à Alain et à Annie d'aller jouer dehors. Annie bondit sur ses pieds et, prétendant être Natacha, courut jusqu'à la chambre d'Alain pour lui voler ses trésors (ses jouets). Alain l'assiégea. Ils se lancèrent des coussins et des oreillers puis Annie s'emporta et lança malicieusement un ballon à la tête d'Alain. Alain se vengea; il saisit sa soeur et la poussa brusquement par terre, comme l'avait fait le détective avec Natacha. Elle s'écroula et pleura.

Peu de temps après, ils se réconcilièrent devant le téléviseur. Ils se boudèrent d'abord, puis rirent ensemble des malheurs de Charlot, une comédie qui plut aussi à Arian. À la fin, ils firent tous les bouffons et jouèrent à qui commettrait la pire maladresse.

Une autre émission interrompit leur jeu, puis une autre et une autre et encore une autre. Ils s'ankylosèrent devant le téléviseur. Étourdie par tant d'images, même la volonté d'Arian faiblit; il était hypnotisé par le petit écran. La journée fila comme ça, sans qu'il ait respiré l'air frais du dehors. Il s'endormit finalement sur le sofa.

Madame Bouchard n'était jamais intervenue; elle avait été trop occupée à rapiécer des vêtements pour la prochaine saison. Elle avait, de plus, oublié Arian, tellement il avait été tranquille.

Le lendemain Arian se leva tôt, très tôt. Il tira ses amis du sommeil. À peine réveillés, ceux-ci se dirigèrent vers le téléviseur. À leur grande surprise, il n'y avait aucune émission sur les ondes de si bonne heure. En guise de protestation, ils voulurent aller se recoucher. Mais Arian insista pour qu'ils déjeunent et aillent marcher dehors.

Arian ouvrit la marche; il les mena vers le fleuve. Ils longèrent le Saint-Laurent sur quelques milles, s'arrêtèrent sur la berge, et s'assirent sur une roche. En silence ils regardèrent les bateaux, les oiseaux, la terre et le ciel.

Après quelques minutes, Alain soupira d'ennui. Il voulait retourner à la maison parce que, disait-il, il allait manquer la bande dessinée du matin. Arian répondit qu'il pouvait générer sa propre bande dessinée. Il expliqua à Alain et à Annie qu'il pouvait fermer les yeux et voir des images, qu'il pouvait imaginer les histoires qu'il voulait et en être l'acteur principal, le héros de ses rêves.

Alain et Annie voulurent faire de même. Ils fermèrent les yeux mais rien n'apparut. Arian leur suggéra d'essayer, en un premier temps, de reproduire dans leur tête une simple image: celle du bateau qui passait alors. Ils s'imprégnèrent de l'image du bateau, puis fermèrent les yeux à nouveau. Annie vit l'ombre d'un bateau; Alain ne vit rien.

Il se rebuta et cessa le jeu. Il ne comprenait pas l'importance du jeu. Arian lui rappela que la journée précédente, après avoir visionné des images de violence, il avait rassemblé assez d'énergie et de force pour se battre. Il ajouta que, de la même façon, il pouvait visionner des images de paix et d'amour pour ainsi rassembler assez d'énergie et de force afin d'être courtois avec les gens. Cela ne convainquit pas Alain.

Offusqué de ne pas réussir au jeu d'Arian, Alain le défia à un jeu soi-disant plus viril, le tennis. Ils jouèrent ce même jour et Arian gagna la partie. Alain, déconfit, voulut se refaire en défiant sa petite soeur. Arian conseilla alors à la petite Annie, avant même qu'elle entre sur le terrain, de s'imaginer à exécuter de bons services, de bons coups droits, de bons revers, de bonnes volées.

--Et tu en réussiras! dit-il. Rêve un instant que tes forces s'organisent et que tes mouvements se coordonnent, et tu jouera mieux que jamais, ajouta-t-il.

L'affrontement dura près de deux heures. Alain gagna la première manch; Annie, les deux suivantes. Annie n'avait jamais si bien joué; elle était contente d'elle-même, elle savourait sa victoire. Alain, pour sa part, était amer; il ruminait sa défaite.

C'est alors qu'Arian expliqua à nouveau que chacun vivait avec les images qui l'habitent, que chacun avait

la responsabilité de choisir les images qui allaient l'habiter. Annie avait choisi de bien jouer, et joua bien. Elle avait délibérément préparé la victoire en pensée alors qu'Alain n'avait fait aucun plan: il avait tout au plus improvisé en cours de partie.

La fin de semaine s'acheva ainsi. Alain et Annie devaient retourner à l'école. Arian songeait alors au retour chez lui, sur sa planète, mais il n'avait pas encore tout dit à Alain et Annie sur les rêves éveillés. Il regagna donc sa capsule spatiale pour y dormir puis, tôt le lendemain matin, il rejoignit ses amis et les accompagna sur le chemin de l'école.

Alain et Annie étaient tous deux contents de voir Arian, mais trop préoccupés pour converser. Ils allaient ce matin-là subir les examens de fin d'étape. Ils étaient évidemment anxieux. Arian leur demanda s'ils avaient suffisamment étudié, ce à quoi ils répondirent:

--Oui, bien sûr!

Mais, ils craignaient tout de même d'échouer. Arian les arrêta un instant, leur demanda de fermer les yeux et de se voir en train d'apprendre et de mémoriser la matière, puis de répondre à toutes les questions. Il leur recommanda en plus de renforcer et de nourrir des images d'émotions, de confiance, de satisfaction et de plaisir.

Annie obéit et s'imagina, le sourire aux lèvres, à réviser la matière puis à réussir son examen. Alain ne se plia pas au jeu. En résultat, Annie réussit passablement mieux que d'habitude pendant qu'Alain eut comme de coutume.

Alain, finalement stimulé par les succès de sa jeune soeur, s'essaya à rêver éveillé. Arian lui suggéra de s'asseoir confortablement, d'éviter toute distraction et de se concentrer sur de simples images. Il n'y arrivait toujours pas.

Arian l'encouragea à persévérer en récitant en silence, chaque soir, une série d'affirmations positives. Il allait se répéter, avant de s'endormir, les énoncés suivants: je suis fort, je suis brave, je suis calme, je suis noble, je suis énergique, je suis intelligent, je suis valeureux.

Chaque soir, il s'endormit sur ces énoncés. Puis une nuit il rêva qu'il était un chevalier valeureux, sans peur et sans reproche, prêt à servir une juste cause. Au réveil, il était content de lui. Toute la journée, il agit énergiquement, discuta calmement et se tint fièrement comme il l'avait fait dans son rêve. Il apprit ainsi à préparer de meilleurs lendemains. Il répéta l'expérience, dans le silence de sa chambre, jusqu'à ce qu'il réussisse à rêver éveillé.

Alain et Annie se pratiquèrent et se pratiquèrent, puis un jour, enseignèrent à leurs amis à rêver éveillés. Ils devinrent les apôtres d'un meilleur monde. Ils n'étaient plus victimes du téléviseur: ils créaient désormais leurs propres images et façonnaient ainsi leur destinée.

...

Arian, satisfait de son séjour sur terre, salua ses amis, puis s'envola vers la voie lactée. À son arrivée chez lui, Xénon son frère l'accueillit chaleureusement, puis s'enquit aussitôt du succès de sa mission. Arian répondit:

--Vois par toi-même...

Xénon, pessimiste, se pencha et regarda par la lunette du télescope puis sourit et s'exclama:

--Tes efforts servent... tes efforts servent, Arian!

Marie Zacharie

L'appel mystérieux du Sagalie Tyee

Aujourd'hui, c'est vendredi. Comme c'est aussi le jour de mon anniversaire et le jour du grand départ, je suis tout excitée, tellement que je n'entends pas ce que raconte le "Goulot", notre professeur de français, qui fronce les sourcils en agitant vigoureusement les bras en direction du pauvre Stéphane.

Non. Mes pensées sont ailleurs. Dans une demi-heure précisément, mon père viendra nous chercher. "Nous", c'est Frédéric (mon meilleur ami), Sylvia (ma deuxième meilleure amie) et moi-même. On doit s'occuper des derniers préparatifs avant de nous embarquer sur le "Fou des Flots", pour une aventure de trois jours en voilier.

...

C'est ma mère qui en a eu la brillante idée. (Elle est parfois géniale, ma mère.)

--Sophie, que dirais-tu de fêter tes onze ans en haute mer, dans les îles du Golfe?

En haute mer! Elle exagère un peu, ma mère. Les îles du Golfe ne sont pas exactement en haute mer, mais l'idée me plaisait bien.

--Tu pourrais amener quelques ami(e)s...

J'allais lui fournir une liste d'au moins quinze noms lorsqu'elle s'est empressée de préciser:

--Je veux dire, deux tout au plus. Tu comprends, on est plutôt à l'étroit sur ce bateau.

Oui bien sûr, je comprends. On sera d'autant plus à l'étroit que mon insupportable de petit monstre de frère sera du voyage.

...

Stéphane venait sans doute de faire un mauvais coup, car le "Goulot" l'avait isolé dans un coin de la classe en lui donnant un petit Bescherelle.

--Jeune homme, vous me ferez la conjugaison des verbes travailler, se taire et obéir, à tous les temps de l'indicatif.

Et vlan! Il n'est pas question de discuter avec lui quand il est de mauvaise humeur. Et aujourd'hui, il est de très méchante humeur, monsieur Goulet. (Le vrai nom du "Goulot", c'est Goulet, mais à cause de sa grosse bouche ronde qui ressemble à un goulot de bouteille, tout le monde l'appelle le "Goulot". Mes parents pensent que c'est très vilain.)

Je croyais bien que j'allais finir par attraper un torticolis, à force de me tourner la tête constamment comme ça pour regarder la grosse horloge de la classe. Finalement, la cloche sonne et libère un nuage coloré d'étudiants qui se dissipe à la sortie de l'école.

J'essaie tant bien que mal d'apercevoir la vieille jeep de mon père au milieu de la cohue qui se disperse. Frédéric et Sylvia me rejoignent. Mon père nous accueille avec le sourire espiègle de celui qui comprend. Les congés sont comme une grande bouffée d'air frais. Ils sentent bon la liberté!

...

--Ne mange pas tant, tu vas grossir! Et puis, le chocolat, ça donne des boutons.

--Oh! ça suffit! Les gâteaux d'anniversaire ne font pas engraisser. Et puis mêle-toi de tes affaires!

C'est vrai à la fin. Il faudra bien que François "monsieur mon frère qui sait tout" apprenne un jour à me laisser tranquille. Surtout en présence de mes amis.

Il disparaît par l'écoutille en riant, et j'entends mon père qui lui demande de l'aider à finir la vaisselle. Bien joué pink! (On a pris la drôle d'habitude d'appeler mon père "pink" et ma mère "mink". On trouve ça plus affectueux que papa et maman...)

Quant à moi, je n'ai pas à faire de travaux ce soir, puisque c'est mon anniversaire, rappelez-vous! Je peux donc rester sur le pont du bateau et me détendre.

. . .

En compagnie de mes amis, je sirote une tasse de chocolat chaud, gracieuseté de mink, et on se met à observer les étoiles. La lune est presque ronde, car demain ce sera la pleine lune. Ça, je l'ai appris à l'école.

--Sophie, regarde! Une étoile filante! Vite fais un voeu! lance Sylvia avec enthousiasme.

--Oui, lui dis-je en souriant et aussitôt, je ferme les yeux.

Secrètement, je souhaite que ce voyage soit excitant et inoubliable. Ce n'est pas tous les jours que j'ai la chance d'amener mes amis sur le voilier.

--Tu sais, dit Frédéric, j'ai déjà entendu dire que si on voit une étoile filante le jour de sa fête, ça peut être le signe d'une très grande chance ou d'un très grand malheur.

--Ah, oui? lui dis-je en ouvrant les yeux, incrédule. De qui ça dépend?

--Je ne sais pas vraiment, répond-t-il. Mais c'est comme ça. C'est bizarre, hein?

Sacré Frédéric! Il essaie toujours d'inventer des histoires pour me faire peur. Hum! Je ne suis pas du genre à me laisser impressionner. J'avale goulûment ma dernière gorgée de chocolat et me contente de hausser les épaules. Après tout, pourquoi m'inquiéterais-je?

Jusqu'ici, le voyage s'est très bien déroulé. On s'est rendu sur l'île Moresby comme prévu, en dépit du vent qui est tombé. Pink a dû baisser les voiles tandis que mink faisait démarrer le moteur et tenait la barre. On a jeté l'ancre dans une jolie petite baie à la pointe de l'île. L'île est si petite que d'un côté on peut voir le lever du soleil et de l'autre, le coucher du soleil. Comme le petit prince sur son astéroïde! On a même eu le temps d'aller à la pêche aux crabes. On en a rapporté trois gros et un petit, qu'on a finalement décidé de rejeter à la mer. Quel délice!

Non, décidément la fin de semaine s'annonce bien et le beau temps est définitivement de la partie.

--Sophie! Il est temps d'aller au lit, ma chérie! crie ma mère en me tirant de ma rêverie.

J'observe la réaction de mes amis pour savoir ce qu'ils en pensent. Eux aussi n'ont pas l'air de vouloir se faire prier pour aller dormir. Il se fait tard et l'air froid du soir les a complètement engourdis.

Un après l'autre, nous descendons la petite échelle qui mène à nos couchettes. Je me change en pensant qu'il me faudra remercier mes parents pour cette fête merveilleuse. Le mouvement régulier des vagues me berce et me fait sombrer dans un profond sommeil peuplé d'étoiles...

...

Un bruit étrange me tira du lit. Il devait bien être environ 6h30 du matin puisque le soleil perçait à l'horizon. Ce bruit... Mais on dirait... Je me précipite sur le pont, en prenant soin de réveiller mes amis au passage. Mes parents sont déjà là et regardent au loin.

--Wow!

Dans la brume du matin, à quelques centaines de pieds du bateau, on aperçoit un groupe d'épaulards. Ils sont au moins quinze, dont quatre bébés. Le soleil est perché au-dessus de la brume épaisse et on dirait une grosse cerise rouge sur un sundae. Quel spectacle!

Mon père est le plus excité de nous tous. Il court chercher sa caméra en faisant des bonds. Clic! Photo mémorable!

--Vous savez mes enfants, dit-il avec passion, j'ai voyagé beaucoup à travers le monde, et la Colombie Britannique, avec ses montagnes, ses îles et la mer, reste encore l'un des plus beaux endroits que j'ai visités. Surtout les îles du Golfe. Elles sont magiques!

Il ne croyait pas si bien dire.

...

On lève l'ancre. C'est l'été indien dans la vallée de la Cowichan et il fait un temps superbe. Avec la brume qui s'est dissipée, un vent léger s'est levé, et tranquillement on hisse les voiles. Frédéric et moi, nous nous occupons du foc tandis que François et pink hissent la grande voile. C'est mink qui tient la barre. Avant de partir, pink nous a dit que chacun d'entre nous apprendrait à tenir la barre et qu'on apprendrait aussi quelques rudiments de navigation.

--Il est chouette ton père! a dit Sylvia.

--Oui, il est vraiment chouette! a répété Frédéric.

Moi j'étais très fière d'avoir un père aussi chouette!

...

À midi, il faut jeter l'ancre encore une fois. Comme le vent a cessé subitement, mon père a essayé de faire démarrer le moteur, mais en vain; quelque chose ne va pas.

--Bon, dit-il, on va manger ici et aussitôt que j'ai fini de réparer le moteur, on pourra repartir.

Les sandwiches au thon qu'ont préparé Sylvia et Frédéric sont délicieux, et tout le monde les dévore à pleine dents.

Après le dîner, il n'y a toujours pas de vent et le moteur est toujours en panne.

--Ça c'est bizarre, dit mon père. Et ce calme qui règne autour de nous. Même les oiseaux se sont tus.

Bientôt il démonte le moteur, aidé de mon frère François et de ma mère.

...

Pour passer le temps, on se met à observer les rives de l'île voisine avec les jumelles de ma mère. Curieusement, on peut voir les branches des arbres qui s'agitent.

--Ma parole, mais il y a définitivement du vent sur la rive! m'écriai-je.

Pour s'en assurer, Sylivia regarde à son tour dans les jumelles, puis Frédéric.

--Tu as raison! Il y a du vent là-bas, on dirait même un vent très fort!

Sans perdre de temps, je rejoins mon père à l'arrière du bateau et lui tends les jumelles.

--Ma fille tu rêves! me dit-il, un peu irrité que je l'aie dérangé.

--Oui, tu rêves! répondent en choeur mink et François. C'est le calme plat sur la rive!

Déçue, je retourne sur le pont avant où mes amis, qui ont tout entendu, s'impatientent.

--Dis, tu crois qu'on pourrais utiliser la petite chaloupe de ton père et aller vérifier sur place?

Mes yeux s'illuminent de plaisir.

--Ça c'est une excellente idée, Frédéric! Des fois, j'ai vraiment l'impression que tu es plus brillant que moi!

...

Mes parents sont tellement absorbés par leur problème de moteur qu'ils me disent oui sans poser plus de questions.

--Prenez des gilets de sauvetage avec vous et ne vous éloignez pas trop. Toi, François, tu restes ici! fut leur seul commentaire.

Je n'arrive pas à en croire mes oreilles, et en moins de deux on se retrouve dans la chaloupe. Comme je suis la plus expérimentée, c'est moi qui rame. J'essaie tant bien que mal de pointer l'étrave de l'embarcation vers la plage.

C'est alors qu'une chose des plus inattendues se produit. Un épais brouillard se met à nous entourer, un brouillard si épais qu'on n'arrive plus à distinguer ni la rive, ni le voilier.

-Oh my God! s'écrie Frédéric qui essaie de cacher son inquiétude.

--Comment vais-je faire pour atteindre la rive maintenant?

--Peut-être qu'on devrait rebrousser chemin, dit Sylvia.

On se met à crier, dans l'espoir que quelqu'un sur le bateau nous entende. Rien. Le silence le plus total règne. Il se passe définitivement quelque chose d'anormal. Mon coeur commence à faire des bonds. Je lis la même inquiétude sur le visage de mes amis.

-Que se passe-t-il? demande Sylvia.

J'aimerais pouvoir lui répondre. Frédéric se met à crier.

--Sophie, la mer a disparu!

--Quoi? Mais c'est impossible! Totalement impossible!

Et pourtant, il me suffit d'une seconde pour me rendre compte par moi-même qu'il a raison. La chaloupe ne flotte plus sur l'eau mais semble reposer plutôt sur un tapis de brume.

--Ça, par exemple!

--Je suis morte de peur, finit par avouer Sylvia.

Moi aussi j'ai peur. Mais je n'ose pas le dire. Surtout pas devant Frédéric. Celui-ci, calé sur son banc, ne dit plus rien.

Ce silence est insupportable. Je décide courageusement de toucher cette brume opaque: ça donne une impression de vide. Pas question de débarquer de la chaloupe!

Puis soudain un son très sourd, comme un tamtam, se fait entendre. Le rythme est lent et régulier, et semble être de plus en plus proche. On entend bientôt des voix d'hommes et de femmes qui chantent dans une langue inconnue. On dirait une complainte. Seule la chaloupe et ses occupants ont l'air réels.

Puis, sans trop qu'on sache comment, l'eau réapparaît, et peu à peu la silhouette d'une île aux parois rocheuses se dessine à la surface de l'eau paisible.

Personne n'ose parler. On a l'impression de traverser un sanctuaire qu'il ne faut pas troubler. Bien vite, le brouillard s'évanouit et révèle enfin à nos yeux l'île mystérieuse qui se mirait dans l'océan.

D'elle-même, notre barque échoue sur le rivage et nous n'avons pas d'autre choix que d'en descendre. Les

arbres y sont gigantesques, comme ceux de la vallée Carmanah que j'ai visitée l'été passé. La vie y abonde. Il y a des chevreuils, des lapins et des cailles, sans compter les geais bleus, les aigles et les pic-bois.

Les voix se sont tues mais le son du tam-tam persiste. C'est comme un appel. J'ai l'impression qu'une force étrange me pousse à emprunter le sentier qu'on voit à l'orée du bois.

J'y vais et mes amis me suivent. Je n'ai plus vraiment peur. Je me sens attirée par quelque chose au bout du sentier, comme ensorcelée. Les tam-tams!

La lune qui se lève semble se rendre au même endroit que nous. Je la fixe intensément, tandis que la nuit vient. Le sentier mène à une clairière au milieu de laquelle brûle un feu.

...

Il est là, assis, les jambes repliées, près du feu où rôtissent des poissons. On s'arrête. Il a dû sentir notre présence puisque ses mains usées s'immobilisent sur le tam-tam qui se tait. Il lève la tête et, d'un geste de la main, nous fait signe de nous asseoir autour du feu et de manger. Il est très vieux. Ses longs cheveux tressés sont blancs et son visage est sillonné de rides profondes. Il nous regarde en silence, puis se met à parler...

...

--Je vous ai fait venir ici parce que le rêve du Sagalee Tyee (le Grand Esprit) vient encore hanter mon âme. Il y a plusieurs centaines d'années, cette île existait dans le North Arm. Les indiens de la côte du Pacifique vivaient en harmonie avec la nature et avec eux-mêmes. Puis les hommes blancs sont venus et ont imposé leurs lois. La grande cité de Vancouver s'est levée, et mes frères ont perdu leurs racines. Elles étaient enfouies dans cette île et quand elles ont disparu, l'île est disparue avec elles. Le Grand Esprit l'avait prédit, et voilà qu'aujourd'hui, il

sent que le progrès des hommes blancs menace de faire disparaître l'équilibre qui règne dans la nature. Ils ont coupé les plus beaux arbres, pollué l'eau des océans et tué des centaines de milliers d'espèces animales. Écoutez, avant qu'il ne soit trop tard. Le vieil indien que je suis a peur maintenant. Vous êtes le jeune sang des hommes blancs. Il faut empêcher ce massacre.

...

Il se tait. Ses yeux noirs brillent d'émotion à la lueur du feu. Puis il ajoute:

--Je vous demande d'aller porter ce message aux hommes de votre race. Il faut que les hommes blancs redeviennent proches de la nature et cessent ce gaspillage insensé des ressources naturelles. Laissez la nature vous enseigner ses lois.

Il se tait à nouveau.

...

Un corbeau, sans doute égaré à cette heure tardive du soir, s'envole vers le clair de lune en croassant. Le bruit qu'il fait attire notre attention. Nous nous tournons à nouveau vers le feu. Le vieil homme a disparu.

...

Nous ne nous souvenons plus très bien de quelle façon nous avons retrouvé notre chemin vers la chaloupe, et de la chaloupe au voilier. Le plus étrange, c'est qu'il était 3h de l'après-midi quand on est remonté à bord du voilier, et que mon père nous a accueilli avec le sourire espiègle de celui qui comprend, en disant:

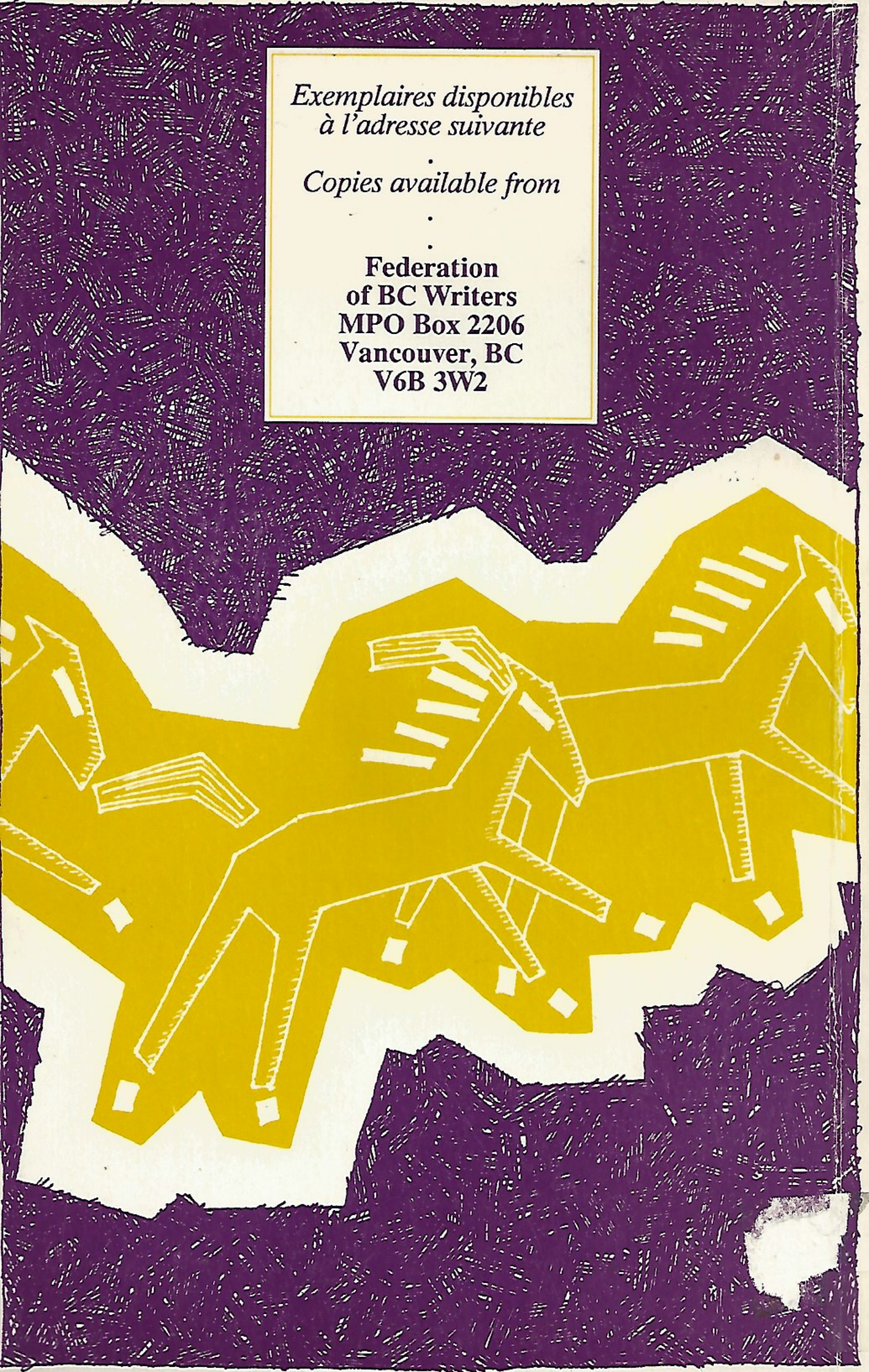
--Le moteur est réparé, on va pouvoir repartir! Vous avez aimé votre petite exploration sur l'île?

...

De retour à la maison, je me suis mise à feuilleter des vieux livres de légendes indiennes. J'en ai trouvé une qui parle d'une île perdue il y a plusieurs centaines d'années, dans le North Arm, et d'un vieux chef indien qui a disparu avec elle. Il faudra que j'en parle à Frédéric et à Sylvia.

Imprimé à Vancouver chez Benwell Atkins Ltd
Décembre 1989

Printed in Vancouver by Benwell Atkins Ltd
December 1989


Exemplaires disponibles
à l'adresse suivante
·
Copies available from
·
·
Federation
of BC Writers
MPO Box 2206
Vancouver, BC
V6B 3W2